

James Hadley

CHASE



Ça ira
mieux
demain

Gallimard

James Had

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

CHASE

Ça ira mieux demain

Traduit de l'anglais par F.-M. Watkins

Paradise City est en effet le paradis... pour la Mafia qui y glane son petit million et demi de dollars par mois en chantages, trafics de drogue et autres rackets. Qu'est-ce qu'un homme seul, même avec l'aide d'un bon copain, pouvait faire contre une multinationale comme l'Organisation, pour venger sa petite amie? Mais avec de la persévérance on arrive à tout, même à se coincer les doigts dans de drôles d'embrouilles.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5158 4217 5

Claude Claeys.
de la SÉRIE NOIRE



9 782070 498581



98-X A 49858 ISBN 2-07-049858-1 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

50. LES BOUCHÉES DOUBLES

51. ÇA IRA MIEUX DEMAIN

JAMES HADLEY CHASE

*Ça ira mieux
demain*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR F.-M. WATKINS

nrf

GALLIMARD

I

Je m'appelle Dirk Wallace : célibataire, frisant la quarantaine, grand, brun, avec une figure qui, jusqu'à présent, ne flanque pas la trouille aux petits enfants. Je suis un des vingt agents travaillant pour l'Acme Detective Agency, située au dernier étage du Truman Building, Paradise Avenue, à Paradise City en Floride.

Cette boîte est l'agence la meilleure et la plus chère de la côte est des Etats-Unis. Fondée par le colonel Victor Parnell, un ancien du Vietnam, il y a environ six ans, elle a bien prospéré. Parnell a été assez malin pour comprendre que, parmi les milliardaires habitant Paradise City, bon nombre auraient besoin des services d'une agence de détectives de tout premier ordre. Celle-ci s'est spécialisée dans les divorces, les problèmes des parents, le chantage, l'extorsion de fonds, la grivèlerie, les surveillances de maris et de femmes et à peu près tout sauf les crimes de sang.

Parnell travaillait la main dans la main avec la police municipale. Si une de nos affaires se révélait être du ressort de la criminelle, il avertissait Terrell, le chef de la police. De cette façon, l'agence ne marchait sur les plates-bandes de personne mais se

Titre original :

TOMORROW IS A NEW DAY

© James Hadley Chase, 1983.

© Éditions Gallimard, 1983, pour la traduction française.

réservait le droit de protéger ses clients jusqu'au moment où Parnell était assuré que l'affaire regardait la police, et la police seule.

Les vingt agents, pour la plupart d'anciens flics ou agents de la Police Militaire, travaillaient par deux. Chaque tandem avait son propre bureau et, sauf cas d'urgence, les agents ignoraient tout du travail de leurs collègues. Ce système empêchait les fuites à la presse. Si jamais il y en avait une, une seule, les deux agents chargés de l'affaire étaient virés sur l'heure.

Depuis dix-huit mois que je travaillais à l'agence, j'avais été promu et on m'avait donné un bureau à moi. Mon assistant était l'ancien shérif adjoint Bill Anderson. C'était grâce à mon insistance auprès du colonel qu'Anderson avait obtenu cet emploi. Je l'avais bien défendu et le colonel, après mûre réflexion, grommela de sa voix bourrue : « D'accord, débrouillez-vous avec lui. Mais à la moindre bavure, il prend la porte. »

Bill Anderson était petit, mais bien enveloppé de chair et de muscles autour des épaules. Il me rappelait Mickey Rooney, quand Rooney jouait les adolescents. Anderson m'avait aidé à résoudre une affaire délicate, quand j'avais été envoyé à Searle à la recherche d'un jeune disparu. Il était alors shérif adjoint et rêvait d'entrer à l'agence. Grâce à lui, j'avais résolu le problème¹ et en échange je l'avais fait entrer chez nous.

Bill Anderson se révéla inestimable pour moi. Il se fichait des heures de travail et, dans ce métier, c'est important. Il était de première pour dénicher les renseignements dont j'avais besoin et il m'épargnait ainsi de longues heures de recherches assommantes. Quand nous n'avions rien à faire, il explorait la ville

et il devint un expert sur les restaurants, les boîtes de nuit et les bas-fonds du port. Une fois, j'avais eu des ennuis avec deux malfrats qui avaient la prétention de me casser la figure. Les durs ne prêtèrent aucune attention à lui à cause de sa petite taille. Tout petit qu'il était, il les mit en bouillie avant que j'aie le temps de me défendre. Il avait un « punch » à renverser un éléphant.

Ce matin-là, nous étions dans mon bureau, à attendre qu'il se passe quelque chose. On était en juillet. Il pleuvait et l'air était humide. Seuls les habitants les plus âgés restaient en ville ; les riches visiteurs et les touristes attendaient le mois de septembre.

Anderson écrivait à ses parents en mâchant du chewing-gum. Les pieds sur mon bureau, je rêvais à Suzy.

Elle et moi avons fait connaissance six mois plus tôt et nous nous étions plu tout de suite.

Suzy Long était réceptionniste à l'hôtel Bellevue. Je faisais une enquête sur un type qui était descendu là et qu'on soupçonnait de chantage. Une fois que j'eus expliqué l'affaire à Suzy elle m'aida de son mieux, j'obtins assez de preuves pour les refiler aux flics, et le type écopa de cinq ans de taule.

Suzy avait de longs cheveux châains brillants, avec des reflets roux, des yeux gris et le sourire engageant, presque malicieux. Elle était balancée comme j'aime que les filles le soient : des seins provocants, une taille de guêpe, des hanches voluptueuses et de longues jambes. Nous nous sommes revus et maintenant nous avons rendez-vous pour dîner dans un modeste restaurant de poisson, tous les mercredis soirs, son jour de congé. Après le repas, nous retournions à son petit appartement et nous roulions ensemble dans son lit trop étroit. Cela durait depuis

1. Voir du même auteur *File-moi une couverture*, Carré noir n° 378.

environ trois mois quand nous nous aperçûmes que nous étions réellement amoureux. Au cours de ma carrière d'agent, j'ai eu des dizaines de femmes mais à présent Suzy avait plus d'importance pour moi que n'importe quelle autre. J'insinuai que ce ne serait pas une mauvaise idée de nous marier. A cette proposition, elle me répondit par un sourire malicieux en secouant la tête : « Pas encore, Dirk. Ça ne me déplairait pas mais j'ai un bon emploi, bien payé, et si je t'épousais il faudrait que j'y renonce. Tes heures de travail et les miennes ne concordent pas. Alors pas encore, mon chéri, mais plus tard. »

J'avais dû me contenter de ça

Ce jour-là c'était mercredi et je pensais à la bonne soirée que nous passerions, Suzy et moi, quand mon interphone bourdonna. J'abaissai la manette et répondis :

— Wallace.

— Voulez-vous venir dans mon bureau, s'il vous plaît ?

Je reconnus la voix dure de Glenda Kerry.

Glenda était la secrétaire et le bras droit du colonel. Grande, belle femme, brune, elle était d'une efficacité alarmante. Quand elle disait « Venez » on y allait.

Je suivis rapidement le long couloir vers son bureau. Le colonel était à Washington et Glenda le remplaçait. Je frappai à sa porte, entrai et la trouvai à son bureau, immaculée, en chemisier blanc et jupe noire.

— Salut, Glenda, lui lançai-je avec mon grand sourire amical. Vous vouliez me voir ?

— Une affaire vient de se présenter, me dit-elle comme je m'asseyais en face d'elle. M^{me} Henry Thorsen a téléphoné. Elle veut qu'un agent passe la voir aujourd'hui à midi et elle lui expliquera ce

qu'elle désire. Elle a demandé un homme intelligent et correctement habillé.

— Alors vous avez immédiatement pensé à moi !

— J'ai pensé à vous parce que tous les agents, à part vous, sont sur des affaires, répliqua-t-elle sèchement. Est-ce que le nom d'Henry Thorsen vous dit quelque chose ?

Je haussai les épaules.

— Ma foi non. C'est un type important ?

Glenda soupira.

— Il est mort. M^{me} Thorsen est veuve depuis un an. Elle est immensément riche et a beaucoup d'influence. Traitez-la avec beaucoup de ménagement. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle n'est pas commode. Allez voir ce qu'elle veut. (Elle fit glisser vers moi un bout de papier.) Voici son adresse. Présentez-vous là-bas à midi juste. Comme nous aurions besoin d'un peu de l'argent des Thorsen, ne la contrariez pas.

— Je lui rends simplement visite, je l'écoute, je dis amen à tout. C'est ça ?

Glenda hocha la tête.

— C'est ça. Et ensuite venez me faire votre rapport.

Son téléphone se mit à sonner. Je pris le bout de papier et retournai à mon bureau.

— Nous avons du boulot, Bill. M^{me} Henry Thorsen veut un agent. J'aimerais que tu ailles à la documentation du *Herald* et que tu me déniches tout ce que tu peux sur les Thorsen. A midi, je dois voir la vieille. Nous nous retrouverons ici à quatre heures. Tâche d'avoir des renseignements pour moi.

Bill bondit de sa chaise. C'était le genre de boulot qui lui plaisait.

— A tout à l'heure, dit-il, puis il partit au trot. J'arrivai chez les Thorsen à midi moins trois.

L'imposante demeure était située dans un hectare de parc boisé et de pelouses, avec une longue allée vers une aire pavée pour se garer. C'était une des rares maisons isolées. La plupart des baraques de la ville étaient trop rapprochées pour qu'on se sente vraiment chez soi.

La bâtisse devait avoir au moins quinze chambres, sans parler de salons spacieux avec des terrasses. A mon avis, elle devait dater d'avant 1940.

Je montai sur le perron vers la porte à double battant et tirai sur la sonnette.

Je dus attendre cinq minutes sous la marquise, à l'abri de la pluie. Enfin un des battants s'ouvrit prudemment et je me trouvai nez à nez avec un grand Noir en veste blanche, pantalon et nœud papillon noirs. Il ne devait pas avoir loin de soixante-dix ans. Ses cheveux blancs laineux se clairsemaient.

Nous nous dévisageâmes.

Je vis à ses yeux injectés et aux muscles avachis de sa figure qu'il était porté sur la bouteille. Je n'ai pas été un privé pendant plus de vingt ans sans apprendre à reconnaître les signes.

— Dirk Wallace, annonçais-je. M^{me} Thorsen m'attend. L'Acme Detective Agency.

Il inclina la tête et s'écarta.

— Par ici, monsieur, (s'efforçant d'être digne et, à des pas chancelants, il me fit traverser un grand vestibule et ouvrit une porte) Madame ne tardera pas.

Il me fit entrer dans une vaste pièce pleine de meubles anciens, de tableaux et à peu près aussi confortable qu'une salle d'attente de gare.

Je m'approchai de la grande baie et contemplai l'immense pelouse bien tondue, les arbres et, dans le lointain, les lourds nuages de pluie.

Je me demandai combien de temps il faudrait à ce

maître d'hôtel ivrogne pour aller m'annoncer à M^{me} Thorsen.

Il lui fallut vingt minutes à ma montre. A ce moment, j'avais examiné tous les tableaux, les antiquités et je commençais à m'ennuyer sérieusement. Enfin la porte s'ouvrit et M^{me} Henry Thorsen fit son entrée.

Je m'attendais à voir une grosse douairière âgée et pomponnée, comme on en voit partout dans cette ville.

M^{me} Henry Thorsen, une femme grande et mince, soucieuse de sa ligne, avait des cheveux gris d'acier, une figure assez maigre mais aux traits réguliers et des yeux gris pénétrants assortis à sa coiffure impeccable.

Elle m'examina tout en refermant la porte. Pas de sourire. Un haussement de sourcils épilés et les yeux me soumièrent à un examen qui me donna l'impression que ma braguette s'était ouverte.

— Monsieur Wallace ? fit-elle d'une voix dure et froide.

— C'est exact, dis-je.

Elle m'indiqua une chaise.

— Asseyez-vous. Cela ne devrait pas me prendre longtemps.

On se serait cru à un enterrement, tant l'atmosphère était chaleureuse et amicale.

Comme Glenda m'avait recommandé de traiter cette femme avec beaucoup de ménagement, je pris, avec une petite inclination du buste, la chaise bougrement inconfortable qu'elle me désignait.

Sur ce, elle se mit à faire le tour de la pièce, déplaçant un petit bibelot certainement très précieux, puis un autre. De dos, elle avait la silhouette d'une femme qui aurait la moitié de son âge. Je lui

donnais dans les cinquante-cinq ans, peut-être plus, mais physiquement, elle était très bien conservée.

J'attendis. J'ai une patience d'ange. L'attente fait partie du boulot d'un agent.

Elle arriva au fond de la pièce, se retourna et m'examina de nouveau. Je soutins son regard scrutateur.

Nous étions à une dizaine de mètres l'un de l'autre mais sa voix dure et froide me parvint.

— On m'a dit que votre agence est la meilleure de la côte est, fit-elle.

— Je ne travaillerais pas pour elle si elle ne l'était pas, madame Thorsen.

Elle revint vers moi. Ses mouvements étaient aussi fluides que de l'eau.

— Dans ce cas, monsieur Wallace, je suppose que vous vous considérez comme un bon agent.

Le ton un peu railleur m'irrita.

— Non, je ne me considère pas comme un bon agent, ripostai-je. Je *suis* un bon agent.

Elle était maintenant à deux mètres. Encore une fois, elle m'examina d'un air songeur et s'assit dans un de ces horribles fauteuils anciens qui doit vous donner un tour de reins et certainement des furoncles aux fesses.

— J'ai des raisons de croire qu'on fait chanter ma fille, expliqua-t-elle en croisant ses longues mains sur ses genoux. Je crois comprendre que vous savez résoudre les affaires de chantage.

— Personne mieux que nous, madame Thorsen, dis-je toujours impassible.

— Je veux savoir pourquoi ma fille est victime d'un chantage et qui est le maître chanteur.

— Avec votre collaboration, cela ne devrait pas poser de problème. Voulez-vous me dire pour quelle

raison vous pensez que l'on fait chanter votre fille ?

— Ma fille retire dix mille dollars par mois en espèces de son compte en banque. C'est devenu un retrait régulier, depuis dix mois, dit-elle, puis elle regarda ses mains en fronçant les sourcils. M. Ackland s'est inquiété et il a eu la bonté de m'avertir.

— M. Ackland ?

— Le banquier de la famille. La Pacific and National. Feu mon mari et lui étaient de très bons amis.

— Votre fille a un revenu personnel et son propre compte ?

— Malheureusement oui. Mon mari aimait beaucoup Angela, notre fille. Il lui a laissé une somme très importante en fidéicomis. Le revenu mensuel de ce capital est de quinze mille dollars. C'est, naturellement, une somme astronomique pour une fille de son âge.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vingt-quatre ans.

— Je ne trouve pas tellement anormal qu'une fille de vingt-quatre ans ayant un revenu mensuel de quinze mille dollars en dépense dix mille par mois, mais peut-être pourriez-vous me donner des éclaircissemens.

— C'est absolument anormal, déclara catégoriquement M^{me} Thorsen. Je dois vous dire qu'Angela n'est pas une enfant normale. Malheureusement, c'est un bébé de la rougeole. (Elle s'interrompit pour me regarder fixement, avec ces yeux gris pénétrants.) Vous comprenez ?

— Bien sûr. Ce sont des choses qui arrivent. La mère attrape la rougeole au cours de sa grossesse et le bébé en souffre.

— Précisément. Angela était très attardée. Elle devait avoir un précepteur mais malgré cela, elle n'a pour ainsi dire pas d'instruction. C'est seulement à vingt ans qu'elle a commencé à donner des signes de maturité. Mon mari a fait ce testament ridicule en sa faveur. A mon avis, Angela est toujours attardée. Pendant les deux premiers mois, elle ne s'est pas du tout intéressée au revenu mensuel, et puis elle a commencé à retirer ces fortes sommes tous les mois. M. Ackland, qui est un de mes très chers amis, s'est inquiété et la semaine dernière il a finalement décidé de me consulter. C'est lui qui m'a dit qu'Angela était vraisemblablement victime d'un chantage. Il est très astucieux. J'ai toute confiance en lui.

— Que je comprenne bien. M. Thorsen est mort il y a un an. Votre fille est entrée en possession de son héritage et, au bout de deux mois, elle s'est mise à retirer dix mille dollars par mois, depuis dix mois. C'est bien ça ?

— Oui.

— Pendant les deux premiers mois, elle n'a pas touché à l'argent ?

— Selon M. Ackland, elle dépensait deux mille dollars pour la vie de tous les jours et pour payer la domestique noire qui s'occupe d'elle.

— Votre fille vit avec vous ?

M^{me} Thorsen se raidit.

— Absolument pas ! Nous ne sommes pas proches. Ainsi que ce capital ridicule, mon mari lui a légué un cottage, au fond de la propriété. Elle vit là-bas avec une domestique noire qui fait tout le ménage et la cuisine. Il y a plusieurs semaines que je n'ai pas vu Angela. Elle n'aurait pas sa place dans mon milieu. Malheureusement, elle n'est pas jolie. Elle n'a aucune conversation.

— A-t-elle des amis ?

— Je n'en ai aucune idée. Elle mène sa vie. J'ai la mienne.

— Y aurait-il des garçons ? Un petit ami, peut-être ?

M^{me} Thorsen fit une grimace aigre.

— C'est fort peu probable. Je ne puis imaginer qu'un garçon convenable s'intéresse à Angela. Comme je l'ai dit, elle n'est pas jolie.

— Mais elle est riche, madame Thorsen. Des tas d'hommes supportent très bien des filles peu séduisantes si elles ont de l'argent.

— M. Ackland et moi y avons pensé. C'est à vous de le découvrir.

— Certainement. J'aimerais en savoir un peu plus sur votre fille. Savez-vous comment elle passe son temps ? Est-ce qu'elle nage, joue au tennis, va danser ?

M^{me} Thorsen haussa impatiemment les épaules.

— Je ne sais pas. Je vous l'ai dit, nous nous voyons peu.

Cette femme commençait à me porter sur les nerfs : comme mère, elle ne remporterait certainement pas un Oscar !

— Elle est enfant unique ?

M^{me} Thorsen se redressa et ses yeux fulgurèrent.

— J'ai eu un fils mais il est inutile d'en parler. Il suffit de dire qu'il a quitté la maison il y a quelques années. Dieu soit loué, je ne l'ai pas revu et je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis son départ. Il n'entre absolument pas dans ce problème que j'ai avec Angela.

— Seriez-vous opposée à ce que j'aie voir M. Ackland ?

— Pas du tout. M. Ackland a toute ma confiance. En fait, c'est lui qui m'a conseillé de faire appel à vous. Voyez-le, je vous en prie.

— Et votre fille ? Je devrais la voir aussi.

— Oui. Demain, c'est le premier du mois. Elle ira certainement à la banque. M. Ackland s'arrangera pour vous la montrer mais en aucun cas vous ne devez vous approcher d'elle ou lui parler. Je ne veux pas qu'Angela sache qu'elle est l'objet d'une enquête, je veux que personne ne soit au courant, d'ailleurs, à part M. Ackland. Il paraît que votre agence est réputée pour sa discrétion.

— Soyez-en assurée, madame Thorsen, dis-je en me levant. Je verrai M. Ackland cet après-midi. Dès que j'aurai quelque chose à vous communiquer, je vous avertirai.

— J'espère que ce ne sera pas long. Je trouve vos tarifs excessifs.

— Nous avons beaucoup de travail, madame Thorsen. Soyez certaine que nous serons aussi rapides que possible pour vous donner les renseignements que vous souhaitez.

— Dès que vous les aurez, ayez l'obligeance de téléphoner pour prendre rendez-vous. J'ai une vie très occupée. (Elle fit un geste vers la porte.) Vous connaissez le chemin ? Smedley, mon majordome, est un ivrogne et je le dérange le moins possible.

— Est-ce que vous envisagez de vous débarrasser de lui, madame Thorsen ? demandai-je sur le pas de la porte.

Elle haussa les sourcils et me toisa froidement.

— Smedley est dans la famille depuis plus de trente ans. Il connaît mes habitudes et il fait bien l'argenterie. Il amuse aussi mes amis. Tant que son état ne s'aggravera pas, je le garderai. Au revoir, monsieur Wallace.

Je sortis de la maison silencieuse, refermai la grande porte derrière moi et courus à ma voiture sous la pluie battante.

Je fus heureux de mettre le climatiseur en marche. L'air était comme de l'ouate mouillée. Je restai assis au volant, allumai une cigarette et réfléchis à l'opération. Elle ne manquait pas d'intérêt. Qu'avais-je appris ?

M^{me} Henry Thorsen, une riche veuve, pensait que sa fille attardée était victime d'un chantage. M^{me} Thorsen n'éprouvait manifestement pas le moindre sentiment maternel pour sa fille ni pour son fils. Apparemment, ses rejetons n'avaient aucune affection pour elle. La fille attardée avait un revenu régulier de quinze mille dollars par mois. Depuis dix mois, elle en retirait dix mille en espèces. Ça pourrait représenter le paiement d'un chantage mais avoir aussi une dizaine d'autres explications. Par exemple, elle pouvait faire don de cet argent à une œuvre de charité, à la recherche médicale, mais pourquoi en espèces ?

Je me dis que j'avais besoin de beaucoup plus de renseignements. Je démarrai et repris le chemin de la ville.

Après avoir déjeuné d'un hamburger, je me rendis à la Pacific and National Bank et y arrivai à 15 heures.

La banque était irréprochable. Elle faisait cossue. Elle avait deux gardiens de sécurité à la mine éveillée, les caissiers étaient derrière des panneaux de verre blindé. Il y avait des vases de fleurs, une épaisse moquette. La climatisation bourdonnait doucement. C'était le genre de temple de l'argent fait pour attirer la riche clientèle.

Sous le froid examen des deux gardes, je me dirigeai vers un bureau portant une plaque : *RECEPTION*. Une femme plus toute jeune à la

figure de pruneau y était assise, qui me regarda sans enthousiasme. A son expression, je compris qu'elle avait été entraînée à flairer l'argent et qu'il n'émanait de moi aucune odeur de fric.

— Oui ?

— M. Ackland, dis-je.

— Vous avez rendez-vous ?

Je tirai de mon portefeuille une de mes cartes professionnelles et la posai devant elle.

— Remettez-lui ça et il me recevra.

Elle examina la carte, puis moi-même.

— M. Ackland est occupé. C'est à quel sujet ?

— Si vous êtes si curieuse, répliquai-je, téléphonez à M^{me} Henry Thorsen qui vous expliquera tout mais, d'autre part, elle risque de contrarier sérieusement votre avenir. (Je lui adressai mon large sourire amical.) Tentez votre chance. Appelez-la.

Le nom de M^{me} Thorsen parut déclencher une sonnerie d'alarme dans la tête de l'employée. Elle prit ma carte, se leva et s'éloigna, la tête haute, le dos raide.

Un des gardiens se rapprocha un peu. Je lui clignai de l'œil et aussitôt il détourna les yeux, tripota la crosse de son arme et s'en alla.

Les minutes passèrent, tandis que je regardais les riches personnes âgées déposer de l'argent, en retirer, parler à des caissiers qui, avec force courbettes, béaient d'admiration, se livraient à toutes les manifestations de servilité, à part faire les pieds au mur.

M^{me} Pruneau revint.

— M. Ackland va vous recevoir, dit-elle d'une voix assez givrée pour mettre en panne le climatiseur. Par là. Première porte à droite.

— Merci.

Je la quittai, suivis ses instructions et arrivai devant une porte en chêne bien ciré avec une plaque :

Horace Ackland, Directeur Général en lettres d'or ; un spectacle impressionnant. Je frappai, tournai le bouton de cuivre étincelant et entrai dans une vaste pièce meublée de grands fauteuils, d'un canapé, d'une armoire à liqueurs, et d'un bureau assez vaste pour y jouer au billard.

Derrière la table, Horace Ackland était assis. Il se leva alors que j'entrais et refermais la porte. Petit, gros, à moitié chauve, il avait un air bonhomme, mais dans ses yeux vifs brillait une lueur vacharde. Il me considéra avec un regard aussi perçant qu'un laser, puis il me désigna un fauteuil.

— M^{me} Thorsen m'a averti de votre visite, monsieur Wallace, dit-il d'une voix étonnamment grave. Vous avez des questions à me poser.

Je m'installai dans le fauteuil confortable, face au bureau, pendant qu'il retournait à sa place.

— Pourriez-vous me donner votre opinion concernant la fille, monsieur Ackland ? Sa mère me dit qu'elle est attardée. Qu'en pensez-vous ?

— Franchement, je n'en sais rien. Il semblerait qu'elle ait surmonté son handicap. (Ackland prit un temps.) Elle me semble normale, mais je ne la vois que quelques minutes, quand elle vient retirer son argent. Elle a des accoutrements bizarres, mais la plupart des jeunes en font autant. Non, je ne saurais vous donner une opinion.

— Il paraît qu'elle a hérité de ces revenus à la mort de son père, il y a environ un an. Pendant les deux premiers mois, elle a retiré deux mille dollars, et ensuite dix mille, en espèces.

— C'est exact mais elle en retire également deux mille, pour les dépenses courantes, j'imagine.

— Il paraît que le capital est en fidéicommiss et qu'elle ne peut toucher que les revenus qui se

montent à quinze mille dollars par mois. Qu'arriverait-il au cas où elle mourrait ?

Il haussa les sourcils.

— Elle n'a que vingt-quatre ans, monsieur Wallace !

— On peut mourir accidentellement à n'importe quel âge.

— Si elle meurt, le fidéicommiss prend fin et l'argent retourne à la succession.

— Qui se monte à combien ?

— M. Thorsen était un des hommes les plus riches du monde. Je ne puis absolument pas vous donner un chiffre.

— M^{me} Thorsen a hérité et à la mort de sa fille, elle touchera encore plus d'argent ?

— Oui. Il n'y a pas d'autres héritiers.

— Il y a un fils.

Ackland fit une grimace.

— Oui, Terrance Thorsen. Il a été déshérité quand il a quitté le domicile familial il y a deux ans. Il n'a aucun droit à la succession.

— Personne d'autre ?

M. Ackland s'agita dans son fauteuil comme si mes questions commençaient à l'ennuyer.

— Divers legs. M. Thorsen a laissé de l'argent à son majordome, Smedley. Le testament prévoyait un paiement immédiat de cinq mille dollars à la mort de M. Thorsen.

— Vous pensez, monsieur Ackland, que ces retraits mensuels de dix mille dollars indiquent un chantage ?

Ackland joignit le bout des doigts, formant une ogive. Il ressembla tout à coup à un évêque

— Monsieur Wallace, j'ai trente-cinq ans de carrière dans la banque. Oui, ces récents retraits mensuels me paraissent du chantage. Je suis votre raison-

nement. Miss Thorsen a vingt-quatre ans et paraît, du moins à mes yeux, normale. Elle a le droit de faire ce qu'elle veut de son argent, mais si Henry Thorsen et moi étions de très bons amis — j'entends par là que nous étions en même temps à l'université, que nous avons grandi ensemble et nous faisons mutuelle-confiance — et je lui ai promis que si jamais il lui arrivait quelque chose, je surveillerais de près Angela quand elle aurait hérité de cette énorme fortune. Et, également, si M^{me} Thorsen n'était pas aussi une très chère amie, qui compte sur moi pour tous les conseils financiers et tous les problèmes qui peuvent se poser, je ne lui aurais pas parlé de ces singuliers retraits. J'ai hésité, je vous l'avoue, car la déontologie m'interdisait de lui révéler ce que faisait Angela. Je me suis tu pendant dix mois, mais comme ces retraits continuaient, j'ai estimé de mon devoir envers Thorsen et sa femme de la prévenir et de lui conseiller de faire enquêter sur cette situation.

Je hochai la tête, en lui adressant un sourire entendu.

— Je vous comprends, monsieur Ackland.

— Ce que je vous ai dit est strictement entre nous. C'est bien d'accord ?

— Naturellement. Et maintenant, monsieur Ackland, j'ai besoin de voir Miss Thorsen. Sa mère me dit qu'en aucun cas je ne dois m'approcher d'elle. Comment vais-je la voir ?

— Rien de plus facile. Demain, elle viendra toucher son argent. Je ferai en sorte que vous puissiez la voir entrer dans mon bureau et repartir. Ensuite, c'est vous que ça regarde.

— C'est parfait. A quelle heure dois-je être ici ?

— Elle vient toujours à dix heures. Je vous suggère d'arriver à 9 h 45 et d'attendre dans le hall.

Je dirai à Miss Kertch de vous faire un signe quand elle arrivera.

Un léger bourdonnement retentit sur son bureau. Il perdit son expression bénigne et eut l'air de ce qu'il devait être : un banquier dur et sagace. Il décrocha le combiné et hocha la tête.

— Dans trois minutes, Miss Kertch, dit-il et il me regarda. Je regrette, monsieur Wallace, je ne puis vous accorder plus de temps. S'il y a quoi que ce soit...

Je me levai.

— J'aurai peut-être encore besoin de vous parler, monsieur Ackland. Je ne vous retiendrai pas. Je serai ici demain à dix heures moins le quart.

— C'est ça. (Il se leva et m'offrit une main ferme et moite.) Je suis sûr que vous arriverez à résoudre ce petit problème. J'ai entendu dire grand bien de votre agence.

Le lendemain matin devrait être intéressant, pensais-je en remontant en voiture. J'avais hâte de poser les yeux sur Angela Thorsen.

M'insinuant dans la circulation, je repris le chemin de l'agence.

Glenda Kerry m'écouta jusqu'au bout, en prenant des notes de temps en temps, lorsque je lui fis mon rapport.

— M^{me} Thorsen veut que les choses aillent rondement, conclus-je. Elle trouve nos tarifs excessifs.

— C'est ce qu'ils disent tous mais ils viennent quand même nous trouver, fit remarquer Glenda avec un sourire hivernal. Que comptez-vous faire maintenant ?

— Aller à la banque, filer Angela, voir où elle apporte l'argent et, avec un peu de chance, avoir le

topo général. J'ai envoyé Bill fouiller dans le passé de Thorsen.

Elle hocha la tête.

— Bien. Allez-y, dit-elle, puis elle tendit la main vers son téléphone.

Je trouvai Bill à sa machine à écrire. Il était 16 heures. Je m'assis à mon bureau ; il poussa sa machine de côté et prit un chewing-gum. Bill essayait de s'arrêter de fumer et n'y réussissait qu'en partie.

Je me mis une cigarette au bec, ce qui fit grimacer le pauvre gars, l'allumai et posai mes pieds sur le bureau.

Je lui fis un compte rendu détaillé de mes deux entrevues, l'une avec M^{me} Thorsen, et l'autre avec Horace Ackland.

Bill écouta attentivement.

— Et voilà où on en est, dis-je pour finir. Ce qui m'intrigue, c'est que M^{me} Thorsen, qui se fiche éperdument de sa fille, laquelle de son côté se fiche éperdument de sa mère, dépense de son bel argent et nous embauche pour savoir si on fait chanter sa fille. Pourquoi ? Voilà ce que je voudrais savoir. Je renifle dans tout ça quelque chose qui ne me dit rien qui vaille.

— Est-ce que ça nous regarde, Dirk ? demanda Bill. Nous sommes embauchés pour savoir si la fille est victime d'un chantage et pourquoi. Le reste, c'est pas nos oignons.

— Peut-être. Je ne sais pas.

— La fille ne paie pas forcément un maître chanteur. (Bill ôta le chewing-gum de ses dents et le colla dans son cendrier. Il fouilla dans son tiroir, trouva un paquet de cigarettes et en alluma une.) L'argent qu'elle retire pourrait être un don à une œuvre de charité quelconque. Il peut y avoir des dizaines de raisons.

— Mais pourquoi en espèces? (Je le regardai fixement.) Je croyais que tu avais arrêté de fumer.

— Ma foi, une ou deux par jour... tu sais.

Je haussai les épaules, écrasai mon mégot et allumai une autre cigarette.

— Cette affaire devrait être intéressante. J'ai hâte de voir Angela. Mais faudra y aller mollo, Bill. J'irai à la banque, guetter le signal d'Ackland. Tu attendras dehors. Je te ferai signe et tu la suivras en avant. Nous aurons chacun une voiture. Elle sera sûrement en bagnole. Nous ne devons pas la perdre. Elle pourrait nous conduire au maître chanteur.

— D'accord, Dirk.

— Maintenant, fais-moi ton rapport.

— Ça aussi, ça pourrait être intéressant. J'ai passé la matinée à parcourir les coupures de presse du *Herald* sur Thorsen. Pas de doute, c'était la Grosse Huile. Il était le principal associé de Thorsen et Charteris, les plus importants agents de change d'ici. Ils avaient une succursale à New York mais faisaient surtout des affaires avec les super-richards du coin. Thorsen avait le chic pour choisir les actions et les obligations en hausse, et déterminer le moment de vendre ou d'acheter. Non seulement il traitait de grosses affaires pour ses clients mais aussi pour lui.

« A trente-cinq ans, déjà bien établi comme agent de change d'avenir, il a épousé Kathleen Livingston dont le père était Joe Livingston, qui s'occupait du pétrole, et juste après le mariage il s'est ruiné avec trois puits secs. Elle est l'actuelle M^{me} Thorsen. C'était une chance pour elle de mettre le grappin sur Thorsen alors que sa famille n'avait plus un rond. Il y a eu deux enfants, Terrance et Angela. Les coupures de presse ne contiennent rien d'intéressant sur eux mais révèlent pas mal de détails sur la façon qu'avait M^{me} Thorsen de recevoir et de dépenser l'argent de

son mari. Encore maintenant, elle est considérée comme une des femmes du monde les plus en vue. Les gens se pressent à ses réceptions et, dans l'ensemble, profitent d'elle.

« L'année dernière, à soixante-deux ans, Thorsen est allé, comme tous les dimanches, dans son parc armé d'un fusil de chasse ; il était excellent tireur et abattait des pigeons et des lapins qu'il donnait aux employés de son domaine. Il aimait simplement tuer de petits animaux et des oiseaux. On l'a retrouvé la tête à moitié emportée par un coup de fusil. Il y a eu une enquête de police. Le coroner, Herbert Dawson, un bon ami de M^{me} Thorsen, a conclu à la mort accidentelle. On a parlé de suicide. Apparemment, Thorsen aurait glissé alors qu'il tenait son fusil, il serait tombé et le coup serait parti. (Bill s'interrompt, hésita et alluma une autre cigarette.) L'enquête n'a rien donné... Je n'ai pas pu en savoir davantage. »

— C'est déjà pas mal, Bill. C'est intéressant. (Je réfléchis un peu et ôtai mes pieds du bureau.) Comme tu dis, tout ce qu'on nous demande c'est de voir si Angela est victime d'un chantage. N'empêche que la vie des Thorsen m'intéresse. Je me pose des questions sur le fils, Terrance. Et aussi sur le majordome ivrogne. (Je consultai ma montre.) Bon, je devrais me mettre à mon rapport sur mes entretiens avec M^{me} Thorsen et Ackland. Fais-en un sur tout ce que tu as découvert dans les coupures de presse. Nous allons ouvrir un dossier. Tu connais le colonel. Quand il rentrera, il voudra tout le topo.

— Probable.

Bill soupira et tira sa machine vers lui.

Il n'était pas loin de 18 h 30 quand j'eus fini mon rapport ; je pris une chemise, y glissai mes papiers,

rassemblai les feuillets de Bill et rangeai le tout dans le coffre-fort.

Je pensais maintenant à Suzy Long. C'était le soir où nous nous retrouvions toujours au Lobster and Crab restaurant, sur la plage, un établissement comme des dizaines d'autres du même genre, mais dont les prix étaient raisonnables ; et puis je connaissais le patron, Freddy Cortel, qui en savait plus long sur les homards et les crabes que les pêcheurs qui les attrapaient.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir, Bill ? demandai-je en mettant mon bureau en ordre.

— Bof... Je vais rentrer chez moi, avaler une saleté de surgelé et regarder la télé jusqu'à l'heure de me coucher.

Plutôt content de moi, je secouai la tête.

— C'est pas une vie, Bill. Tu devrais te trouver une gentille fille comme la mienne.

Il pouffa.

— Pense à l'argent que j'économise. Ça me va. A demain, Dirk, dit-il et, avec un signe de la main, il s'en alla.

Je pris la voiture pour rentrer à mon deux-pièces, aux abords de Seacomb qui est le quartier de taudis où habitent les ouvriers. Je me garai, puis montai les quatre étages dans un ascenseur grinçant jusqu'à mon appartement.

A mon arrivée à Paradise City, j'avais trouvé ce logement meublé bon marché et j'avais jugé que c'était assez bien pour moi, bien que ce soit plutôt moche.

Les murs étaient peints en marron, les meubles étaient minables et inconfortables, le lit grinçait et le matelas faisait des bosses.

Je le louai en me disant qu'après tout je n'y passerais guère de temps et le loyer était bas.

Tout ça changea quand Suzy insista pour venir chez moi. Elle jeta un regard horrifié autour d'elle et s'exclama :

— Tu ne vas pas vivre dans un trou pareil !

Je lui parlai du loyer et elle fut impressionnée.

— Bien, déclara-t-elle. Alors laissez-moi faire.

En huit jours, pendant que je restais chez Bill dans sa minuscule piaule, Suzy — avec l'aide de deux peintres de l'hôtel Bellevue et des meubles trouvés pour une bouchée de pain dans les entrepôts de l'hôtel — le transforma en quelque chose de superbe. J'adorais cet endroit !

En entrant dans l'appartement, on se trouvait face à un grand mur nu. Nous n'avions pas encore décidé de ce que nous ferions de ce mur. Je songeais à des étagères de livres mais Suzy préférait trouver une bonne reproduction d'un peintre moderne. Nous en discussions souvent et j'avais dans l'idée qu'elle allait imposer sa volonté.

En pénétrant chez moi, je ne fus plus confronté par le mur nu.

Un message y avait été écrit à la bombe de peinture noire, en lettres de quinze centimètres :

FOUTEZ LA PAIX A ANGIE SINON...

Il devait m'attendre derrière la porte d'entrée. Il était rapide et tout à fait expert. J'entendis à peine le déplacement d'air de la matraque qui s'abattait. Puis je vis trente-six chandelles, et plus rien.

II

Le lendemain matin à 9 h 45, j'entrai, en traînant un peu les pieds, dans le hall de la Pacific and National Bank et fus accueilli par le regard glacial de Miss Kertch, la réceptionniste.

— Je vais informer M. Ackland, dit-elle. C'est bien M. Wallace ?

Ce vieux chameau commençait à m'énerver.

— Très efficace de votre part, Miss Kertch. C'est bien Miss Kertch ?

Les lèvres pincées, elle abaissa une manette.

— M. Wallace est ici, monsieur Ackland.

Horace Ackland, l'air d'un évêque à l'issue d'un bon repas, sortit de son bureau et me serra la main.

— Si vous voulez bien vous asseoir là-bas, monsieur Wallace. J'ai chargé Miss Kertch de vous avertir quand Miss Thorsen arrivera.

J'obéis et fus heureux de me laisser tomber dans un fauteuil confortable, à trois mètres du bureau de réception.

Je luttai contre une migraine carabinée qui, en dépit des soins de Suzy et des cinq Aspro pris le matin, continuait de m'accabler.

Je songeai à la veille au soir.

Quand Suzy était arrivée pour me chercher, elle

avait trouvé la porte d'entrée ouverte, le graffiti sur le mur et moi qui me traînais par terre.

Suzy est une des rares filles imperturbables capables de faire face à n'importe quelle situation. Elle m'aida à m'allonger sur le canapé, vit la bosse grosse comme un œuf derrière mon oreille droite et, sans un mot, se précipita à la cuisine, confectionna une poche à glace et l'appliqua avec précaution sur l'enflure. Au bout de dix minutes de ce traitement, mes idées commencèrent à s'éclaircir et je parvins à sourire.

— Désolé, mon cœur, dis-je. J'ai eu une visite inattendue.

— Repose-toi, mon chéri, ne parle pas. Tu dois te coucher.

L'idée me parut bonne. Alors, en m'appuyant sur elle, je chancelai jusqu'à la chambre. Avec son aide, je me déshabillai, enfilai mon pyjama et me mis au lit.

— Je crois qu'un double scotch avec de la glace me ferait du bien, dis-je en posant ma tête douloureuse sur l'oreiller.

— Pas d'alcool, répliqua Suzy avec fermeté. Tu risques d'avoir une commotion. Je vais appeler un toubib.

Je lui tapotai la main.

— Ça ira. Pas de médecin. J'ai simplement eu un petit accident de travail. Je serai en pleine forme demain. Apporte-moi simplement à boire.

Elle soupira, me laissa et je l'entendis préparer un verre. A son retour, je me sentais déjà mieux. Je fus heureux de voir qu'elle s'était servi un whisky aussi. Elle s'assit sur le lit à côté de moi et me regarda d'un œil anxieux.

— Ça va, bébé, ça va, la rassurai-je. Ne prends pas cet air catastrophé.

Elle but une longue gorgée et frissonna.

— Tu m'as fait une peur horrible. Ah, Dirk, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien qui vaille la peine de tracasser ta jolie tête. Je travaille sur une nouvelle affaire. On dirait que je rencontre de l'opposition.

— Ah...

Elle hocha la tête. Depuis le temps, elle savait que je ne parlais jamais de mon travail. Je lui avais enfoncé dans le crâne qu'aucun agent d'Acme n'avait le droit de faire allusion à ses affaires.

— Je ne peux pas demander qui est Angie ?

— Tu peux demander... Un point, c'est tout.

— Compris. Je vais te donner trois comprimés de somnifère et te laisser dormir.

Elle alla dans la salle de bains, trouva les comprimés et revint.

— Maintenant, sois gentil, Dirk. Tu as besoin d'un long sommeil.

— Ta compagnie au lit me conviendrait assez.

— Pas question. Avale ça.

Vu l'état de ma tête, ce n'était pas une mauvaise idée et j'avalai les comprimés.

— Je ferai venir mes copains peintres demain et on arrangerà ce mur. Comment ces gens sont-ils entrés ?

— Ils ont dû crocheter la serrure.

— Je ferai venir aussi un serrurier pour réparer la porte comme il faut. Je laisserai les nouvelles clefs dans ta boîte aux lettres. (Elle se pencha pour m'embrasser.) Maintenant dors, ajouta-t-elle avant de me laisser.

Je dormis et ce matin-là, malgré un mal de tête monumental, j'étais allé prendre Bill devant chez lui à 9 h 15. Nous nous étions rendus à la banque, lui dans sa voiture et moi dans la mienne. Comme nous étions en avance, j'allai m'asseoir avec lui et le mis au

courant de mon aventure de la soirée. Il m'écouta, en hochant la tête de temps en temps.

— Ça laisse prévoir des ennuis, Dirk.

— C'est sûr. Mais les ennuis, c'est notre boulot.

— Ça n'a pas traîné, hein ? Quelqu'un a dû avertir ces gars que tu enquêtais sur Angie. Ils sont passés à l'action en vitesse. Qui les a alertés ?

— Ça, faudra que je le découvre.

Il était maintenant près de 9 h 45. Je descendis de voiture.

— Je te ferai signe, dis-je et j'entrai dans la banque.

Il avait cessé de pleuvoir, au moins. Assis dans le fauteuil confortable, je faisais semblant de lire le *Paradise City Herald*, un œil sur Miss Kertch qui, l'air revêché, était très occupée à répondre au téléphone à voix basse, à appuyer sur des boutons.

Soudain, elle se leva et arbora un sourire automnal, comparé à son habituel rictus hivernal.

Une fille venait d'entrer que le portier saluait. Elle traversa rapidement le grand hall. J'eus le temps de bien l'examiner.

Maigre comme un clou ; pas de devant, pas de derrière, coiffée d'un grand chapeau de paille comme les *peons* qui travaillent aux champs, au Mexique. Le chapeau avait les bords baissés et cachait sa figure. Elle avait d'énormes lunettes noires, un tee-shirt foncé lâche et le jean délavé que portent toutes les filles, tout autour du monde. Elle avait des sandales aux pieds et pas de laque sur les ongles des orteils. Comme héritière des milliards Thorsen, elle n'aurait pas pu passer plus inaperçue que Garbo dans toute sa gloire.

Miss Kertch la conduisait déjà vers le bureau d'Ackland.

Je me précipitai vers Bill, assis à son volant.

— La poupée en jean et chapeau de paille, dis-je. Tu l'as vue ?

— J'ai deviné que c'était notre gibier, répondit Bill. C'est sa bagnole, là, deux voitures plus loin. Une Volkswagen. On peut dire qu'elle garde un profil bas.

— D'accord. Je vais laisser ma voiture, dis-je en montant à côté de lui. Nous allons attendre et la suivre.

Elle apparut une dizaine de minutes plus tard, alla à sa Coccinelle, y monta et claqua la portière. Elle avait une petite serviette en plastique, sûrement fournie par Ackland et contenant sans aucun doute dix mille dollars en grosses coupures.

Il n'y eut pas de problèmes pour la suivre. Elle roulait à la vitesse autorisée. Elle quitta le boulevard et prit la direction du port. Puis elle tourna à gauche, en s'éloignant de la rade où les richards amarraient leurs yachts, s'engagea dans une petite rue et descendit vers le port de pêche où vivait la racaille.

A cette heure, il y avait un peu d'activité. Les pêcheurs sortaient des bars et remontaient dans leurs bateaux pour la seconde pêche du matin. Les jeunes hippies buvaient du café en tombant de sommeil. Angela se gara dans un créneau libre et Bill passa devant elle, trouva une place pour l'Oldsmobile et coupa le contact.

Je descendis de voiture à temps pour voir Angela traverser le quai en évitant les lourds camions et se diriger vers une rangée de bars, de cafés et de restaurants miteux. Elle entra dans une boîte minable portant sur sa façade, en lettres noires écaillées : *The Black Cassette. Disco. Boissons. Buffet froid.*

Lentement, je traversai aussi et m'arrêtai devant la porte de verre dépoli couverte de traces de doigts. Il y avait une affichette collée :

RESERVE AUX FRERES DE COULEUR.
INTERDIT AUX BLANCS. COMPRIS ?

Après une hésitation, je me dis qu'il était trop tôt pour fourrer mon nez dans ce qui risquait bien d'être un nid de frelons. J'avais besoin de renseignements. Je retournai à la voiture où Bill attendait.

— C'est réservé aux Noirs. Attends ici. Vois combien de temps elle reste dans la boîte. Je vais me rencarder.

Je suivis le quai et arrivai devant la Neptune Tavern où j'étais sûr de trouver Al Barney. Comme un meuble à demeure, il était assis sur une borne, une boîte de bière vide à la main et contemplait le large d'un œil triste.

Al Barney était le doyen du port. Il affirmait, avec raison, qu'il était l'homme qui vivait l'oreille collée au sol. Il y avait bien peu de choses qu'il ignorait sur les machinations du front de mer.

A moitié chauve, en sweat-shirt sale et pantalon de pêcheur effrangé, il portait sur ses genoux un énorme ventre de buveur de bière. A part la pêche aux renseignements, le principal intérêt de Barney était la bière et les saucisses trempées dans une sauce effroyablement forte qui arracherait la gueule d'un honnête homme, mais il adorait ça.

L'agence Acme et lui avaient des rapports fréquents ; les agents lui fournissaient de la bière, il leur refilait des tuyaux utiles.

Quand il me vit, il me gratifia de son sourire de requin et jeta la boîte vide à la mer.

— Heureux de vous voir, monsieur Wallace. Très heureux. Je pensais justement que c'était l'heure de mon petit déjeuner, dit-il en m'examinant d'un air songeur. Vous avez envie de déjeuner ?

— Allons au Neptune. Je vous offrirai de la bière et un déjeuner.

— Voilà qui est parlé comme le gentilhomme que vous êtes !

Il souleva sa masse de la borne et traversa le quai de sa démarche de canard. Je le suivis.

Dans le bar obscur et miteux, Barney fit signe à Sam, le serveur noir qui était l'unique occupant de la grande salle.

— Un petit déjeuner, Sam, lui dit-il, et que ça saute.

— Oui, monsieur Barney, sûr, répondit Sam avec un grand sourire éblouissant pour moi. Et monsieur Wallace ? Vous voulez un café ou autre chose ?

— Plus tard peut-être, Sam. Je viens de déjeuner.

Barney était déjà installé à sa table préférée dans un coin. J'allai le rejoindre.

— Comment ça marche pour vous, monsieur Wallace ? demanda-t-il. O.K. ? Vous avez bonne mine. Le colonel va bien ?

Je commençais à connaître le rite. Il ne fallait jamais presser Barney. Il ne fallait jamais lui poser de questions avant sa troisième bière et seulement quand il aurait finie une assiettée de ses saucisses à tomber raide.

— Le colonel est à Washington en ce moment, dis-je en allumant une cigarette. Je vais très bien. Et vous, Al ?

— Ma foi, je ne rajeunis pas. Mais c'est la même chose pour tout le monde, répliqua-t-il en secouant sa tête à moitié chauve. Notez que je ne me plains pas. La saison touristique commencera le mois prochain. (Ses petits yeux s'illuminèrent.) Des gens épatants, les touristes. Ils viennent me causer, prendre ma photo. Je leur raconte des trucs qui les font pisser dans leur froc. (Il m'adressa son sourire de requin.) Probable que tout le monde aime être au courant des scandales.

Sam arriva et posa sur la table une bière et une grande assiette de ces petites saucisses effroyables que seul le diable avait pu inventer. Barney en jeta promptement trois dans sa bouche, avala et des larmes lui montèrent aux yeux. Il soupira, puis but la moitié de la bière.

— Vous ne savez pas ce que vous ratez, monsieur Wallace. Rien ne vaut ces trucs-là. Goûtez-en une.

— Non merci.

Il en mangea trois autres, avec les mêmes mimiques.

— Epatant pour la digestion.

Il finit la bière et Sam se précipita avec une autre. J'attendis patiemment.

Finalement, les saucisses et encore une bière liquidées, Barney laissa échapper un rot qui fit vibrer les vitres.

— Alors, qu'est-ce que je peux pour vous, monsieur Wallace ? demanda-t-il avec son fameux sourire.

— Que pouvez-vous me dire du Black Cassette ? Barney haussa son reste de sourcils.

— Une boîte de Noirs. Ça danse, on mange mal, mais c'est populaire.

J'attendis, en le regardant en face.

— Pas d'ennuis avec les flics, reprit Barney. La boîte a été achetée par un Noir il y a environ un an. Il en a fait une espèce de club. Nous n'avons pas beaucoup de Noirs par ici, surtout des Vietnamiens et des Portoricains. Cette boîte-là c'est un coin où les Noirs peuvent se retrouver entre eux, se sentir chez eux, danser.

— Qui l'a achetée, Al ?

Barney se gratta la gorge. Je connaissais la signification de ce geste et je fis signe à Sam, qui se glissa vers nous avec une nouvelle bière.

— Ces petites chéries donnent soif, déclara Barney. Vous êtes un gentleman, monsieur Wallace.

— Qui a acheté la boîte ? répétai-je.

Barney but longuement.

— Un vaurien de négro, grogna-t-il en fronçant les sourcils. Sais pas comment il a trouvé l'argent pour acheter ça. Cinq mille dollars pour un bail de dix ans. A mon avis, il a dû avoir l'argent de son papa, qu'était un vieux copain de beuverie à moi. Un brave type. Il venait ici, on causait, il me payait des bières. (Barney secoua le tête, l'air attristé.) Et puis voilà un an que je ne le vois plus. Un vieux comme moi, les bons amis, ça manque.

— Comment s'appelle ce vaurien de négro ?

— Lui ? Hank Smedley. N'allez pas avoir des histoires avec lui, monsieur Wallace. Il est mauvais et teigneux, il aime pas qu'on se mêle de ses affaires. Je restai impassible.

— Le nom de son père ?

— Josh Smedley. Il travaille comme majordome de cette vieille garce pleine aux as, M^{me} Henry Thorsen. A ce que j'entends, le pauvre vieux Josh est porté sur la bouteille, maintenant. Je le comprends. Avec son vaurien de fils, sa femme qui l'a quitté et M^{me} T., y a de quoi pousser n'importe qui à boire.

— Sa femme l'a quitté ?

Barney hocha la tête et but encore.

— Eh oui, monsieur Wallace. Il m'a tout raconté. L'ennui, c'est que M^{me} Smedley ne pouvait pas supporter leur fils. C'était une vraie brute, il l'est toujours, mais le pauvre Josh l'adorait. Sa femme et lui se disputaient tout le temps à cause de Hank. Finalement, quand M. Thorsen est mort, ils se sont séparés. Josh est resté avec M^{me} T. et Hanna, sa femme, est allée pour s'occuper de la fille, qu'a hérité un tas d'argent de son père. (Barney soupira.)

Comment ça vit, les riches ! Quand même, je ne les envie pas. Avec leurs impôts, leurs enfants et leurs divorces, très peu pour moi. J'aime bien ma vie. Pas de problèmes.

— Bravo. Vous savez quelque chose concernant la fille, Al ?

— Pas tant que ça. Paraît qu'elle était dingue. J'ai bien entendu dire que lorsqu'elle avait seize ans, par là, Hank la baisait. Ne me citez pas, monsieur Wallace, c'est qu'une rumeur. Elle pourrait être de ces filles qui aiment ça, dit Barney en secouant la tête. C'est à la mode. C'était différent, quand j'étais gosse. Dans le temps, fallait vraiment travailler pour ça. (Une lueur rusée apparut soudain dans ses yeux.) Vous vous intéressez à Angie Thorsen, monsieur Wallace ?

— Plutôt à Hank Smedley.

— Ma foi, monsieur Wallace, faites attention avec ce négro. Il est dangereux. Un dur.

— Elle avait un frère, Terrance. Vous savez quelque chose sur lui ?

Barney regarda son assiette vide, puis il leva les yeux vers moi. Je compris l'allusion.

— Allez-y, Al.

— C'est mon petit déjeuner et mon déjeuner, dit Barney et il fit signe à Sam qui se précipita avec une nouvelle assiette de saucisses et une grand bière. Un homme de ma taille a besoin de reprendre des forces. (Il fourra trois saucisses dans sa bouche, mâcha, grogna et hocha la tête avec approbation.) Qu'est-ce que vous vouliez savoir, monsieur Wallace ?

— Savez-vous quelque chose sur Terrance Thorsen ?

— Pour ça oui. Son papa et lui, ils s'entendaient pas. Terry a fichu le camp de la maison et a pris une chambre sur le port. Doit y avoir deux ans. Il jouait

du piano hot, à ce qu'on m'a dit. Je ne l'ai jamais entendu. Il s'est fait engager au Dead-End Club, qui est dirigé par Harry Rich. Le gosse a changé de nom et s'est fait appeler Terry Zeigler. Paraît qu'il a bien fait marcher les affaires du club. Les gosses dans le vent étaient fous de son piano. Et puis voilà trois mois, il a disparu. Personne ne l'a plus vu depuis.

— Harry Rich ?

— Sûr. Un gentleman. Il passe souvent pour un brin de causette et me glisse un dollar. Le club ne marche plus si bien depuis le départ du gamin mais Harry ne crève pas de faim.

Je me dis qu'il était temps de partir. Je ne voulais pas que Barney sache à quel point j'avais besoin de renseignements. Je pris mon portefeuille et en retirai un billet de vingt dollars que je lui glissai.

— Gardez votre oreille au sol. Hank, Terry et même Angie. D'accord ?

Il m'adressa un sourire de requin et fit disparaître le billet comme un lézard gobe une mouche.

— Vous savez où me trouver, monsieur Wallace. Je prêterai l'oreille.

— A bientôt, Al.

J'allai voir Sam, réglai l'addition et sortis dans la lourde atmosphère humide.

J'avais l'impression de ne pas avoir perdu ma matinée.

Dans la voiture, Bill mâchait du chewing-gum et épongeait la sueur sur sa nuque. Je montai à côté de lui.

— Elle est ressortie ?

— Il y a dix minutes. Je ne savais pas si je devais la suivre ou t'attendre. Elle n'avait plus le sac en plastique et elle est repartie vers le centre.

— Ça va. J'ai pas mal de renseignements.

Je lui répétais ce que j'avais appris de Barney. Il écouta en hochant la tête, et marmonna à un moment donné :

— Intéressant.

Quand j'eus fini, il s'épongea encore et leva vers moi des yeux pleins d'espoir.

— On pourrait pas aller quelque part se taper une bière et un sandwich ?

— On ira, t'inquiète, mais le boulot d'abord.

— Occupons-nous du boulot au bureau. Si je ne bois pas ma bière, je vais tomber raide. Cette foutue humidité me tue.

— D'accord. On va laisser la voiture ici et aller à pied. Je veux jeter un coup d'œil au Dead-End Club. Je veux parler à Harry Rich.

Le Dead-End était à l'autre bout de la rade, où les gens riches avaient leurs yachts et leurs vedettes de luxe. C'était assez élégant, avec un store rayé rouge et blanc et une porte de verre à deux battants ornée d'un tas de cuivre bien astiqué. Il y avait des tables sur le trottoir à l'ombre du store mais pas de clients à cette heure, 11 h 40. Un garçon au type espagnol s'activait à ne rien faire. Il nous regarda avec espoir et se précipita pour ouvrir la porte.

Nous entrâmes dans une grande salle peu éclairée, bien décorée pour faire plaisir aux riches qui avaient envie de s'encanailler. Une quarantaine de tables étaient préparées pour le repas de midi, le couvert mis. Au fond, il y avait un long bar, de dix mètres, et Bill s'y dirigea comme un chien d'arrêt court rapporter un oiseau tombé.

Au bar, deux hommes buvaient du scotch. Ils devaient être des capitaines de deux des yachts : grands et costauds, en sweat-shirt et pantalon blanc immaculé. Ils nous jetèrent un coup d'œil quand nous

nous plaçâmes à l'autre bout du comptoir et, jugeant que nous n'étions pas intéressants, ils reprirent leur conversation.

Le barman, grand et costaud lui aussi, un beau garçon noir, se coula vers nous avec un large sourire.

— Soyez les bienvenus, messieurs. Je suis Hannibal. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Deux club-sandwiches et beaucoup de bière, répondit Bill avant que j'ouvre la bouche.

— Certainement, messieurs. Avec plaisir.

La bière arriva comme par magie et Bill avait fini la sienne quand les club-sandwiches furent apportés.

Les trois climatiseurs marchaient à plein tube et il faisait dans la salle une fraîcheur hivernale. Je pensai à la chaleur humide que nous aurions à affronter en quittant cet îlot confortable et fis une grimace.

Les sandwiches étaient servis avec des couteaux et des fourchettes étincelants et des serviettes amidonnées. Le verre vide de Bill fut remplacé par un plein.

Nous mangeâmes. Les sandwiches étaient remarquables. Hannibal s'était éloigné discrètement.

— Bon Dieu ! J'avais une de ces faims ! s'exclama Bill quand il eut fini son sandwich. Pourquoi cet intérêt pour Harry Rich ?

— J'espère qu'il pourra me mener à Terry Thorsen.

— Mais pour nous l'affaire est bouclée, pas vrai ? Notre mission était de découvrir qui fait chanter Angela. Nous savons maintenant que c'est Hank Smedley. Alors qu'est-ce qu'on peut faire de plus ?

— Nous avons vu Angela entrer dans le club de Hank avec dix mille dollars. Une demi-heure plus tard, elle est ressortie sans l'argent. Comment savons-nous que l'argent a été remis à Hank ? Nous avons reçu l'ordre de trouver pourquoi on la fait chanter. Est-ce que tu peux me dire ça ?

Bill gémit.

— Tu as raison, Dirk. C'est cette foutue humidité qui me brouille les idées.

Je fis signe à Hannibal. Il revint vers nous en souriant.

— Autre chose, messieurs ?

— Est-ce que M. Rich est là ?

Ses sourcils se haussèrent vivement.

— Oui, sans doute, mais il est occupé.

— Dites-lui que deux messieurs veulent lui parler, fis-je en posant sur lui mon regard de flic.

— Quelque chose ne va pas ?

— Dites-lui ça, c'est tout.

— Il voudra savoir votre nom, monsieur.

— Il vous le dira s'il veut que vous sachiez.

Il hésita, alla au téléphone et parla tout bas. Puis il revint.

— Vous prenez la porte sur la gauche, messieurs.

Hannibal alla à la caisse, farfouilla et revint avec une addition raisonnable pour ce que nous avions pris. Je payai et posai un billet de vingt sur le dessus.

— Merci pour le service, Hannibal.

Il contempla le billet et sourit largement.

— C'est moi qui vous remercie, monsieur !

Nous traversâmes la salle vers la porte qu'il avait indiquée, frappâmes et entrâmes dans une pièce bien meublée, avec de la moquette, quatre fauteuils profonds, un grand bureau, des classeurs ; à travers la porte fermée dans le fond, j'entendis taper à la machine.

Harry Rich était à son bureau. Il se leva en nous voyant et nous interrogea du regard. Petit, gros aux cheveux clairsemés et au nez crochu, il avait des yeux noirs comme des olives et une bouche ferme qui souriait avec inquiétude. Il portait un costume blanc, une chemise bleu foncé et une cravate avec des

fers à cheval peints à la main. Bill referma la porte tandis que je m'avançais jusqu'au bureau.

— Monsieur Rich ?

Superflu, mais ça lui donnait le temps de nous examiner.

— Pas d'ennuis, j'espère ? dit-il. Hannibal a l'air de penser que vous êtes de la police.

Je posai sur le bureau la carte de l'agence Acme.

— Pas des flics, monsieur Rich, et pas d'ennuis.

Il prit la carte, la lut et haussa ses sourcils noirs.

— J'ai entendu parler de vous, dit-il en désignant deux fauteuils, puis il se rassit. Que puis-je pour vous ? La ruée commence dans une demi-heure et il faudra que je sois à la cuisine.

— Nous ne vous retiendrons pas, lui dis-je avec mon sourire amical. Simple petit renseignement. Nous aurions besoin de savoir où trouver Terry Zeigler.

Nouveau haussement de sourcils.

— Pourquoi ?

Je débitai la vanne éculée qui marche à tous les coups.

— On lui a légué de l'argent et nous devons le trouver pour qu'il touche cette succession.

Comme toujours, je vis de l'intérêt dans ses yeux.

— Beaucoup ? demanda-t-il en se penchant en avant.

— Je ne sais pas. On ne me dit jamais rien. On m'a simplement chargé de trouver le type mais la somme doit être rondelette. Nos tarifs sont élevés.

— Oui, il paraît. Ma foi, j'aimerais bien vous aider mais je ne crois pas être d'un grand secours. Terry avait un succès fou. Et puis un soir il était ici et le lendemain il avait disparu. J'aime autant vous dire que ça a été un sale coup pour moi. Ce gosse, avec

son piano, il les attirait en foule. Il jouait aussi bien que Fats Waller et c'est pas rien.

— Je suppose que vous saviez où il habitait et que vous vous êtes renseigné ?

— Bien sûr. Quand il ne s'est pas pointé, j'ai envoyé Hannibal chez lui, mais rien. Terry n'était pas là. Ses vêtements avaient été embarqués ; rien qu'une piaule vide.

— Où était sa piaule, monsieur Rich ?

— Il avait deux pièces au dernier étage d'un immeuble appelé le Breakers. Il y a là dans les deux cents types plus ou moins ratés. L'appartement de Terry n'était pas mal mais le reste de la boîte, je vous le laisse volontiers.

— Il y a combien de temps de ça, monsieur Rich ?

— Comme si je pouvais oublier ! Trois mois aujourd'hui.

— Et vous ne savez pas du tout où il est allé ?

— Du tout. (Il consulta sa montre.) Mon chef va devenir dingue. Il faut que je descende à la cuisine.

— Quelqu'un doit savoir où il est allé. Vous ne pouvez pas me donner une piste, monsieur Rich ?

Il réfléchit, puis il haussa les épaules.

— Je regrette. J'aimerais bien vous aider, mais je ne vois personne.

— Il avait des petites amies ?

— Il en avait une. Je ne l'ai plus revue depuis un moment. Elle venait ici tous les soirs, pour écouter jouer Terry. Dès qu'il est parti, elle a disparu. Je crois qu'ils habitaient ensemble l'appartement du Breakers.

— Vous connaissez son nom, monsieur Rich ?

— Liza Manchini. Elle doit être italienne. Un joli petit lot. Grande, des cheveux noirs, beau châssis. Elle ne parlait jamais à personne. Elle restait assise dans son coin à écouter jouer Terry. Terry ne parlait

à personne. Les femmes s'approchaient quand il jouait, elles lui faisaient du rentre-dedans mais il ne les regardait même pas. Un drôle de zèbre. A moi non plus, il ne parlait jamais. Il arrivait à neuf heures, s'asseyait au piano et jouait jusqu'à deux heures du matin. Et puis il se levait et sortait, suivi par Liza. (Encore une fois, il jeta un coup d'œil à sa montre.) Ma foi, monsieur Wallace, si c'est tout...

— Donnez-moi le signalement de Terry, s'il vous plaît.

Il se leva.

— Grand, mince, cheveux sur les épaules, toujours habillé de la même façon, chemise blanche, pantalon noir et bottes mexicaines. (Il fit le tour de son bureau.) Il faut que je descende.

Il nous accompagna hors de son bureau.

— Si vous voulez déjeuner, ce sera offert par la maison.

— Merci beaucoup, monsieur Rich, mais nous avons déjà mangé. Navré d'avoir accaparé votre temps.

— J'espère que vous le retrouverez. C'était peut-être un drôle de zèbre, mais drôlement précieux pour moi.

Rich nous serra la main et s'en alla précipitamment.

Bill et moi sortîmes dans la chaleur étouffante.

— Prochain arrêt, le Breakers, dis-je.

— Je m'en doutais, grommela Bill en recommençant à s'éponger.

Nous trouvâmes l'immeuble du Breakers dans une petite rue. C'était le genre d'habitation pour les nombreux ouvriers qui allaient quotidiennement en ville servir les riches : miteuse, avec de la peinture écaillée, entourée de petites boutiques qui vendaient de tout, du poisson aux collants.

La rue étroite était encombrée de Vietnamiens, de Portoricains, avec plusieurs Noirs et quelques Blanches âgées avec des cabas.

Bill trouva difficilement à se garer et nous revînmes à pied vers l'immeuble.

— Attends là, Bill. Je vais parler au concierge.

Je trouvai le concierge au sous-sol. Il se servait d'un balai comme s'il avait mal aux mains. C'était un gros homme adipeux, velu, en maillot de corps sale et pantalon encore plus crasseux. Il s'appuya sur son balai et me regarda.

— Je cherche Terry Zeigler, lui dis-je en le gratifiant de mon regard de flic.

— D'accord. Cherchez-le. Moi j'ai du boulot, dit-il, puis il se remit à balayer.

— Où est-ce que je le trouve ?

Il s'arrêta, me regarda et demanda :

— Vous êtes un flic ?

— Je le cherche parce qu'il a fait un héritage.

Il interrompit son balayage paresseux et l'intérêt illumina soudain ses traits, qui avaient l'air d'avoir été sculptés par un enfant dans un gros bout de lard.

— Combien ?

— Je ne sais pas. Personne ne me dit jamais rien.

C'est merveilleux, comme ce truc éculé marche toujours, pensai-je.

— Est-ce qu'il y aurait une récompense ?

— Peut-être vingt dollars, si le tuyau est bon.

Il gratta son bras poilu tout en réfléchissant ; puis il appuya son poids massif sur le manche du balai.

— Terry Zeigler ?

— Ouais.

— Il a loué l'appartement du dernier étage il y a dans les dix-huit mois. Payait régulièrement. Pas de problèmes. Il avait une fille avec lui. Et puis il y a deux mois, il a filé. Il m'a dit qu'il partait, il a payé le

loyer et il est parti avec la fille et deux-trois valises. Et je ne l'ai plus revu.

Patiemment, je demandai :

— Il ne vous a pas dit où il allait ?

— Non. Qu'est-ce que ça me foutait ? Les gens vont et viennent.

Ce gros tas de lard me paraissait aussi utile qu'une jambe cassée.

— Est-ce que quelqu'un d'autre a loué son appartement ?

— Ouais. Zeigler était pas parti depuis une heure qu'une fille est arrivée. Elle a payé deux mois d'avance et elle s'est installée.

— Qui est-ce ?

— Dolly Gilbert. Enfin, c'est comme ça qu'elle se fait appeler. Je ne sais rien d'elle. Elle travaille la nuit, c'est tout.

Il se remit à pousser son balai et je me dis qu'un peu d'oseille produirait quelque chose de plus tangible. J'ouvris mon portefeuille, en extirpai une coupure de cinq dollars et le lui fis voir.

Il examina le billet et arrêta de balayer.

— C'est pour moi ?

— Ça se pourrait si vous êtes d'une plus grande aide. Il faut que je trouve Zeigler. Sûrement quelqu'un dans cet immeuble pourrait me donner une indication.

— Ouais...

Il s'interrompit pour se gratter le bras. Je pouvais presque entendre son cerveau grincer tandis qu'il réfléchissait.

— Quand j'y pense, votre meilleure chance, c'était Miss Angus. Elle aurait pu vous parler de Zeigler. Elle habitait sur le même palier. C'était une gentille vieille demoiselle, au moins quatre-vingts ans. Elle lui faisait son ménage, elle lui préparait un

repas chaud de temps en temps. C'était une de ces vieilles qui aiment rendre service. La petite amie de Zeigler, elle faisait jamais rien, d'après ce que m'a dit un jour Miss Angus. Miss Angus s'ennuyait toute seule. Elle aimait surtout bavarder avec les gens. Et je te cause, et je te cause, elle me cassait les oreilles. Ouais, probable qu'elle aurait pu vous parler de Zeigler.

— Aurait pu ? Elle est partie ?

Comme le concierge faisait de petits gestes impatients, louchant sur le billet de cinq, je le lui donnai. Il l'examina, l'embrassa et le fourra dans la poche de son pantalon crasseux.

— Ouais, elle est bien partie... les pieds devant. C'était trois jours après le départ de Zeigler.

— Comment ça, les pieds devant ?

— Je balayais à l'étage de Miss Angus et j'ai vu sa porte entrouverte. Je me suis souvenu que je l'avais pas vue depuis deux-trois jours, alors je suis entré. Et Miss Angus était là par terre. Morte. J'ai appelé les flics et leur ai laissé le cadavre... J'ai pas besoin que des flics posent des questions et m'enquiquinent. Je pouvais rien leur dire. Finalement, ils ont conclu que ça devait être un toxico, qui cherchait du fric, qui l'avait tuée. Il lui avait flanqué son poing dans la figure et tout retourné chez elle. A son âge, un coup en pleine poire, ça vous tue. Probable qu'elle aurait pu vous dire où trouver Zeigler. Elle me parlait souvent de lui, qu'il était si gentil garçon et tout. Je crois pas qu'il serait parti d'ici sans lui dire où il allait. Ma foi, c'est tout. Je ne peux pas faire plus pour vous, pas vrai ?

— Vous ne savez rien de la petite amie ?

— Rien de rien.

— Faut quand même que je trouve Zeigler. Si je

frappais aux portes pour demander ? Vous croyez que quelqu'un dans l'immeuble pourrait m'aider ?

— Ecoutez, vous pouvez essayer, mais vous perdrez votre temps. Personne ici ne donne de renseignements parce qu'ils n'ont pas de renseignements à donner. Tout le monde vit sa vie à soi, ici. Personne ne s'intéresse à ce que font les autres. Mais je ne vous en empêche pas.

— Quelqu'un a repris l'appartement de Miss Angus ?

— Pas encore. Elle avait un bail de trois ans et ses meubles personnels. Y a un avocat qui s'occupe de ses affaires. Dès qu'il aura fini, l'appartement sera vite arraché.

— Vous savez qui est l'avocat ?

— Un juif. Il est venu me voir.

— Vous savez son nom ?

Le concierge se gratta de nouveau le bras, réfléchit et répondit :

— Solly Lewis.

Je me dis qu'il n'allait plus rien m'apprendre d'intéressant.

— Bon, merci. Je vous reverrai peut-être plus tard avec un autre billet de cinq.

Il hocha la tête.

— Ça me va tout à fait. Venez aussi souvent que vous voulez.

Je montai au rez-de-chaussée et sortis dans la chaleur humide où Bill mâchait du chewing-gum, adossé à la voiture.

— On avance, lui annonçai-je. Trouve-moi l'adresse d'un avocat, Solly Lewis. Je reviens dans un moment.

Je retournai dans l'immeuble et pris l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Il n'y avait que deux apparte-

ments. Sur la porte de celui de droite une carte était collée : *Miss Dolly Gilbert*.

J'appuyai sur la sonnette. J'attendis et appuyai encore. Je pensais qu'à cette heure-là, 17 h 50, Dolly devait tout juste se lever. Je dus sonner une troisième fois pour que la porte s'ouvre brusquement.

Je me trouvai nez à nez avec une fille d'environ vingt ans, une blonde aux cheveux frisés, la figure archi-peinte, une bouche qui me disait qu'elle avait eu la vie dure et que ça continuait. Elle portait un peignoir ouvert ; à part un slip rose, elle était toute nue.

Elle me regarda, puis me sourit. C'était ce sourire dur, accueillant, que seule une pute sait accorder.

— Navrée, mon loulou, dit-elle. Dans deux heures, hein ? J'ai un ami ici en ce moment.

— Alors qu'est-ce que je fais ? Le poireau pendant deux heures ? protestai-je, avec mon sourire amical. Un copain m'a dit que tu pourrais t'occuper de moi.

Je regardais derrière elle la grande pièce, confortablement meublée d'un vieux mobilier. Au fond il y avait une porte qui devait donner dans la chambre. Elle était entrouverte.

— C'est sûr, mais en ce moment...

Une voix tonnante sortit de la chambre.

— Dis à ce con de foutre le camp ! Et ramène ton cul ! Tu te figures que j'ai toute la journée ?

La fille se raidit.

— Mince ! Celui-là, c'est une vraie brute. A plus tard, dit-elle, puis elle me claqua la porte au nez.

Je savais sans l'ombre d'un doute que cette voix dure, tonnante, sortait de la bouche d'un Noir. On ne pouvait s'y tromper.

Une vraie brute, disait la fille.

J'eus une intuition. Je repris l'ascenseur et allai rejoindre Bill.

— Tu as l'adresse ?

— Ouais. Il est dans l'annuaire. 67, Scacomb Road.

— Parfait. Ecoute, vieux, dans un petit moment un Noir va sortir. Je veux que tu ne le quittes pas. Je te laisse la bagnole au cas où il serait motorisé. Reste avec lui. Je veux savoir si par hasard il ne serait pas Hank Smedley.

— Et toi ?

— Je vais discuter le coup avec Solly Lewis.

Voyant passer un taxi, je le hélai.

III

Je trouvai Solly Lewis au dernier étage d'un immeuble minable, dans une petite pièce qui passait pour un cabinet : un vieux bureau bancal, des classeurs rouillés ; une machine à écrire sur une petite table me révéla qu'il tapait lui-même.

Il était assis à son bureau avec un mince dossier devant lui. Il m'examina et se leva. De taille moyenne, il avait une trentaine d'années, d'épais cheveux noirs et une barbe qui lui cachait presque toute la figure. Ses vêtements avaient beaucoup servi et il était d'une maigreur affligeante, à croire qu'il ne faisait qu'un solide repas par semaine.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il en me tendant la main.

Je la lui serrai et sortis ma carte professionnelle de mon portefeuille. Il m'indiqua l'unique autre chaise qui paraissait si vieille que j'eus presque peur de lui confier mon poids.

Lewis s'assit, examina ma carte, leva les yeux vers moi et son regard s'illumina.

— Eh bien, monsieur Wallace, enchanté de vous connaître. Je connais bien votre agence. Que puis-je pour vous ?

— Il paraît que vous vous occupez de la succession de Miss Angus.

Je le vis sursauter.

— C'est exact. Je suis son exécuteur testamentaire.

— Est-ce que le nom de Terrance Thorsen ou de Terry Zeigler vous dit quelque chose ?

— Terry Zeigler. Oui, naturellement !

— Je le cherche. Comme Miss Angus et lui étaient amis, j'espérais qu'elle pourrait me dire où le trouver mais comme, malheureusement, elle est morte, l'idée m'est venue qu'elle aurait pu vous parler de lui.

Lewis tirailla sa barbe en m'examinant.

— Pourquoi le cherchez-vous ?

— Mon agence a été embauchée pour le trouver. On ne m'a pas dit qui était le client. Simplement de le retrouver.

— Alors vous et moi devons avoir le même problème, dit Lewis en se détendant un peu. Miss Angus a laissé tout son argent et ses biens à Zeigler. Je ne peux pas régler la succession avant d'avoir trouvé Zeigler et jusqu'à présent je n'ai pas eu de succès.

— Mais si je comprends bien, Miss Angus vivait plus ou moins misérablement. Elle faisait le ménage chez Zeigler. Elle avait donc quelque chose à lui léguer par testament ?

— Sa succession se monte à cent mille dollars impôts déduits, m'apprit Lewis d'une voix un peu nostalgique. Miss Angus était excentrique. Elle ne dépensait jamais son argent. Elle thésaurisait. J'ai fini par la persuader de ne pas garder tout cet argent dans des enveloppes, cachées chez elle, et j'ai réussi à ce qu'elle le dépose dans une banque. Je m'en félicite.

— Ça devait être un sacré numéro. Vous êtes sûr qu'elle a mis son argent à la banque ?

— Oh oui, j'ai vérifié. Elle l'a déposé à la Pacific and National Bank quatre jours avant d'être assassinée. Je suis en rapport avec M. Ackland, qui dirige cette banque. Maintenant, il s'agit de retrouver Zeigler.

— Qu'avez-vous fait pour ça ?

Il me sourit avec lassitude.

— Les trucs habituels, des petites annonces, la police, le Bureau des recherches dans l'intérêt des familles. J'ai fait de mon mieux mais depuis deux mois, je n'ai pas retrouvé la trace de Zeigler. (Il s'accouda sur son bureau et me regarda d'un air plein d'espoir.) Mais à présent que votre agence le cherche aussi, ça me rassure. Si vous n'arrivez pas à le trouver, qui le pourra ?

— Et s'il est mort ? L'argent va à qui ?

— A ses plus proches parents, je suppose. Mais il faut que je sois certain de sa mort.

Une nouvelle impasse totale.

Je me levai, serrai la main de Lewis, lui dis que je lui ferais signe et sortis dans la rue humide et brûlante.

Je rentrais au bureau en taxi. Heureux d'avoir un climatiseur, je m'assis et tapai mon rapport. Je venais de le terminer quand Bill entra en s'épongeant la figure.

— Merde, gémit-il en se laissant tomber dans son fauteuil. C'est l'enfer, là dehors.

— Qu'est-ce que tu as appris ?

— Tu as probablement raison. Un grand gaillard noir est sorti, il est monté dans une Cadillac blanche et il a filé. Je l'ai suivi au Black Cassette. Il est descendu, il y est entré, puis un jeune Noir est sorti et a emmené la Cad.

— Parle-moi du grand Noir.

Bill fit une grimace.

— Un vrai dur, pas de doute. Il doit faire un bon mètre quatre-vingt-dix, une petite tête sur des épaules d'un mètre de large. Il était en sweat-shirt et je voyais ses muscles gonflés comme des oranges. Il marche comme un danseur. Il a des mains comme des jambons. Il a l'air aussi dangereux qu'un cobra. Voilà le portrait, Dirk. Je n'ai pas demandé s'il était Hank Smedley.

Je regardai l'heure. Il y avait pas loin de deux heures que j'avais parlé à Dolly Gilbert. Il était temps de la revoir. Je donnai mon rapport à Bill.

— A plus tard, Bill. Bouge pas de là.

Je le quittai, descendis, pris ma voiture, direction du Breakers.

J'avais à peine sonné que la porte s'ouvrit et elle était là, avec son grand sourire de pute.

— Entre donc, Beau Brun, dit-elle. Excuse-moi du retard, mais tu sais ce que c'est.

J'entrai dans le grand living-room et elle ferma la porte.

— Ecoute, mon loulou, je suis assez pressée. Tu me donnes mon petit cadeau, cinquante dollars, et puis on s'y met tout de suite, hein ?

Je passai devant elle, entrai dans la chambre, jetai un coup d'œil dans la cuisine, puis dans la minuscule salle de bains et, certain que nous étions seuls, je retournai dans la chambre où elle m'attendait, debout à côté du lit et l'air mal à l'aise.

— Tu as peur de quelque chose, papa ? demanda-t-elle.

— Non. Je voudrais te parler, Dolly. (En la prenant par la main, je la ramenai dans le living-

room.) Désolé, bébé, mais il ne s'agit pas de ton métier.

Je lui remis ma carte professionnelle et m'assis dans un fauteuil avachi mais confortable.

Elle examina la carte, puis elle vint vers moi et me la tendit. D'une voix dure, elle gronda :

— Fous-moi le camp, mec. De l'air !

— Je cherche des renseignements, lui dis-je en lui adressant mon sourire amical. Ça paie cent dollars. Ne me dis pas que cent dollars ne t'intéressent pas.

Elle ouvrit des yeux ronds et tendit la main.

— Voyons-en la couleur.

Je pris mon portefeuille, y trouvai un billet de cent, le montrai à la fille et refermai ma main dessus.

— On cause ?

Elle s'assit dans un fauteuil à côté de moi. Son peignoir s'ouvrit. Elle était nue mais son corps ne me faisait aucun effet. Bon, d'accord, elle était mince, elle avait de jolis seins, un ventre plat et une touffe de poils foncés, mais elle avait trop servi ; pas étonnant avec la vie qu'elle menait.

— On cause de quoi ?

Je remis ma carte dans mon portefeuille.

— Je cherche Terry Zeigler.

Ses yeux s'animèrent.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je sais quelque chose sur lui ?

— Rien. Je le cherche. On m'a dit que tu t'es installée ici deux heures après qu'il ait déménagé. Je pensais qu'il aurait pu t'avertir que cette piaule allait être libre et que tu pourrais savoir où le trouver.

— C'est vrai que j'aurai ce fric ? Ah mince ! Qu'est-ce que j'en aurais besoin en ce moment !

— Raconte et c'est à toi. Est-ce qu'il t'a avertie qu'il partait ?

— Non, mais Liza oui. Nous étions copines. Je ne me suis jamais entendue avec Terry.

Pour l'aider à être plus généreuse, je dépliai le billet, le contemplai et le repliai.

— Liza Manchini ?

— Oui. Tu la connais ?

— Elle t'a dit qu'ils partaient ?

— Oui. Elle savait que je cherchais une piaule pas chère et elle m'a téléphoné alors je me suis précipitée et j'ai eu ce trou.

— Tu ne sais pas où je peux trouver Terry Zeigler ?

— Il a des ennuis ?

— Au contraire ! Quelqu'un lui a laissé de l'argent et mon boulot est de le trouver pour le lui donner.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Combien ?

— Je ne sais pas. Mais pas des haricots. (Je lui souris.) Alors, sais-tu, oui ou non, où je peux trouver Terry ?

Elle secoua la tête.

— Non, papa, je n'en sais rien. Hériter de l'argent, tu te rends compte ! Ah, ce que j'aimerais que quelqu'un me laisse de l'argent !

Je me demandai si ça n'allait pas être encore un cul-de-sac.

— Et Liza ? Il paraît qu'ils sont partis ensemble.

Elle fit une moue.

— Bien sûr. Ils vivaient ensemble depuis un bon moment, et puis il a fichu le camp, en la laissant en rade. Liza et moi, on se voit quand on a le temps. Elle l'a plutot sec que Terry l'ait laissé tomber. Je ne suis pas allée mettre mon nez dans sa vie, mais je savais qu'un jour ou l'autre elle aurait des ennuis avec lui. C'était un type cinglé. Mais je savais qu'elle

ne m'écouterait pas. Elle était folle de lui. Faut dire qu'au piano, il y tâtait vachement !

— Sais-tu où je pourrais joindre Liza ?

— Pas de problème. Elle est retournée à son ancien boulot au Pineapple Club. Elle tient le vestiaire et elle laisse les types la peloter vite fait... tu vois ?

— Pourquoi dis-tu que Terry est cinglé ?

— Je ne l'ai rencontré que deux fois. Il n'ouvrait jamais la bouche. Il me regardait fixement comme si j'étais une saleté sur laquelle il aurait marché, sur le trottoir. Si tu veux mon avis, il est branque ou drogué. Je n'ai jamais compris que Liza aille avec lui. Elle me disait que sa façon de jouer du piano la rendait folle et qu'il était fantastique au lit.

— Crois-tu qu'il soit réellement drogué, Dolly ?

— Comment veux-tu que je le sache ? La plupart des connards de par ici se piquent. Et ça, moi j'y touche pas. Faut que je gagne de l'argent.

Je me penchai vers elle et lui donnai les cent dollars.

— Avec mes remerciements. Tu as été très utile. Un dernier mot. Est-ce que Hank Smedley vient te voir souvent ?

Elle eut un mouvement de recul comme si je l'avais frappée, puis elle bondit. Sa figure avait la couleur d'un drap sale.

— Dehors ! glapit-elle. Je t'ai assez vu ! Fous le camp, nom de Dieu !

Durant mes quelque vingt ans de carrière, j'ai vu des visages effrayés mais aucun d'aussi terrifié que celui de cette pauvre petite prostituée tremblante. Effrayée ? C'était la panique, oui !

Je la laissai là, secouée de frissons, serrant le billet de cent dollars ; je savais que je ne lui tirerais plus rien.

Je descendis par l'ascenseur grinçant et allai retrouver ma voiture.

A l'agence, Bill était à son bureau, mâchait du chewing-gum et relisait mon rapport.

— Tu connais le Pineapple Club ? lui demandai-je en me laissant tomber avec soulagement dans mon fauteuil.

Bill s'appliquait à connaître toutes les boîtes de la ville, alors je ne fus pas surpris de l'entendre répondre :

— Bien sûr. C'est le coup de fusil. Bonne cuisine si on a les moyens. Bon orchestre. Deux chanteuses noires qui pourraient enregistrer des tubes. Un décor pour les millionnaires et les riches touristes.

Je lui répétais ce que j'avais obtenu de Dolly.

— Ecoute, Dirk, je ne te suis pas. Pourquoi cet intérêt pour Terry Thorsen ? Nous sommes censés...

— Oui, mais nous n'avons aucune piste. J'ai dans l'idée que Terry pourrait nous mettre sur la voie. Je veux le trouver et lui parler.

— Est-ce que nous ne devrions pas nous concentrer sur Hank Smedley ?

— Je veux d'abord trouver Terry.

Il haussa les épaules.

— Bon, d'accord, c'est toi le chef. Alors qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Toi, tu rentres chez toi et tu oublies tout ça. Moi, je rentre chez moi, je prends une douche, je mange un morceau et je vais faire un tour au Pineapple Club. Et ne fais pas cette tête. Pour ça, je travaille en solo. Tu as congé. Je colle un post-scriptum à mon rapport.

— Tu en es bien sûr, Dirk ?

— Rentre chez toi !

Je le chassai d'un geste de la main.

Quand j'eus fini mon rapport, il était 20 h 15. Je rangeai les feuillets dans le dossier Thorsen, fermai mon bureau à clef et rentrai chez moi.

En ouvrant la porte qui avait été équipée de deux serrures neuves, dont j'avais trouvé les clefs dans ma boîte aux lettres, je fus accueilli par une odeur de peinture fraîche. Le graffiti avait disparu, mon appartement était redevenu normal.

Quelle fille ! me dis-je en refermant ma porte à clef. Je téléphonai à l'hôtel Bellevue mais on me dit que Suzy s'occupait d'un gros arrivage de touristes et ne serait pas libre avant deux heures. Alors je pris une douche, me changeai et sortis en verrouillant tout. J'allai au Quick Eats du coin me taper un pâté à la viande et une salade fanée. Au moins, il y avait de la viande dans le pâté. Il était maintenant 21 h 40, alors je remontai en voiture et allai au Pineapple Club, situé dans une petite rue près de l'extrémité riche de la rade, avec un portier qui, avec un salut me dit qu'il garerait ma voiture.

Quand je rompis un faisceau électrique, les portes de verre coulissèrent de chaque côté et j'entraï dans un vaste foyer tout en peluche rouge, miroirs et dorures. Sur ma droite, une double porte battante donnait dans le restaurant. Sur ma gauche, c'était le vestiaire.

Je reconnus Liza Manchini à la description de Harry Rich : grande, des cheveux noirs lustrés, une figure sagace et deux seins à provoquer un attroupe-ment. Elle portait une mini-jupe et un soutien-gorge noir qui avait du mal à cacher son contenu. Accoudée au comptoir, elle avait l'air de s'emmerder ferme mais elle s'anima en m'apercevant ; mais, voyant que je n'avais ni chapeau ni imper, elle se détourna en remontant une bretelle de soutien-gorge.

— Miss Manchini ? demandai-je avec mon sourire sexy.

Lentement, elle tourna la tête et m'examina. Je me rendis compte que ce qu'elle voyait de moi ne provoquait pas un impact. Cette fille la connaissait dans les coins.

— Ouais. Et alors ?

Elle avait une voix basse, mélodieuse, qui n'allait pas du tout avec ses yeux noirs et durs.

— Je cherche Terry Zeigler, Miss Manchini. Je me demandais si vous pourriez m'indiquer où le trouver.

Elle se redressa. L'expression ennuyée fit place à un masque de granit.

— Pourquoi ?

Pas loquace, la fille. Je sortis ma carte professionnelle, la lui donnai et attendis. Elle la parcourut, fit une grimace et me la rendit.

A ce moment, deux messieurs âgés entrèrent, en ôtant leurs imperméables. Elle m'abandonna pour aller leur sourire d'un air aguichant.

— Bonsoir, messieurs, dit-elle en prenant leurs manteaux. Le bar et le restaurant sur la droite.

Les deux vieux plongeaient dans son soutien-gorge mais l'un d'eux m'aperçut. Il me jeta un regard soupçonneux, donna un coup de coude à son compagnon et entra dans la salle de restaurant.

Liza revint vers moi, la figure de nouveau dure.

— Vous venez de me demander pourquoi je cherche Terry, lui dis-je. Il a fait un héritage et j'ai été embauché pour le joindre. Savez-vous où je peux le trouver ?

— Non. Est-ce que cette vieille conne lui a laissé de l'argent ?

— Quelle vieille conne ?

— Miss Angus.

— Oui. Miss Angus lui a laissé tout son argent.

— Beaucoup ?

— Je ne sais pas. A moins que je trouve Terry, l'argent reste à la banque. Savez-vous où je puis le trouver ?

— Je vous l'ai dit ! J'en sais rien ! Ce salaud m'a plaquée. J'espère ne jamais le revoir. Et maintenant, fichez le camp. Je n'ai pas le droit de causer avec les clients.

Je regardai autour de moi. Beaucoup de bruit filtrait par les portes en verre du restaurant ; un bon orchestre jouait fort et les gens parlaient fort. Liza et moi avions le foyer pour nous seuls.

J'exhibai mon portefeuille. Après tout, ce n'était pas mon argent que je dépensais. J'aurais des ennuis avec Charles Edwards, le comptable, mais j'avais appris depuis longtemps que pour se renseigner, il faut payer. Et M^{me} Thorsen règlerait finalement la note. Je pris un billet de cent dollars.

— Contre ça, vous répondriez à quelques questions, Miss Machini ?

Elle regarda le billet.

— Marché conclu. Quelles questions ?

— Pourquoi Terry a-t-il soudain quitté son emploi au Dead End ?

— Je ne sais pas. Il ne me l'a pas dit. Tout ce que je sais, c'est que ce matin-là, il a reçu un coup de téléphone. J'étais au lit, à moitié endormie. Je l'ai entendu parler mais pas ce qu'il disait. Quand il a raccroché, je l'ai appelé, je lui ai demandé qui c'était. Il m'a dit de la boucler. Il était comme ça. Il ne parlait jamais de lui. Quand je me suis levée, il n'était plus là. J'ai attendu, je me demandais ce qui se passait, et puis il est revenu. Quand je lui ai demandé où il avait été, il m'a dit qu'il causait simplement avec Miss Angus. Il m'a dit que nous partions tout de suite, de faire les bagages.

Elle haussa les épaules, d'un mouvement résigné.
— J'ai cru qu'il devenait fou. Il était d'une humeur massacrante. Je savais que si je posais des questions, il me taperait dessus. Il était comme ça. Nous n'avions pas grand-chose à emporter, ça n'a pas été long. Je voyais que quelque chose l'avait bouleversé. Il avait l'air bizarre. Il a fait ses bagages comme s'il y avait le feu tout en me criant de me dépêcher. Nous avons laissé des tas de trucs, des provisions et des bouteilles. Il a fermé à clef et nous sommes descendus. Il m'a dit d'attendre et il est allé au sous-sol. Il a dû rendre la clef au gros dégueulasse de concierge et payer ce qu'on devait. Je ne savais pas du tout ce qui se passait. Il m'a rejointe et il m'a laissé porter mes valises. Sur le trottoir, je lui ai demandé où nous allions. Il m'a regardé fixement. Je ne lui avais jamais vu cette expression. Il m'a dit : « Ecoute, Liza. Ne reviens pas dans ce taudis. C'est notre perte. Retourne à ton ancien boulot. Nous deux, c'est fini. Compris ? Tu as eu la belle vie avec moi. Maintenant tu paies la note. Tu ne me reverras plus. Salut et merci pour les bons souvenirs. » Là-dessus un taxi est passé, il l'a arrêté, il a jeté ses bagages dedans, il est monté et m'a plaquée.

Elle pressa ses mains sur son front. Je vis des larmes lui piquer les yeux et elle me fit de la peine.

— C'est dur, Liza, murmurai-je.

— Comme placage, hein ? Bon, d'accord, je peux me défendre toute seule. J'ai retrouvé ce foutu boulot et une chambre. Je ne l'ai pas revu depuis.

Je poussai vers elle les cent dollars et elle glissa le billet dans son soutien-gorge.

— Vous n'avez pas la moindre idée de l'endroit où il serait allé ?

— Je viens de vous dire. Il a filé comme ça.

— Vous croyez que c'est ce mystérieux coup de téléphone qui l'a effrayé ?

Elle haussa les épaules.

— Terry ne s'effrayait pas facilement. A mon avis, il s'est fourré dans de sales draps et quelqu'un l'a averti de se tirer en vitesse.

— Harry Rich m'a dit que vous alliez avec lui au club, que vous l'écoutez jouer et puis que vous partiez avec lui. Qu'est-ce qu'il faisait dans la journée ? Il paraît qu'il ne se mettait au piano qu'à neuf heures du soir.

— Je ne sais pas ce qu'il faisait. Vers midi, il se levait et sortait. J'avais appris à ne pas poser de questions. Il revenait vers sept heures et nous allions dîner en ville. Je ne faisais rien. Je restais à la maison à glander ou bien j'allais traîner au bord de la mer.

— Vous n'avez jamais pensé qu'il avait un autre travail, en dehors du piano au club ?

— Un peu mais je ne lui ai rien demandé. Il avait sa voiture et il filait.

— Qu'est devenue la voiture ?

— Je ne sais pas.

— Vous vous rappelez le numéro ?

— Bien sûr. Il était facile à se rappeler. P.C. 10001. C'était une Olds, très chouette. Le dimanche nous allions à la plage nous baigner.

— Parlez-moi de Miss Angus.

— Elle lui rendait des services. Ils s'entendaient bien. C'était une de ces vieilles peaux qui en pincent pour les jeunes garçons. Il allait souvent manger chez elle, en me laissant bouffer de la merde. Elle lui lavait son linge et quand il sortait elle venait faire le ménage.

— Croyez-vous qu'ils étaient assez intimes pour qu'il lui dise où il allait ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Oui,

peut-être. Elle ne pouvait pas me voir. J'ai bien pensé à aller lui parler et puis elle a été assassinée. Je me suis souvenu que Terry m'avait dit que la piaule était devenue notre perte, alors je n'y suis pas revenue.

Ma foi, ce coup-ci au moins j'avais obtenu des renseignements. Pas beaucoup, mais de quoi démarrer.

— Est-ce que le nom de Hank Smedley vous dit quelque chose ?

— Vous voulez dire ce type qui dirige une disco pour Noirs ?

— Oui.

Elle fit une grimace.

— Sorti tout droit de la jungle. Un jour, il est venu chez nous. J'étais au lit et Terry prenait son café. Comme j'étais curieuse, je me suis levée et j'ai écouté. Ce Noir voulait que Terry aille jouer dans sa disco ! Vous vous rendez compte, le culot ? Terry a expliqué qu'il travaillait au Dead End et qu'il était satisfait. Smedley a offert de payer le double. Terry a dit qu'il réfléchirait mais qu'il pensait que ce serait non. Il disait qu'il serait le seul blanc dans la boîte et qu'il n'était pas chaud. Je me rappelle ce que Smedley a répondu : « Ecoute, même, c'est une chance que je t'offre. Mes gens t'adoreront. Bientôt, ma disco sera célèbre. T'auras le pied à l'étrier. » Terry l'a remercié, mais il a dit qu'il réfléchirait. Smedley lui a conseillé de ne pas réfléchir trop longtemps et il est parti.

— Terry vous a parlé de cette proposition ?

— Pas un mot.

A ce moment, un car de riches touristes arriva et ils envahirent le foyer.

— Filez, me dit Liza. Maintenant, je vais être occupée.

— A un de ces jours, lui lançai-je et, jouant des coudes dans la foule qui tendait à Liza des impers et des parapluies, je quittai le club.

Le lendemain matin, j'étais à mon bureau de bonne heure. Je terminais tout juste mon rapport quand Bill arriva.

— Comment ça a marché ? demanda-t-il.

— Il me faut retrouver une Olds. P.C. 10001. Je veux ça vite et en profondeur.

— D'accord.

Il repartit. Bill avait maintenant presque autant de contacts que moi en ville. Je savais qu'il était copain avec le responsable des immatriculations et que c'était lui qu'il allait voir.

Je classai mon rapport et allai au bureau de Glenda Kerry. Elle venait d'arriver et parcourait le courrier.

— Salut, Glenda, dis-je. L'affaire Thorsen.

Elle se redressa.

— Quoi de neuf ?

Je lui fis un résumé de ce que j'avais appris et conclus :

— Angela Thorsen semble remettre de l'argent à quelqu'un, au Black Cassette. Hank Smedley ou un autre, je l'ignore. Je ne vois pas comment je le saurais sans parler à Angela ou Hank. Ça ne me dit rien. Terry pourrait être utile. Cette affaire, si nous voulons remettre un rapport satisfaisant, risque d'être longue.

— Nous comptons à M^{me} Thorsen trois mille dollars par jour. Vous feriez mieux d'aller la voir, de lui faire un rapport et de lui demander si elle souhaite qu'on continue. Elle ne le voudra peut-être pas. Voyez sa réaction, Dirk.

Je trouvai ça logique, alors je retournai à mon

bureau. Comme il était 10 h 20, je téléphonai chez M^{me} Thorsen.

Je reconnus la voix pâteuse du vieux Smedley.

— M^{me} Thorsen, s'il vous plaît. De la part de M. Wallace.

— Le monsieur détective? demanda Smedley après une hésitation.

— Précisément.

— M^{me} Thorsen est sortie. Elle ne rentrera qu'en fin d'après-midi.

Je le remerciai et raccrochai. Mais au bout de deux minutes, une idée me vint. Je la mis immédiatement à exécution. Griffonnant un mot pour Bill que je laissai sur son bureau, je descendis prendre ma voiture et allai à la maison Thorsen. Débarrassé de M^{me} Thorsen, j'aurais l'occasion de bavarder avec Josh Smedley.

Je dus attendre six minutes et tirer trois fois la chaîne de la sonnette avant que la porte s'ouvre.

Smedley m'observa d'un œil vague.

— Navré, monsieur Wallace, marmonna-t-il. M^{me} Thorsen est sortie.

— Vous me l'avez dit, mais j'ai besoin de vous parler, Josh.

Usant de ma corpulence, j'avançai et entrai dans le vestibule. Il s'écarta, il n'avait pas le choix. Quand je fus à l'intérieur, il ferma la porte à contrecœur.

— Excusez-moi, monsieur Wallace, j'ai du travail, me dit-il d'une voix chevrotante.

— Allons dans votre chambre, répliquai-je en le prenant fermement par le bras. J'ai quelques questions à poser.

Il me regarda un moment avec inquiétude, puis il s'engagea dans le long couloir et arriva finalement dans une assez grande pièce, meublée de quatre fauteuils, d'un lit, d'armoires, avec une autre porte

qui devait donner dans une salle de bains. Smedley vivait indiscutablement dans un luxe relatif.

— Buwons un coup, Josh, dis-je. Un scotch pour moi.

Après une hésitation, il ouvrit un placard, prit une bouteille de Cutty Sark, servit deux rasades généreuses et remit la bouteille en place. Par-dessus son épaule, je vis une rangée bien ordonnée de bouteilles de Cutty Sark vides sur les étagères du haut.

D'une main tremblante, il me tendit un verre et, serrant le sien, il s'assit dans le fauteuil à côté de moi.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, monsieur Wallace ? demanda-t-il et, comme pour se donner du courage, il prit une bonne lampée.

— M^{me} Thorsen m'a engagé, Josh, pour découvrir si, pourquoi et par qui sa fille était victime d'un chantage. Je pense que vous le savez ? (Il hocha la tête.) Vous savez tout ce qui se passe ici, n'est-ce pas, Josh ?

— Je travaille pour M. et M^{me} Thorsen depuis plus de trente ans.

— J'aimerais que vous me disiez quel genre d'homme était M. Thorsen. C'est confidentiel, Josh, mais important.

— M. Thorsen est mort.

— Je sais. Quel genre d'homme était-il ?

Il regarda ce qui restait de son whisky, puis vida le verre.

— M. Thorsen était un homme dur, dit-il après un long silence. Probable qu'il devait l'être pour arriver à sa situation. Il me faisait travailler dur mais il payait bien. Oui, M. Thorsen était un homme dur.

— Dur avec ses enfants ?

— Avec M. Terry, oui, mais pas avec Miss Angela. Il voulait que M. Terry entre dans son affaire. Il n'aimait pas que M. Terry joue du piano,

ça l'exaspérait. Oui. Il était très dur avec M. Terry. Finalement, M. Terry est parti. J'étais bien content. (Il regarda dans le vide, sa figure éclairée d'un sourire.) C'était une maison sinistre, ici, jusqu'au départ de M. Terry. Après, ça allait, jusqu'à la mort de M. Thorsen. Et puis il y a eu un bouleversement. Miss Angela et sa mère ne s'entendaient pas, alors Miss Angela est partie vivre dans le cottage et comme entre ma femme et moi, ça n'allait pas, elle est allée avec Miss Angela pour s'occuper d'elle.

— Vous devez avoir vu naître les enfants, pratiquement. Que pensiez-vous de Terry ?

Smedley regarda tristement son verre vide.

— M. Terry était un bon garçon, monsieur Wallace. Lui et moi, on s'entendait très bien. Souvent, il venait dans cette chambre pour causer avec moi. Il s'intéressait à mon passé, à mes parents. Il était triste que ma femme et moi, on ne s'accorde pas ensemble. Il me disait qu'il ne pouvait plus supporter son père. Dès que M. Thorsen partait au bureau, M. Terry montait au salon de musique et jouait du piano. Il avait un génie naturel. Il ne savait pas lire la musique mais il lui suffisait d'entendre un air et il pouvait le jouer. Son père ne lui permettait pas de prendre des leçons, mais il n'en avait pas besoin. Il jouait, c'est tout. Quand il a quitté la maison, il y a deux ans, il est venu me trouver, il m'a serré la main et il m'a dit adieu. J'étais tellement triste, je me suis cramponné à sa main et quand il a été parti, j'ai pleuré.

— Ce verre me paraît vide, Josh, dis-je. Vous ne voulez pas remettre ça ?

Il s'extirpa du fauteuil et tituba jusqu'au placard.

— Et vous, monsieur Wallace ?

— Pas tout de suite.

Il revint, avec un second grand scotch.

— Et Miss Angela ? demandai-je. Comment vous entendiez-vous avec elle ?

— Quand elle était petite fille, monsieur Wallace, on s'entendait très bien mais en grandissant, elle est devenue difficile. Elle s'est mise à me détester. Je suppose que ma femme a injecté le poison. Non, je dois dire que Miss Angela et moi, on ne s'entendait pas.

— Elle s'entendait bien avec son frère ?

— Oh oui ! Ils étaient très proches. J'aimais bien les voir ensemble. Quand il est parti, elle a changé. C'était comme si le soleil avait disparu de sa vie. Et puis quand M. Thorsen est mort, elle a emménagé dans le cottage et ma femme est partie avec elle. Je ne la vois plus.

Il but, soupira et une profonde tristesse marqua son visage ridé.

— M. Thorsen a eu un accident de chasse.

Smedley se redressa brusquement et me regarda.

— C'est ce qu'on a dit mais M. Thorsen n'était pas un homme à avoir un accident de ce genre.

Je restai impassible.

— Qu'est-ce que vous avez pensé, Josh, quand vous avez appris qu'on l'avait trouvé avec du plomb dans la tête ?

— J'ai pensé qu'un de ses ennemis l'avait assassiné.

— Il avait des ennemis ?

— Oui, monsieur Wallace. Il avait beaucoup d'ennemis. Ce n'était pas un homme sympathique. Il était malin. Les hommes d'affaires venaient lui demander conseil mais je crois bien qu'aucun ne l'aimait. Ils voulaient rester dans ses petits papiers. Il recevait avec opulence, comme M^{me} Thorsen le fait encore, mais maintenant c'est différent. Elle, elle a des amis. M. Thorsen n'en avait pas.

— Le coroner a dit que c'était un accident.

Il hocha la tête.

— Oui, je sais ce que le coroner a dit. C'est un ami de M^{me} Thorsen. Dire autre chose aurait créé des ennuis.

— Un suicide ?

— Non. M. Thorsen aimait la vie et la puissance.

— Alors qui l'aurait tué, d'après vous ?

Il but encore un coup.

— N'importe lequel de ses nombreux ennemis.

— Je cherche Terry. C'est important que je le retrouve. Pouvez-vous me dire où il est ?

Smedley secoua la tête.

— J'aimerais bien, monsieur Wallace. J'aimerais tant le revoir et lui parler. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis qu'il est parti.

— Je vais vous dire pourquoi c'est important que je le trouve. Une vieille dame lui a légué cent mille dollars. Elle s'appelait Miss Angus et elle a été assassinée. Il ne pourra pas entrer en possession de l'argent si je ne peux pas le joindre. Cent mille dollars, Josh.

J'attendis, sans le quitter des yeux.

— La vieille dame a été assassinée ? demanda-t-il en me regardant fixement.

— Oui. Le tueur a dû apprendre qu'elle gardait tout cet argent dans son appartement du Breakers, où Terry habitait. Il cherchait l'argent mais il est arrivé trop tard. Tout est maintenant à la banque, en attendant que Terry vienne le réclamer.

— Je ne sais vraiment pas où il est, monsieur Wallace.

Je me levai et allai à la porte.

— Un dernier mot, dis-je. Vous avez un fils, Hank, qui dirige une disco, le Black Cassette. Exact ?

Il se ratatina dans son fauteuil.

— C'est vrai, monsieur Wallace, murmura-t-il d'une petite voix tremblante.

— Quand je suis venu ici, la première fois, quand M^{me} Thorsen m'a engagé, vous avez téléphoné à votre fils, vous lui avez parlé de moi, n'est-ce pas ?

Il garda le silence, les yeux fermés, le verre tremblant dans sa main.

— N'est-ce pas ? aboyai-je de ma voix de flic.

— Je parle à mon fils tous les jours, marmonna-t-il.

— Vous lui avez parlé de moi ?

— Mon fils s'intéresse à ce qui se passe ici, avoua-t-il après un long silence.

— Ça va, Josh.

Je n'insistai pas ; j'avais ma réponse. Smedley avait averti son fils que j'étais embauché pour surveiller Angela et aussitôt Hank m'avait donné un avertissement, en gâchant mon mur et, pour bien souligner son message, il m'avait matraqué.

Je sortis de la villa et allai reprendre ma voiture, sous le léger crachin.

En rentrant à mon bureau, je trouvai mon mot pour Bill toujours au même endroit. Je m'installai pour rédiger mon rapport sur ma conversation avec Josh Smedley. Quand j'eus fini, il était 13 h 15 et j'avais faim. J'étais en train de ranger le rapport dans le dossier Thorsen quand Bill arriva. A son expression toute excitée, je compris qu'il avait des nouvelles.

— Allons déjeuner, Bill, proposai-je en me levant.

— Au poil ! Je serais capable de bouffer un éléphant !

Sans plus discuter, nous descendîmes au restaurant

du coin. Nous commandâmes le plat du jour, côtelettes d'agneau pommes frites. Nous primes tous deux de la bière. Le service était rapide. Nous avions à peine eu le temps de nous installer que notre commande arriva, deux énormes côtes de mouton avec une montagne de frites. Les côtes étaient aussi tendres qu'une jambe de vieillard mais comme nous avions faim, nous les attaquâmes.

— Quoi de neuf, Bill ? demandai-je en sciant ma viande.

— L'Olds est maintenant immatriculée au nom de Hank Smedley. Le transfert remonte à environ trois mois. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Ça me plaît, fis-je en tapant dans les frites croustillantes. Ensuite ?

— Des tas de choses. J'ai l'adresse de Hank. 56, Seagrove Road à Seacomb. Je suis allé jeter un coup d'œil. Hank habite au dernier étage. L'immeuble est chic, cossu. Ensuite, je suis allé chez les flics et j'ai parlé à Tom Lepski. Je lui ai dit que nous nous intéressions à Hank Smedley. Comme il n'avait rien à faire, il m'a mis au parfum. Les flics savent tout de Hank. Lepski est allé chercher son dossier. Hank a des ennuis avec la police depuis l'âge de douze ans. Jeune délinquant. Trois séjours en maison de correction. Vol, violences, racket contre des gosses, un vrai voyou. Et puis soudain, il semble devenir respectable. Depuis un an, les flics n'ont rien sur lui. Il dirige sa disco. De temps en temps, Lepski va y faire un tour mais tout est correct. Pourtant le flic se doute qu'il s'y passe quelque chose, mais il ne sait pas quoi. Ça le démange d'effectuer une descente mais il ne peut pas obtenir de mandat de perquisition. Et voilà, Dirk, c'est tout.

— Joli travail.

Je lui racontai ce que m'avait appris Josh Smedley.

— Dans tout ça, le plus intéressant c'est que le vieil ivrogne est convaincu que Thorsen a été assassiné. Thorsen n'avait pas d'amis mais beaucoup d'ennemis. Les deux personnes à bénéficier de sa mort sont sa femme et sa fille. Ça ne veut pas dire que l'une d'elles l'a tué. Malgré tout, ça vaut la peine d'enquêter. Est-ce que tu pourrais jeter un coup d'œil au rapport du coroner sur l'accident supposé de Thorsen ?

— Pas de problème. Je suis copain avec Jack Terrace. L'adjoind du coroner. Nous allons souvent au bowling ensemble. Laisse-moi faire, j'arrangerai ça.

Nous posâmes avec soulagement nos couverts.

— Retour à l'agence. Rédige ton rapport et puis va au bureau du coroner.

Je me levai, réglai l'addition et nous sortîmes sous la pluie fine.

Pendant que Bill tapait son rapport, je relus mot à mot le dossier Thorsen. Quand Bill eut fini, j'y ajoutai son rapport et il s'en alla chez le coroner. Il était 16 h 15. Je me demandai si M^{me} Thorsen était rentrée chez elle. Je me dis que je pourrais toujours aller voir et, sans me presser, je roulai vers la maison Thorsen.

La pluie avait cessé et le soleil se montrait. J'avais de la chance. En remontant l'allée à pied, après avoir garé ma voiture dans la rue devant les grilles, je la vis qui prenait le thé dans le jardin, à l'ombre d'un parasol.

Quand j'approchai, elle me toisa d'un air froid et hautain.

— J'avais l'impression, monsieur Wallace, que je vous avais demandé de téléphoner avant de venir ici.

— C'est ce que j'ai fait. Vous étiez sortie. Alors me voici.

Comme il y avait une chaise à côté d'elle, je m'assis.

— Eh bien ?

Elle posa sa tasse et continua de me dévisager.

— L'agence m'a prié de vous tenir au courant de nos progrès et de demander si vous souhaitez que nous poursuivions l'enquête.

Elle se raidit.

— Quels progrès ?

— Vous m'avez engagé pour savoir si votre fille était victime d'un chantage et, dans ce cas, qui la faisait chanter. J'ai vu votre fille retirer de l'argent de la banque. Je l'ai suivie dans un quartier pauvre du port. Elle a laissé sa voiture et elle est entrée au Black Cassette. Elle y est restée une dizaine de minutes et elle est ressortie, sans l'argent.

M^{me} Thorsen restait figée comme une statue.

— Le Black Cassette ? Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit-elle d'une voix dure.

— Un club pour les Noirs. Strictement interdit aux Blancs.

— Et vous dites que ma fille y est allée ?

— Parfaitement.

Elle crispa les poings.

— Ma fille qui s'associe avec des nègres ! C'est une abomination !

— Manifestement, elle a remis les dix mille dollars à quelqu'un du club. Ça ne veut pas dire qu'elle s'associe avec des Noirs, madame Thorsen.

— Alors qu'est-ce que ça veut dire ?

— Autant que je sache, elle peut faire des dons à une fondation pour les Noirs, pour aider ceux qui ont la vie difficile. Je ne sais pas... Ce club appartient à Hank Smedley, le fils de votre majordome.

De nouveau, elle se changea en pierre. Je fus

contraint de l'admirer. Je voyais qu'elle était terriblement choquée mais elle se maîtrisait à la perfection.

Elle resta immobile pendant trois longues minutes, à contempler ses belles mains.

— Hank Smedley, murmura-t-elle enfin sans me regarder. Je me souviens de lui. Il venait aider au jardin. J'ai remarqué que ma fille et lui devenaient trop amis. Il jouait avec elle. Angela était en pleine croissance. Elle aimait s'amuser et faire des bêtises et Hank, qui avait trois ans de plus qu'elle, l'encourageait. Je me suis plainte à mon mari. Il s'est débarrassé de Hank. Pendant un moment, Angela a paru le regretter. (Elle poussa un profond soupir.) Ainsi, on dirait qu'on le revoit toujours, et maintenant elle lui donne de l'argent. Quelle horreur !

— On le dirait, mais ce n'est pas forcé. Je ne sais pas si c'est à lui ou à quelqu'un d'autre qu'elle donne cet argent tous les mois.

— Il faut que j'en parle à mon majordome ! dit-elle d'une voix rageuse, les yeux fulgurants.

— Il vaudrait mieux, madame Thorsen, que vous parliez d'abord à votre fille.

Elle éclata de rire.

— A Angela ? Elle ne me dirait rien. Je crois vraiment qu'elle me déteste !

— Il y a des complications, madame Thorsen. Je n'ai pas gaspillé votre argent. Si vous voulez que j'aille plus loin, c'est vous que ça regarde. Dites-le moi simplement, et l'agence classera l'affaire ou la poursuivra.

— Quelles complications ?

A ce stade, je n'allais certainement pas amener son fils sur le tapis.

— Hank est dangereux, madame Thorsen, dis-je. J'aimerais savoir ce qui se passe dans son club. La police a essayé mais en vain. Si je trouve suffisam-

ment de preuves de délits, je veux coller cet homme derrière des barreaux. Maintenant, c'est vous que ça regarde.

Sa figure maigre prit une expression dure et cruelle quand elle me répondit :

— Rien ne me ferait plus de plaisir que de savoir ce nègre en prison ! Très bien ! Je me moque du prix ! Poursuivez l'enquête.

— Certainement, mais à une condition, madame Thorsen, fis-je en me levant. Je vous demande de ne rien dire de ceci à votre fille ni à votre majordome. C'est bien compris ?

— Je vous laisse le soin de mettre cet animal en cage, lança-t-elle avec une violence surprenante. Je vous en confie le soin et vous en acceptez la responsabilité !

Sur ces mots, je la quittai.

IV

Après être sorti de la maison Thorsen, je restai un moment assis dans ma voiture, écoutant la pluie tambouriner sur le toit. Je passai en revue la conversation que je venais d'avoir avec M^{me} Thorsen. Au moins, elle avait donné à l'agence le feu vert pour poursuivre l'enquête. Au prix qu'elle payait, je me dis qu'elle devait en avoir pour son argent.

Je roulai lentement le long du grand mur qui entourait la propriété. Comme je m'y attendais, je trouvai un chemin étroit sur ma droite et le suivis, en voyant toujours le grand mur. J'espérais que ce sentier me conduirait au cottage où habitait Angela Thorsen et je ne me trompais pas.

Laisant la voiture sur l'herbe mouillée du bas-côté, j'enfilai mon imperméable et suivis à pied la courte allée goudronnée. Enfin, j'aperçus la maison : petite, peut-être trois chambres et un grand living-room. La Volks cabossée et rouillée d'Angela était garée devant.

J'arrivai à la porte. Il n'y avait pas de perron. Tout ruisselant de pluie, je sonnai.

La porte fut ouverte par une grosse Noire qui avait l'air assez costaude et coriace pour donner du fil à retordre à Larry Holmes.

Elle me toisa des pieds à la tête et demanda d'une voix dure :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

— Miss Angela Thorsen, répliquai-je en la regardant dans les yeux.

— Passez votre chemin. Miss Angela ne reçoit pas d'inconnus. Fichez le camp !

J'avais ma carte professionnelle toute prête et je la lui fourrai dans la main.

— Elle me recevra, dis-je de ma voix de flic. Allez, remuez-vous ! Je suis trempé.

Elle lut la carte, me regarda et grogna :

— Attendez.

Et elle claqua la porte.

Ainsi, c'était Hanna Smedley. Pauvre Josh, pensai-je. Pas étonnant qu'il se soit mis à boire. Je restai sous la pluie et attendis.

Cinq minutes s'égrenèrent lentement. J'étais maintenant à cran. J'appuyai mon doigt sur la sonnette et l'y laissai. Cela donna des résultats. La porte s'ouvrit et M^{me} Smedley me foudroya des yeux.

— Bon, bon, entrez. Et ôtez cet imper. Je ne veux pas que tous mes parquets soient trempés !

J'ôtai mon manteau et mon chapeau et les laissai tomber dans une flaque de pluie sur le plancher du vestibule.

Elle ouvrit une porte et me fit signe. J'entrai dans un grand living-room, confortablement meublé de profonds fauteuils et d'un énorme poste de télévision.

Je vis tout ça d'un coup d'œil avant de concentrer mon attention sur la jeune fille assise dans un fauteuil, qui me regardait d'un air interrogateur.

Angela Thorsen n'avait plus ses grosses lunettes ni le chapeau qui dissimulait ses traits. Elle était bien visible dans le maigre jour tombant du ciel pluvieux.

Je fus très surpris. Quand j'avais demandé à sa mère si Angela avait des petits amis, elle m'avait répondu, et je me rappelais chaque mot : « C'est très improbable. Je ne puis imaginer qu'un garçon convenable s'intéresse à Angela. Comme je vous l'ai dit, elle n'est pas jolie. »

De la jalousie maternelle ?

J'examinai cette fille. Elle me rappelait Audrey Hepburn à ses débuts : le même visage classique, les cheveux foncés, les grands yeux marron, l'air grave. D'accord, elle était maigre comme un coucou, mais si on regardait son visage on y découvrait un certain attrait sensuel.

— Je vous demande pardon de vous déranger, Miss Thorsen, dis-je, mais j'aurais besoin de votre aide.

Elle sourit et m'indiqua un fauteuil.

— J'espère pouvoir vous l'apporter, monsieur Wallace. Asseyez-vous, je vous en prie. Voulez-vous du thé, du café ?

— Non merci.

Je m'assis.

— Vous êtes détective privé ?

Je vis qu'elle tenait ma carte.

— En effet, Miss Thorsen.

— Ce doit être une vie passionnante. Je lis souvent des romans policiers.

— La vie d'un détective privé est loin d'être passionnante excepté dans les livres, Miss Thorsen. Je passe le plus clair de mon temps en voiture ou à parler à des gens qui ne veulent rien me dire.

De nouveau, elle sourit.

— Alors vous êtes venu me voir. Dites-moi pourquoi, je vous en prie.

— J'ai été embauché pour retrouver votre frère,

dis-je en l'observant mais elle ne perdit pas son sourire, elle parut simplement intéressée.

— Mon frère ? Terry ?

— Oui. Une vieille dame lui a légué sa fortune et s'il n'est pas retrouvé, l'argent restera à la banque. J'ai été engagé pour le trouver.

— Une vieille dame a laissé de l'argent à Terry ?

— Oui, Miss Thorsen.

— Comme c'est gentil de sa part. Qui est-ce ? Je pris un air affligé.

— C'est pourquoi mon travail est si peu intéressant. Mon patron me charge de retrouver Terry Thorsen parce qu'une vieille dame lui a légué une somme d'argent. Il ne me dit pas son nom, simplement qu'elle a légué cent mille dollars à votre frère. Alors j'enquête.

Elle se pencha vers moi.

— Vous dites cent mille dollars ?

— Exactement, Miss Thorsen.

Elle s'adossa et garda son sourire innocent.

— Comme c'est bien.

— C'est merveilleux pour lui, mais encore faut-il que je le trouve. Pouvez-vous m'aider ?

— J'aimerais bien. Ça fait des mois que je n'ai pas vu mon frère.

— Il ne vous a pas écrit ni téléphoné ?

— Non. (Une expression triste remplaça le sourire.) Ça me fait beaucoup de peine, monsieur Wallace. Autrefois, mon frère et moi étions très liés.

Impossible de savoir si elle disait la vérité ou si elle mentait. Si elle racontait des bobards, c'était avec un art consommé.

— Peut-être connaîtriez-vous un ou une amie à lui, qui pourrait me mettre sur une piste, suggèrai-je.

Tristement, elle secoua la tête.

— Je ne connais aucun de ses amis.

— Je suppose que vous savez qu'il jouait du piano au Dead End Club, et qu'il l'a quitté brusquement.

Ses yeux s'agrandirent imperceptiblement, peut-être de surprise.

— Non, je ne le savais pas.

— Avez-vous entendu parler d'une fille appelée Liza Manchini ?

— Non, répondit-elle, l'air perplexe. Qui est-ce ?

— Elle a vécu un moment avec votre frère avant qu'il parte soudain, en la plaquant tout net.

Elle fit une petite grimace espiègle.

— Terry n'a jamais été très gentil avec les filles, j'en ai peur.

— Alors vous ne pouvez pas m'aider ?

— Non, je le regrette. J'ai votre carte. Si j'ai des nouvelles de Terry, je vous téléphonerai.

Je me levai.

— Je vous en remercie. C'est vraiment dommage. Il y a cette grosse somme d'argent à la banque et votre frère ne s'en doute même pas.

Elle hocha la tête et se leva aussi.

— Oui, c'est dommage.

Je posai alors la question qui me révélerait si elle était une menteuse accomplie ou si elle disait la vérité. En l'observant attentivement, je demandai :

— Est-ce que vous sauriez où je peux trouver Hank Smedley ?

Si je ne l'avais pas regardée aussi attentivement, le léger battement de paupières, l'imperceptible crispation du sourire m'auraient échappé. J'étais sûr que je l'avais surprise la garde baissée.

Un bref silence et puis le sourire reprit sa place.

— Hank Smedley ? Comme c'est surprenant. Vous voulez parler du jeune Noir qui venait travailler dans notre jardin, dans le temps ?

— Lui-même, Miss Thorsen. Hank, le fils de M^{me} Smedley. Savez-vous où je peux le trouver ?

— Pas du tout, répondit-elle avec son sourire sans malice. Je ne l'ai pas vu depuis très longtemps et sa mère non plus.

Je savais maintenant qu'elle mentait, qu'elle mentait avec une habileté rare. Elle m'aurait facilement abusé, si je ne l'avais pas vu entrer au Black Cassette.

Moi aussi, je savais jouer la comédie. Je haussai les épaules d'un air résigné.

— Votre frère va être difficile à trouver, on dirait, fis-je en la regardant de mon œil dur de flic. Mais nous allons continuer nos recherches. Quand mon agence est embauchée pour un travail, nous ne renonçons pas avant d'avoir réussi. Je suis sûr que vous serez intéressée d'être tenue au courant quand nous aurons enfin trouvé Terry. Je vous en avertirai.

En la laissant figée, le sourire disparu, je sortis dans le vestibule, ramassai mon imper, collai mon chapeau mouillé sur ma tête et retournai à ma voiture.

Attardée, disait sa mère. Pas jolie.

Cette fille de vingt-quatre ans était la plus fieffée menteuse que j'aie jamais interrogée. Elle avait bien failli m'embobiner ! Si je ne l'avais pas interrogée sur Hank, j'aurais eu toutes les raisons de croire aux mensonges qu'elle m'avait débités.

Je me glissai au volant.

En démarrant, je me demandai ce qu'elle allait faire. Avertir son frère ? Alerter Hank ? Elle ne ferait peut-être rien.

Je fis demi-tour et regagnai la route.

De retour au bureau, je trouvai Bill tapant sur sa machine. Il s'interrompt.

— Tu veux lire mon rapport ou je te raconte, Dirk ?

Je me débarrassai de mon imper mouillé et m'assis à ma place.

— Raconte.

— Jack Terrace, l'adjoint du coroner, m'a laissé lire le dossier Thorsen. Les faits sont ceux que nous connaissons. Thorsen est allé à la chasse. Il a glissé, le coup est parti et l'a tué. Les flics n'étaient pas satisfaits. Ils ont creusé mais ils n'ont rien trouvé pour étayer la thèse du crime. Alors ils ont tiré leur révérence. C'était au coroner de donner son verdict, accident ou suicide. Il a conclu à l'accident. Affaire classée. Comme je suis un bon copain de Jack, je lui ai demandé ce qu'il en pensait. Il m'a dit que ça avait tout l'air d'un suicide, mais que ce n'était pas à lui de le dire. Herbert Dawson, le coroner, est un arriviste mondain. Il est bien avec les Thorsen, depuis pas mal de temps. Dès qu'on a appris la mort de Thorsen, son associé, Charteris, a eu une conversation en particulier avec Dawson. Jack pense qu'il a dit que si ce n'était pas un meurtre, il s'agissait sans doute d'un accident. Si les gens s'imaginaient que Thorsen s'était suicidé, la société ferait l'objet d'une enquête et Charteris ne voulait pas de ça. C'est Charteris qui dirige l'affaire, maintenant. Sans le flair magique de Thorsen, la société périclite. A la lecture du rapport, j'ai eu l'impression que si Thorsen a été assassiné, il devait connaître son meurtrier, pour la simple raison que Thorsen a été tué avec son propre fusil. Il me semble que dans l'hypothèse de l'assassinat, le meurtrier a dû lui prendre le fusil et lui tirer dessus. L'assassin devait être en bons termes avec la victime pour que Thorsen lui ait confié l'arme ; il ou elle a probablement demandé à l'essayer. Je ne puis croire qu'un inconnu se soit approché assez près de Thorsen

pour lui prendre son fusil. Alors, mes déductions, ça te va ?

— Le majordome, Smedley, jure que Thorsen ne s'est pas tué, qu'il aimait trop la puissance et l'argent. Il assure que Thorsen n'aurait jamais eu d'accident avec son fusil, mais c'est l'opinion d'un domestique ivrogne. Bon, écris tout ça, Bill, mais avant il faut que je te dise que j'ai fait la connaissance d'Angela Thorsen.

Bill se redressa, la mine vivement intéressée.

— Et alors... ?

Je lui racontai mon entretien avec Angela et conclus :

— Nous avons affaire à un sacré numéro. Elle ment admirablement, elle a des nerfs d'acier, du sex-appeal. Elle prétend ne pas savoir où est son frère et elle déclare carrément qu'elle n'a pas vu Hank Smedley depuis des années.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu veux trouver le frère. Hank me paraît être le personnage principal dans cette affaire.

— Tu as peut-être raison, reconnu-je en attirant vers moi ma machine à écrire, mais j'ai dans l'idée que Terry pourrait être la clef. Je peux me tromper. Allez, débarrassons-nous de ces rapports.

Quand ils furent terminés et classés dans le dossier Thorsen, il était 19 h 20.

— Et maintenant ? demanda Bill.

— Nous allons manger italien et ensuite j'irai discuter le coup avec Hank Smedley.

Bill pencha la tête.

— Tu vas aller dans ce club de Noirs ?

— Tout juste.

— Parfait. Je vais avec toi.

Je pris mes clefs et ouvris le tiroir du bas de mon

bureau pour prendre mon 38. Je m'assurai qu'il était chargé et le fourrai dans la ceinture de mon pantalon.

— Prends ton pétard aussi, Bill, conseillai-je, au cas où nous aurions des ennuis.

Il ouvrit son tiroir et en retira une paire de coups-de-poing américains. Il les glissa à ses mains et les contempla avec tendresse.

— Si tu as un flingue, Dirk, moi, je n'en ai pas besoin.

— Dis donc ! Ces trucs-là sont illégaux !

— Tu m'en diras tant ! Bon, ils sont illégaux, dit-il en les ôtant pour les glisser dans sa poche. Rien ne vaut des phalanges en cuivre quand on se bagarre avec un Noir.

Je haussai les épaules. Je savais qu'il avait un punch à endormir une mule. Avec ces bouts de cuivre mortels, il étendrait un éléphant pour le compte.

— J'ai un coup de fil à donner et ensuite on se taille.

J'appelai le Bellevue et j'eus la chance d'avoir Suzy. Elle paraissait hors d'haleine. J'entendais le bruit de la foule convergeant sur le bureau de la réception.

— Juste un mot, trésor, lui dis-je. Merci d'avoir nettoyé mon mur et pour les serrures. Tu es merveilleuse !

— A mercredi, dit-elle, puis elle raccrocha.

Nous quittâmes le bureau et allâmes prendre la voiture. Il pleuvait encore. Je roulai jusqu'à la rue principale de Seacomb, me bagarrai pour trouver une place de stationnement et puis nous revînmes à pied vers le restaurant Lucino.

J'y dînais souvent et Lucino, trapu, énorme, italien jusqu'aux bouts des ongles, m'accueillit les bras ouverts. Nous nous serrâmes la main, échangeâmes des plaisanteries, puis il nous conduisit à une table de

coin. Comme il était tôt, il n'y avait presque personne dans la salle.

— Le spécial, Lucino, dis-je en m'asseyant.

— Pour vous, monsieur Wallace, le très spécial!

Il nous apporta un vin italien corsé, nous servit et nous laissa.

— Si nous sortons vivants de cette disco, me dit Bill, qu'est-ce qu'on fera ensuite?

— Nous entrons là en qualité d'agents d'Acme. Je demande à voir Hank. Si nous ne tombons pas en pleine bagarre et si Hank rapplique, je lui demande s'il peut nous aider à trouver Terry. Est-ce que tu comprends maintenant l'importance qu'a Terry dans cette enquête?

Bill se gratta la tête.

— Probable, marmonna-t-il, sceptique. Je vois qu'il te sert à avancer.

— Précisément. Alors tu veux savoir ce qu'on fait ensuite. Ça dépend de la coopération qu'apportera Hank. Je doute qu'il nous dise quelque chose. Alors ensuite nous nous attachons à Angela, nous la suivons depuis son lever jusqu'à son coucher.

Bill hochait la tête. C'est le genre de boulot qui lui plaît.

— Tu crois que ça t'avancera beaucoup?

— Je ne sais pas, mais ça vaut le coup d'essayer.

Lucino revint avec un grand plat de spaghetti, décoré de poulpe frit croustillant, de morceaux de poulet et de langoustines. On nous apporta des assiettes chaudes et une grande jatte de sauce qui sentait l'ail et la tomate.

— Les meilleurs plats, monsieur Wallace, assura Lucino radieux. Rien que le meilleur pour vous.

Nous attaquâmes le plat. Nous avions faim tous les deux. Quand il ne resta rien, nous nous redressâmes et nous regardâmes.

— Alors, prêt pour de la bagarre possible, Bill? Il eut un large sourire.

— Après ce repas, je suis prêt à affronter les Marines!

J'allai dire un mot à Lucino, payai l'addition, lui serrai la main et nous sortîmes dans la lourde chaleur humide.

Il était 20 h 15, un peu tôt pour que ça bouge au Black Cassette.

Je conduisis jusqu'au port, trouvai à me garer et nous fîmes à pied le reste du chemin jusqu'à la disco.

En arrivant près de l'entrée miteuse du club, je m'assurai que mon automatique permettait de défou-railler rapidement. Je constatai que Bill avait les mains dans les poches.

Je poussai la porte et nous entrâmes dans une grande salle, avec de petites tables contre les murs, une piste de danse bien cirée au milieu et, à l'extrémité, le bar.

Une nette odeur de joints planait dans l'air. Comme je le pensais, c'était plutôt calme mais il y avait pas mal de Noirs, hommes et femmes, assis aux tables et buvant de la bière.

Trois hommes, le premier tenant une trompette, le second un saxo et le troisième assis derrière une batterie, occupaient une estrade.

L'ensemble avait un air respectable.

A notre entrée, un silence soudain et total se fit. Au bout d'un moment, un grand Noir surgit de la pénombre et nous barra le passage. Assez grand, costaud, il était capable de renverser un taureau, semblait-il.

— Vous savez pas lire? demanda-t-il d'une voix dure.

— Pousse-toi, noiraud, dis-je. Je veux parler à Hank.

Ses yeux injectés de sang papillotèrent.

— Pas d'ordures de blancs ici !

— Tu sais lire, toi ? grondai-je en lui fourrant sous le nez ma carte professionnelle.

La carte l'impressionna. Il la regarda fixement et je vis bouger ses lèvres épaisses tandis qu'il lisait.

— Vous êtes des flics ? demanda-t-il moins agressif.

— Ecoute, noiraud, aboyai-je, porte cette carte à Hank et dis-lui que je veux lui parler. Allez, ouste !

Après une légère hésitation, il s'éloigna d'un pas dansant, traversa la piste, ouvrit une porte et disparut.

La dizaine de Noirs observaient tout ça. Aucun ne bougeait ni ne parlait. Ils devaient nous prendre pour des flics.

Je voulais profiter de mon avantage.

— Viens, dis-je à Bill.

Nous traversâmes la piste, poussâmes la porte par où le Noir avait disparu et nous trouvâmes dans un couloir obscur menant à une autre porte.

Alors que j'avançai dans le corridor, suivi par Bill, le battant du fond s'ouvrit.

J'affrontai Hank Smedley.

Bill l'avait décrit mais je n'avais pas imaginé sa taille. Il n'était pas grand mais colossal, pas loin de deux mètres ; des épaules larges comme une porte de grange. D'après Bill, il avait une petite tête et c'était vrai. Une tête minuscule, laide, un nez épaté, des lèvres épaisses, de petits yeux luisants. Le modèle parfait pour un film d'épouvante.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grinça-t-il en bouchant la porte.

Il avait des poings comme des jambons qu'il tenait crispés à ses côtés. D'une voix aimable, je demandai :

— Monsieur Hank Smedley ?

Cela le dérouta. Jamais aucun Blanc ne l'avait encore appelé « monsieur », probablement. Ses poings s'ouvrirent.

— Ouais. Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'appartiens à l'agence de détectives Acme, monsieur Smedley, dis-je toujours sur le même ton aimable. J'espère que vous pourrez m'aider.

Il m'examina avec méfiance. J'entendais presque grincer son semblant de cerveau.

— Aider ? grogna-t-il enfin. J'aide pas les hommes blancs. De l'air. Vous empestez ma boîte.

— Blanc, Noir, laissons tomber toutes ces conneries. Je m'appelle Wallace. Alors je vous appelle Hank, vous m'appelez Wallace et comme ça nous aurons une conversation entre gens civilisés.

Cette approche n'était pas dans ses cordes. Je le vis hésiter. Dans sa petite tête de débile, il ne savait pas s'il devait me casser la gueule ou rester planté là.

Il resta planté là.

— Je cherche Terry Zeigler, lui dis-je lentement, en détachant mes mots, comme si je parlais à un enfant.

Cela provoqua une réaction. Il se pencha vers moi, les yeux fulgurants. King-Kong, à côté de lui, aurait eu l'air d'une houpette à poudre.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Je regardai derrière lui le Noir qui nous avait accueillis et qui écoutait.

— Dites à ce gosse de se tirer. C'est confidentiel. J'essayais exprès d'imposer ma volonté à cet orang-outang.

Cela marcha. Il pivota.

— Fous le camp ! gronda-t-il.

Le Noir passa à côté de moi en me bousculant et retourna dans la salle.

— Je cherche Terry, repris-je, parce que quel-qu'un lui a laissé un tas de fric. Si je ne le trouve pas, le magot reste à la banque.

Une étincelle d'intelligence illumina ses yeux injectés.

— Combien ?

— Ça pourrait être cent mille. Je ne sais pas au juste.

— Cent mille dollars ! s'exclama-t-il en ouvrant des yeux ronds et je compris que l'argent faisait toujours un impact sur lui.

— A ce qu'il paraît. Je ne peux pas en jurer. Ça pourrait être plus. Où est-ce qu'on peut le trouver ?

Des veines bleu foncé se gonflèrent sur son front tandis qu'il réfléchissait.

— Alors qu'est-ce qui se passe si vous le trouvez ? demanda-t-il enfin.

— Pas de problème. Je l'emmène à la banque, il signe quelques papiers et l'oseille est à lui. Pas compliqué.

Il se gratta la tête tout en continuant à se creuser la cervelle.

— Cent mille dollars, hein ? Ça fait un sacré paquet.

— C'est sûr. Où est-ce que je le trouve ?

— Je sais pas où il est, mais je pourrais me renseigner. Demander dans le coin. Il n'habite plus ici, si ça se trouve. Il pourrait être n'importe où.

J'avais l'impression qu'il mentait mais à ce jeu-là, il fallait de la patience.

— O.K., Hank, dis-je. Vous avez ma carte. Si vous contactez Terry et s'il veut l'argent, passez-moi un coup de fil. D'accord ?

— Ouais.

Il regarda derrière moi et aperçut Bill, qui mâchait son chewing-gum, adossé au mur.

— Qui c'est ce pygmée ?

— Mon garde du corps, répliquai-je, impassible. C'est bon de le savoir près de soi si jamais des petits malins se prennent pour des durs.

— Ce petit baduc ? s'exclama Hank avec un gros rire méprisant. Merde, il serait même pas foutu de souffler le faux-col d'une bière !

Voyant Bill fourrer ses mains dans ses poches, je reculai. Je tenais à me tirer de cette boîte en un seul morceau.

— On file, Bill, dis-je vivement. Alors c'est d'accord, Hank, vous trouvez Terry, vous m'avertissez.

Et, prenant fermement Bill par le bras je l'entraînai dans la salle, sur la piste, puis dans l'animation du quartier du port où on crevait de chaud.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas laissé en coller un à ce gorille ? demanda Bill quand nous arrivâmes à la voiture.

— Patience, répliquai-je en prenant le volant. Tu en auras l'occasion mais pas tout de suite.

En chemin, il me demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On rentre à la maison. Je persiste à croire que Terry peut nous donner la clef de cette affaire. J'ai lancé deux hameçons. Angela et Hank savent maintenant que Terry vaut cent mille dollars. Je suis sûr qu'ils savent où il est. J'espère que l'un d'eux le lui dira et qu'il fera surface.

— Et s'ils ne savent pas où il est ?

— Je crois que si. On verra. A demain neuf heures au bureau.

Bill haussa les épaules.

— Ça me va.

Je le déposai devant son immeuble et me rendis à l'hôtel Bellevue.

Suzy me sourit tendrement quand je traversai le hall, vers le bureau de la réception.

— Dis-moi chérie, ce soir, ça te conviendrait ? N'importe quelle heure ? demandai-je.

— Impossible ce soir, mon amour. Je ne serai pas libre avant trois heures. Et à ce moment-là, je serai à ramasser à la petite cuillère. Sois patient, Dirk chéri. Mercredi, comme d'habitude.

Deux gros hommes âgés s'approchèrent et, avec un grand sourire, Suzy alla s'occuper d'eux.

J'allai reprendre la voiture et rentrai chez moi. Comme il n'y avait que des conneries à la télé, je pris une douche et me couchai.

Le lendemain matin vers 9 h 30, Bill était à son bureau et moi au mien, quand le téléphone sonna. Je décrochai.

— Wallace ?

Je reconnus la voix grasseyante de Hank.

— Salut, Hank, dis-je en faisant signe à Bill qui s'empressa de décrocher le poste annexe pour écouter. Alors ? Vous avez des nouvelles pour moi ?

— Ouais... Je l'ai trouvé et il veut le fric en vitesse.

— Où l'avez-vous trouvé, Hank ?

Un long silence, et puis :

— Peu importe. Quand est-ce qu'il touche l'argent ?

— Pas de problème, Hank, répondis-je en clignant de l'œil à Bill. Je vais organiser ça. Je vous rappelle.

— Comment ça... organiser ?

— Il faut que j'avertisse la banque et que je prenne rendez-vous. M. Ackland, le directeur, aura besoin d'une identification, il lui faut le temps de

préparer les papiers que Terry doit signer. Pas de problème. Je vous rappelle, assurai-je avant de raccrocher.

— Ça pue le coup fourré, jugea Bill en remettant son appareil sur la fourche.

— Ça se peut. Alors voilà ce qu'on va faire. Va voir Harry Rich au Dead End et demande-lui s'il veut bien venir identifier Terry à la banque. Et puis va voir Liza Manchini et dis-lui la même chose. Occupe-toi de ça, je me charge d'Ackland.

Vingt minutes plus tard, j'entrai dans le bureau d'Ackland. Il se leva, me serra la main et m'honora de son bon sourire d'évêque.

— Comment progressons-nous, monsieur Wallace ? demanda-t-il quand nous fûmes assis tous les deux.

— Il paraît que vous détenez une somme de cent mille dollars, au profit de Terrance Thorsen, léguée par Miss Angus du Breakers.

Il me regarda avec stupeur.

— C'est exact, mais je ne comprends pas, monsieur Wallace. Je suis en rapport avec un certain M. Lewis, qui est l'exécuteur testamentaire de Miss Angus et tant qu'il n'aura pas trouvé M. Thorsen, qui semble avoir disparu, l'argent reste à la banque, je ne vois pas en quoi cela concerne votre enquête.

— J'espère que Terrance Thorsen pourra m'aider, monsieur Ackland. Des amis lui ont dit qu'il pourrait toucher cette importante somme d'argent et il aurait reparu. Jusqu'à présent, il était introuvable mais cet héritage inattendu le ramène à la surface.

— Extraordinaire, marmonna Ackland.

— Connaissez-vous Terry Thorsen ?

Il sursauta.

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Ainsi, quand un homme entrera dans votre

bureau pour réclamer cent mille dollars, vous ne saurez pas s'il est vraiment Terry Thorsen ?

Ackland se souleva à demi, puis retomba assis.

— Vous voulez dire qu'il pourrait s'agir d'un imposteur ?

— Ma foi, cent mille dollars, c'est pas des haricots.

— Naturellement, il faudrait que quelqu'un m'assure de son identité.

— J'ai pensé, monsieur Ackland, que la meilleure solution serait d'inviter Miss Angela Thorsen à venir et, si elle identifie son frère, il n'y aurait aucun problème.

La grosse figure du banquier s'illumina.

— C'est une excellente idée, monsieur Wallace.

— Pourrions-nous organiser cela aujourd'hui, dans l'après-midi ?

Il consulta son agenda.

— Voyons... Oui, sans doute... Vers trois heures.

— Voulez-vous téléphoner à Miss Thorsen pour voir si elle peut venir ? J'imagine qu'elle sera heureuse de revoir son frère.

— Oui, naturellement. Je veux faire tout mon possible pour aider la famille Thorsen. Voyons si je peux la joindre.

Il appuya sur un bouton et pria Miss Kertch d'appeler Angela Thorsen.

Il y eut bien cinq minutes d'attente, pendant lesquelles je fumai une cigarette et Ackland tripota des papiers. Quand il eut la communication, il fut tout miel.

— Ici Horace Ackland, de la Pacific and National Bank. J'espère que je ne vous dérange pas.

Il écouta, hocha la tête et reprit :

— Je ne sais pas si vous avez appris que votre frère Terrance a hérité de cent mille dollars.

Il se tut encore, puis :

— Oui. M. Wallace a été très serviable. Miss Thorsen, il est nécessaire d'assurer que cet homme qui viendra réclamer l'argent est bien votre frère. Ce n'est qu'une formalité, bien sûr, mais comme je ne connais pas M. Thorsen, je ne l'ai jamais vu, j'ai besoin qu'on l'identifie. Accepteriez-vous de venir à la banque cet après-midi à trois heures, pour identifier votre frère pour moi ?

Il écouta encore, en hochant la tête.

— Oui, je comprends. Il y a longtemps que vous ne l'avez pas vu et vous serez très heureuse de le revoir, bien entendu... A merveille ! Alors je vous attends à mon bureau cet après-midi à trois heures. Merci, Miss Thorsen.

Il raccrocha et se tourna vers moi.

— Naturellement, elle n'est que trop heureuse de nous aider. Je ne vois aucun problème.

J'avais pitié de lui. Horace Ackland connaissait Angela Thorsen moins bien que moi.

— Parfait, dis-je en me levant. Je serai là à trois heures.

— C'est entendu, monsieur Wallace. Ce sera sûrement une rencontre très intéressante.

— Sans aucun doute.

Il se leva, se pencha sur son bureau pour me tendre la main et je le laissai.

A 14 h 45, j'entrai dans la Pacific and National Bank et adressai à Miss Kertch mon sourire le plus amical qui rebondit sur elle comme une balle de golf contre un mur en béton.

— M. Ackland est occupé, annonça-t-elle sèchement.

— Bon. Prévenez-le simplement que je suis là.

J'allai m'installer confortablement dans un fauteuil.

J'ai toujours trouvé les banques pleines d'intérêt. Je regarde les gens aller et venir. J'observe les grosses vieilles rombières qui fourrent de l'argent dans leur sac. Je les observais ce jour-là, qui bavardaient avec les employés au sourire fixe et aimable. La banque, très peu pour moi, pensais-je.

Bill et moi, nous avons déjeuné avec un lance-pierres. Il m'avait dit qu'il avait vu Harry Rich et Liza Manchini.

— Pas de problème, fit-il la bouche pleine en dévorant son hamburger. Rich veut parler à Terry. Il espère le persuader de revenir à son club. Liza meurt d'envie de récupérer Terry pour le mettre dans son lit. Tous les deux vont jouer le jeu.

— Parfait. Va les chercher, Bill, et amène-les à la banque à trois heures vingt. Pas avant. Je veux que ce soit une surprise.

Au bout de dix minutes d'attente, Miss Kertch me dit :

— M. Ackland peut vous recevoir.

Je me levai et entrai dans le bureau. Comme d'habitude, j'eus droit à la poignée de main et au bon sourire d'évêque.

— Eh bien, monsieur Wallace, voilà qui devrait être intéressant. Ce n'est pas souvent que j'ai une affaire de ce genre, dit-il en m'indiquant un fauteuil. J'ai tous les papiers nécessaires. J'ai parlé à M. Lewis. Dès que Miss Thorsen aura identifié son frère, la question pourra être réglée.

J'allumai une cigarette et me détendis. A 15 heures précises, l'interphone bourdonna sur le bureau d'Ackland. J'entendis la voix métallique de Miss Kertch :

— M. Terry Thorsen est là.

— Faites-le entrer, dit Ackland qui me regarda d'un air radieux. Ce sera plus qu'intéressant.

— Ça, vous pouvez le dire.

La porte s'ouvrit et un garçon de vingt-cinq ans environ entra. Il portait une chemise blanche, un pantalon noir et des bottes mexicaines. Ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules. Mince, le visage maigre avec de petits yeux noirs méfiants, il ressemblait à un rat.

Souriant largement, Ackland se leva.

— Monsieur Thorsen ?

— Ouais, dit le jeune homme, puis il me regarda. Qui c'est ?

— Je représente vos intérêts, déclarai-je en me levant. Je m'appelle Wallace. Je travaille avec M. Solly Lewis qui est l'exécuteur testamentaire de Miss Angus.

Son regard se détourna et il s'adressa à Ackland.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ? Je suis pressé. Où est l'argent ?

Sa voix était dure, son attitude hostile. Ackland fut pris de court.

— Naturellement, monsieur Thorsen, je dois avoir l'assurance de votre identité avant de vous remettre l'argent, dit-il en perdant son sourire d'évêque.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? gronda le jeune homme et à ce moment l'interphone bourdonna.

— Miss Thorsen est là, monsieur Ackland, annonça Miss Kertch.

— Votre sœur, monsieur Thorsen, dit le banquier. Je suis sûr que vous serez heureux de la revoir.

La porte s'ouvrit et Angela entra. Elle avait le sweat-shirt, le jean, le chapeau mexicain et les énormes lunettes de soleil. Elle s'arrêta un instant sur

le seuil, puis elle courut vers l'homme qui assurait être Terry Thorsen.

— Terry ! s'écria-t-elle. C'est merveilleux ! Ça fait si longtemps !

— Ouais, dit le garçon. Ecoute, on causera plus tard. Je veux l'argent, ensuite on se tire d'ici.

Elle approuva.

— Bien sûr, Terry, dit-elle et elle se tourna vers Ackland qui était debout et avait retrouvé sa mine radieuse. C'est bien mon frère. Voulez-vous le régler, s'il vous plaît ? Je veux avoir une longue conversation avec lui.

— Certainement, Miss Thorsen. Vous l'identifiez formellement ?

— Je vous l'ai dit, non ? répliqua-t-elle plus sèchement. Je veux parler à mon frère !

Un peu décontenancé, Ackland poussa quelques papiers sur son bureau.

— Si vous voulez bien signer ces documents, monsieur Thorsen, je m'occuperai immédiatement de vous faire remettre le legs. (Ackland se mettait en quatre pour servir Angela Thorsen.) Comment voulez-vous l'argent ?

— En espèces ! gronda le jeune homme aux cheveux longs.

Il arracha le stylo de la main d'Ackland et signa aux endroits indiqués. Pendant ce temps, j'allai à la porte et jetai un coup d'œil dans le hall. Bill attendait avec Harry Rich et Liza Manchini.

— Monsieur Rich, s'il vous plaît, dis-je en faisant signe à Bill de retenir Liza.

Harry Rich, fort élégant, me serra la main et entra dans le bureau. Ackland parut ahuri.

— Qui est ce monsieur ?

— C'est M. Harry Rich, qui dirige un cabaret, monsieur Ackland, répondis-je. Il a employé

M. Thorsen comme pianiste. M. Thorsen était alors connu sous le nom de Terry Zeigler. J'ai pensé que ce serait une bonne idée de faire identifier M. Thorsen par M. Rich, avant que vous remettiez l'argent.

— Mais Miss Thorsen a déjà reconnu son frère ! s'exclama Ackland.

Je me tournai vers Rich.

— Cet homme est-il Terry Zeigler ?

Rich regarda fixement le jeune homme et secoua la tête.

— Il est habillé comme l'était Terry, mais ce n'est pas lui. Je ne sais pas qui est cet individu, mais ce n'est pas Terry Zeigler !

— Vous en êtes sûr, monsieur Rich ?

— Naturellement, j'en suis sûr ! Terry a travaillé pour moi pendant des mois. Vous m'avez fait perdre mon temps, Wallace ! pesta Rich et il s'en alla.

Sans laisser à Ackland le temps de se remettre, j'allai faire signe à Bill d'amener Liza.

— Voici Miss Manchini, dis-je. Elle a vécu pendant plusieurs mois avec Terry Thorsen, qu'elle connaissait sous le nom de Terry Zeigler.

Je me tournai vers Liza qui se précipitait, la figure illuminée de joie à la pensée de revoir son Terry. Mais elle s'arrêta net, et regarda fixement l'homme aux cheveux longs qui la foudroyait du regard.

— Miss Manchini, ce jeune homme est-il Terry Zeigler ? demandai-je.

Il fut impossible de douter de son dépit et de sa déception.

— Ce minable ? Terry ? Vous vous figurez que je ne reconnaîtrais pas Terry si je le revoyais ?

— Vous affirmez donc que cet homme n'est pas Terry Zeigler ?

— Oui ! Vous croyez peut-être que j'irais coucher

avec un minable pareil ? glapit-elle. Dieu ! Et moi qui pensais que j'allais revoir Terry !

Sur ce, elle fondit en larmes. Bill, qui était à côté d'elle, la prit par le bras et l'emmena.

Il y eut un long silence. Je regardai celui qui se faisait passer pour Terry. La sueur coulait sur sa figure et ses yeux brûlaient de rage. Je jetai un coup d'œil à Angela. Elle était figée, cachée derrière ses lunettes noires. Je regardai Ackland qui était tassé sur son fauteuil comme s'il avait la colonne vertébrale cassée.

Comme je m'y attendais, Angela fut la première à se ressaisir et à prendre l'initiative. Elle s'avança vers le bureau et toisa Ackland.

— Monsieur Ackland, dit-elle d'une voix dure, je sais que cet homme est mon frère ! Est-ce que vous allez croire à la parole d'un vulgaire patron de boîte de nuit et d'une prostituée, contre la mienne ?

« Joli travail », pensai-je en voyant la réaction du banquier.

— Certainement pas, Miss Thorsen. Il doit y avoir un malentendu, bredouilla-t-il.

— Il n'y a pas de malentendu ! cria Angela. Ces deux personnes ne veulent pas que Terry hérite ! Elles mentent effrontément ! Je vous prie de faire remettre immédiatement la somme à mon frère !

J'allai au secours d'Ackland. Il paraissait au bord de l'apoplexie.

— Miss Thorsen ! aboyai-je de ma voix de flic. M. Ackland n'a aucune autorité pour remettre l'argent ! Je représente M. Lewis qui est l'exécuteur testamentaire de Miss Angus. Je ne suis pas satisfait. Vous dites que cet homme est votre frère. Deux personnes, qui l'ont très bien connu, disent que c'est un imposteur. M. Ackland ne sera pas autorisé à

remettre cent mille dollars tant que je n'aurai pas la certitude que cet homme est réellement votre frère.

Elle pivota. J'avais grande envie de lui arracher les lunettes noires qui masquaient complètement sa figure, mais sa colère se devinait au frémissement de son corps mince.

— J'exige qu'on remette l'argent à mon frère ! insista-t-elle d'une voix basse, chargée de haine.

— Au fond, il n'y a pas de problème, dis-je avec mon bon sourire amical. Juste en face, il y a l'Eden Club. Nous allons tous là-bas et je m'arrangerai avec le patron, qui est un de mes amis, pour que ce gars s'installe au piano. S'il joue aussi bien que Fats Waller, alors il touchera l'héritage. Ça vous va comme ça ?

Soudain, le garçon qui se faisait passer pour Terry Thorsen piqua une crise.

— J'ai dit à ce foutu négro que ça ne marcherait pas ! hurla-t-il. Je vous l'ai dit, pauvre conne, que ça ne prendrait pas !

Et, en me repoussant violemment, il se précipita hors du bureau.

— Eh bien, monsieur Ackland, il me semble que cette question est réglée, dis-je en le prenant en pitié, assis là, pâle comme un linge. Quand Terry Thorsen reparâtra réellement, je vous avertirai. (Je me tournai vers Angela qui était figée comme une statue de pierre.) Une bonne tentative, Miss Thorsen, mais pas assez travaillée.

Elle se retourna lentement.

— Je vous ferai regretter ça, siffla-t-elle entre ses dents. Bon Dieu ! Vous le paierez cher !

Sa voix était lourde de menaces.

— Essayez de devenir adulte, Miss Thorsen. L'argent n'est pas tout dans la vie, dis-je calmement, puis

je sortis du bureau, en plaignant Ackland qui avait cette odieuse fille sur les bras.

Je pensais que Bill m'attendait mais il n'était plus là. Je marchai jusqu'à l'endroit où j'avais laissé ma voiture. Elle n'était pas là non plus. Alors je hélai un taxi pour retourner au bureau.

J'avais un sacré rapport à rédiger pour le dossier Thorsen.

V

Je m'attendais à trouver Bill à son bureau, mais il n'y était pas, alors je téléphonai à Solly Lewis, l'exécuteur testamentaire de Miss Angus.

Il répondit à la première sonnerie, avec la voix pleine d'espoir d'un homme en quête d'un riche client.

— Solly Lewis, avocat, annonça-t-il résolument.

— Voilà qui ne m'étonne pas, répliquai-je. Ici Wallace, de l'agence Acme.

— Ah, fit-il, puis il y eut un silence déçu. Oui, monsieur Wallace ?

La voix avait baissé de deux tons.

— Vous êtes occupé ?

— Pas pour le moment. De quoi s'agit-il ?

— Détendez-vous, monsieur Lewis et écoutez...

Je lui fis un récit coup par coup de l'entrevue qui avait eu lieu l'après-midi à la banque. Il écouta dans le plus total silence, jusqu'à ma conclusion :

— Il semblerait, monsieur Lewis, que l'argent de Miss Angus attire les mouches.

— Je ne comprends pas. Miss Thorsen a donc identifié cet homme ; elle dit avoir reconnu son frère.

— Ne perdons pas de temps. Je vous ai donné les faits. Avez-vous déjà vu Terry Thorsen ?

— Non, jamais.

— J'ai dit à Ackland que vous ne permettriez pas la remise de l'argent à moins d'être absolument certain que l'ayant droit est bien Terry Thorsen.

— L'argent a été légué à Terry Zeigler, monsieur Wallace.

— Je sais de source sûre, dis-je patiemment, que Thorsen et Zeigler ne sont qu'une seule et même personne.

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que l'argent a été légué à un homme appelé Terry Zeigler. (Un temps.) Comment êtes-vous sûr que Thorsen et Zeigler ne font qu'un ?

Patiemment, j'expliquai qu'en quittant la maison familiale, Terry avait été engagé pour jouer du piano au Dead End Club et qu'il avait pris le pseudonyme de Zeigler.

— Bien, monsieur Wallace, dit Lewis. Je puis donc partir du principe que Thorsen et Zeigler sont le même homme.

— Vous le pouvez. Maintenant, dites-moi. Si Zeigler est mort ou s'il n'est jamais retrouvé, l'argent va à qui ?

— Miss Angus a laissé son argent à lui. Personne ne l'aura à moins qu'il soit prouvé, sans l'ombre d'un doute, que Zeigler était Thorsen, et alors l'héritage ira à ses parents les plus proches.

— Le plus proche parent, ce serait sa mère ou sa sœur ?

— Sa mère.

— Bien, monsieur Lewis. Nous allons garder le contact. Vous devriez peut-être téléphoner à Ackland pour lui dire que l'argent doit rester à la banque jusqu'à ce que vous soyez certain de l'identité du réclamant. D'accord ?

— Je me charge de ça tout de suite.

— Parfait. A bientôt, monsieur Lewis.

Il était maintenant 16 h 15. Je me demandais où était passé Bill. J'avais envie de discuter de tout ça avec lui. Je tirai ma machine vers moi et commençai à taper mon rapport.

Je venais de le terminer quand Bill apparut.

— Où étais-tu passé ? demandai-je en arrachant le dernier feuillet de ma machine. Je te croyais mort.

— Je me taperais volontiers un verre, dit-il en se laissant tomber dans son fauteuil à pivot. Où j'ai été ? Je me suis cassé le cul à travailler.

J'allai chercher la bouteille, en notant au passage qu'il était maintenant 18 h 40. Je servis deux verres, trouvai de la glace et en portai un à Bill.

— Alors ?

— Quand ce type, qui se faisait passer pour Terry, est sorti en trombe du bureau d'Ackland, j'ai vu qu'il était fou furieux. Je l'ai suivi dans la rue. Il avait une de ces grosses Honda au moteur gonflé et il a démarré aussi sec. Il se dirigeait vers le port et j'ai pensé qu'il allait au Black Cassette mais je me gourrais. Il est passé devant la boîte, il est allé plus loin et a tourné dans Oyster Alley. C'est une petite rue d'immeubles à bon marché, où habitent des pêcheurs. Je n'y suis pas entré. J'ai entendu s'arrêter le moteur de la Honda. A ce moment, je m'étais garé et je suis entré dans la ruelle à pied. Il n'y avait aucune trace du type mais sa Honda était sur sa béquille devant une bâtisse miteuse. J'ai relevé son numéro et puis je suis allé au bureau des immatriculations. Pas de problème. Le type s'appelle Lou Gerando, il habite l'appartement 10, 3 Oyster Alley.

Bill s'interrompt pour boire une bonne rasade de son scotch.

— Là-dessus, je suis allé au siège de la police dire un mot à Joe Beigler. Il a voulu savoir pourquoi je

m'intéressais à Gerando. Je lui ai dit que je cherchais simplement des renseignements, je lui ai demandé ce qu'il savait du gars. Il m'a dit qu'il le connaissait mais qu'il n'était pas fiché. Malgré tout, les flics ont l'œil sur lui. Son père a travaillé pour la Mafia. Il a dû déconner parce qu'il a été rectifié quand Lou avait quinze ans. Le gosse a pris soin de sa mère, en travaillant aux docks, jusqu'à ce qu'elle meure. Ils sont d'origine sicilienne et Beigler a des soupçons sur Gerando, mais rien de précis. Je suis retourné au port et j'ai contacté deux trois gars que je connais dans le coin mais ils n'ont rien pu me dire. Ils ne savent pas comment Gerando gagne sa vie. Et c'est tout, Dirk.

Bill vida son verre.

— Parfait, on progresse, Bill, lui dis-je. J'irai voir Al Barney. Il devrait savoir quelque chose.

L'interphone bourdonna. J'abaissai la manette.

— Dirk ? lança sèchement Glenda. Apportez le dossier Thorsen, je vous prie.

Clic.

Nous nous regardâmes, Bill et moi, et j'allai chercher le dossier.

— Quelle mouche la pique, à présent ? marmonnai-je en sortant.

J'entrai dans le bureau de Glenda et posai le dossier devant elle.

— Entièrement à jour ! annonçai-je.

— Le colonel Parnell rentre demain. Il voudra en prendre connaissance. L'enquête est terminée. Je viens de recevoir un coup de téléphone de M^{me} Thorsen. Elle dit qu'elle ne veut plus rien nous payer et qu'elle n'est plus intéressée par l'affaire. Donc vous pouvez laisser tomber, Dirk.

J'ouvris des yeux ronds.

— Vous voulez dire qu'on a fait tout ça pour rien ? m'écriai-je en abattant mon poing sur le dossier.

Glenda sourit.

— Je ne dirais pas que c'était pour rien. Nous avons pris une jolie somme à M^{me} Thorsen.

— Juste au moment où ça devenait intéressant, bougonnai-je. Bon, d'accord... Quelle est la prochaine mission ?

— Ce sera au colonel d'en décider. Vous le verrez demain.

Je retournai à mon bureau et annonçai la nouvelle à Bill.

— Ah, merde, alors ! s'exclama-t-il, écoeuré.

— Tu l'as dit. Qu'est-ce que tu veux... C'est comme ça. Le colonel nous trouvera autre chose. (Je regardai l'heure : 19 h 20.) Allons manger un morceau. Si on retournait chez Lucino ?

La figure de Bill s'éclaircit.

— Riche idée ! Allons-y !

Sur ce, la sonnerie de mon téléphone se réveilla. Je décrochai d'un geste agacé. J'avais faim, j'étais déprimé mais je ne me doutais pas que ce coup de fil allait complètement bouleverser ma vie.

— Dirk Wallace, répondis-je sèchement. Qui est à l'appareil ?

— Ah, Dirk ! (Une voix de femme larmoyante.) C'est Betty Stowell.

Betty Stowell était la troisième réceptionniste de l'hôtel Bellevue. Suzy et elle étaient très amies. Je connaissais assez bien Betty, une gentille fille affectueuse, sans complexes, avec un fiancé et l'espoir d'avoir une famille nombreuse.

— Salut, Betty, dis-je, puis je me crispai en l'entendant pleurer. Seigneur, Betty qu'est-ce qui vous arrive ?

— Ah, Dirk ! Dieu me pardonne, mais il faut bien que quelqu'un vous prévienne. Ah, Dirk...

Une sueur froide commença à me couler dans le dos.

— Il est arrivé quelque chose à Suzy ?

— Oui. Dirk chéri. Suzy... Suzy est morte.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? hurlai-je. Suzy est morte ?

— Oui.

Je m'assis, pétrifié ; écoutant les sanglots, je compris qu'il ne pouvait y avoir d'erreur. *Suzy était morte !* Suzy que j'aimais, que j'allais épouser, qui faisait tant pour moi... morte !

— Qu'est-ce qui est arrivé ? criai-je.

— S'il vous plaît... la police le sait... Je ne peux plus parler, gémit-elle et, sanglotant toujours, elle raccrocha.

Je fermai les yeux.

Suzy, morte !

Vaguement, j'entendis Bill murmurer : « Bon Dieu, c'est moche, Dirk » et puis il se leva et me laissa seul. Je lui en fus reconnaissant. Je restai assis, les yeux dans le vide, en pensant à Suzy, à ce qu'elle avait été pour moi ; je me rendis compte pour la première fois, peut-être, à quel point je l'aimais.

Je restai là une dizaine de minutes, puis je me ressaisis.

Comment était-ce arrivé ?

Je pris mon téléphone et formai le numéro du siège de la police. Je demandai Joe Beigler. Nous nous entendions bien, et si quelqu'un était au courant, ce serait lui.

— Joe, ici Dirk Wallace, dis-je quand je l'eus au bout du fil.

— Ecoutez, Dirk, j'allais partir. Ça ne peut pas attendre à demain ?

— Suzy Long. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Qu'est-ce qu'elle est pour vous ? demanda Beigler.

— Elle était mon amie, Joe. Nous allions nous marier. Voilà ce qu'elle était pour moi.

— Ah merde... Je suis vraiment désolé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Les faits sont les suivants, dit Beigler. Ce matin, alors que Miss Long sortait de l'hôtel, une voiture s'est arrêtée et un homme lui a demandé le chemin de Westbury Drive. Deux vieilles dames passaient à ce moment, et elles l'ont entendu. Miss Long s'est approchée de la voiture et a commencé à donner des indications. On lui a jeté du vitriol à la figure et la voiture a redémarré. Ces deux vieilles dames disent que Miss Long, les mains sur sa figure, s'est précipitée en hurlant sur la chaussée et a été écrasée par un camion.

Je sentis de la bile me monter à la gorge et fit un effort pour me retenir de vomir.

Beigler, comprenant mes sentiments, m'accorda un long moment, puis il me dit :

— Les gars travaillent là-dessus, mais jusqu'à présent ils sont rentrés bredouilles. Les témoins sont deux vieilles qui ne servent à rien. Aucune n'a pu dire à quoi ressemblait cette voiture. Une d'elle pense que le conducteur était noir mais son amie dit qu'elle l'a imaginé. Les gars interrogent tout le monde, dans le quartier. L'enquête de voisinage pourrait donner quelque chose.

Le conducteur était noir.

Je respirai profondément.

— Où est-elle ?

— A la morgue... Ecoutez, Dirk, n'y allez pas. Miss Stowell a été extrêmement serviable. Le chef du personnel de l'hôtel a identifié Miss Long. Nous

avons informé son père qui arrive par avion pour s'occuper des obsèques. Croyez-moi, Dirk, n'allez pas la voir. Le vitriol, ensuite le camion. Non ! N'y allez pas.

— Merci, Joe, dis-je et je raccrochai.

Il avait raison. Je voulais garder le souvenir du ravissant visage de Suzy, si vif, pas d'une tête défigurée par le vitriol. Je me dis que je n'irais même pas aux obsèques. Les morts sont morts.

J'allumai une cigarette. Ce grand vide, cet horrible sentiment de perte fit progressivement place à un brûlant désir de vengeance. Je restai là une bonne vingtaine de minutes avant de prendre une décision. Cela fait, je fermai à clef les tiroirs de mon bureau, éteignis tout et allai prendre l'ascenseur.

Je rentrai chez moi. Alors que je prenais mes clefs, devant ma porte, je vis un bout de papier collé. Il portait un message, en petits caractères :

On t'avait averti, patate.

La pleine lune montait paresseusement dans un ciel sans nuages quand je trouvai à me garer sur le port.

J'avais pris une douche et m'étais habillé d'une chemise de sport et d'un pantalon de toile. J'avais vérifié mon dernier relevé de banque. Je possédais 12 000 dollars. C'était l'argent que j'avais mis de côté, pour le jour où nous aurions une maison, Suzy et moi. Plus de Suzy... plus de maison.

Laissant la voiture, je marchai le long des quais envahis de touristes qui regardaient bouche bée les personnages pittoresques débarquant des bateaux de pêche.

Il était 21 h 30. L'air était chaud et humide mais, au moins, aucune pluie ne menaçait.

J'allai jusqu'à la Neptune Tavern. Quelques pêcheurs dinaient aux tables. Ce n'était pas une boîte à touristes. Au fond de la salle, dans son coin, Al Barney mangeait, une bière devant lui.

Il posa son couteau et sa fourchette quand je m'assis à sa table. Sa grosse figure avait une mine affligée.

— J'espérais vous voir, monsieur Wallace, me dit-il. Acceptez quelque chose aux frais de la maison.

Sam, le barman, arriva.

— Acceptez un sandwich de corned beef, monsieur Wallace, me proposait-il. Vous aimerez ça. C'est de bon cœur et, monsieur Wallace, acceptez mes condoléances.

Je regardai Barney.

— Ouais. On connaît la nouvelle. Le vitriol, fit-il en secouant la tête. Permettez-moi de vous dire que par ici, tout le monde est désolé. Personnellement, je suis plus que désolé.

Il coupa un morceau de viande, le fourra dans sa bouche et demanda :

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Sam revint et plaça devant moi un épais sandwich et un grand verre de scotch avec de la glace.

— De ma part, monsieur Wallace, murmura-t-il, puis il s'esquiva.

J'attendis pendant que Barney continuait de manger. Après deux ou trois bouchées, il posa son couvert.

— Monsieur Wallace, vous m'avez rendu beaucoup de services dans le passé. Je n'oublie pas les gens qui me dépannent. Faites-nous le plaisir, à Sam et à moi, de manger votre sandwich. Un type travaille et pense mieux quand il a le ventre plein.

Je mangeai donc le sandwich qui aurait pu être pire

et je bus le scotch. Un peu plus en forme, j'allumai une cigarette. Barney m'adressa un large sourire.

— Bien, monsieur Wallace, je suis à votre service.

— Ah, je vais régler leur compte à ces salauds qui ont jeté le vitriol, mais, d'abord, j'ai besoin de renseignements.

Il hocha la tête.

— Quand j'ai appris ça, j'ai bien pensé que vous feriez quelque chose. D'accord, quels renseignements ?

— Vous connaissez Lou Gerando ?

Barney sursauta et ses petits yeux s'arrondirent.

— Gerando ? Ne me dites pas qu'il est mêlé à ça, monsieur Wallace.

— Ça se pourrait. Que savez-vous de lui ?

— Rien de bon. C'est l'homme de main de Joe Walinski, qui a un grand yacht. Gerando garde le bateau quand Walinski est en voyage. Il conduit la voiture de Walinski. Un homme à tout faire, quoi.

— Savez-vous s'il a des rapports avec Hank Smedley ?

— Probable. Je les ai vus ensemble. Ils se connaissent, c'est sûr.

— Qui est Joe Walinski ?

Barney but un peu de bière, l'air mal à son aise.

— Monsieur Wallace, vous vous aventurez en terrain dangereux. Je préfère ne pas parler de Walinski. C'est malsain.

Il paraissait maintenant très inquiet. J'attendis.

Barney fit signe à Sam qui se précipita avec une assiette de ces abominables saucisses. Il me regarda.

— Je peux vous apporter autre chose, monsieur Wallace ? Une bonne tasse de café, ou peut-être un autre scotch. Tout offert par la maison.

— Merci, Sam. Rien, dis-je en essayant de réprimer mon agacement.

Il emporta les assiettes sales et retourna au bar.

Barney fourra trois saucisses dans sa bouche, souffla, essuya d'un revers de main ses yeux larmoyants et me dévisagea.

— Monsieur Wallace, si je parle de Walinski et si ça se sait, on me retrouvera au fond de la rade avec la gorge tranchée.

— Si vous ne le dites à personne, qui le saura ? Qui est Joe Walinski ?

Il mangea encore trois saucisses, toussa, s'essuya les yeux et se pencha enfin vers moi, en me soufflant à la figure une haleine épiciée.

— C'est bon, monsieur Wallace, je vais parler. Je ne le ferais pour personne d'autre, mais vous...

— Qui est Joe Walinski ? répétais-je d'une voix dure.

— Un encaisseur pour la Mafia de la côte atlantique. Il arrive avec son yacht tous les premiers du mois et reste une semaine. Pendant ces huit jours, il encaisse l'argent du racket, de la protection, du chantage, la recette du casino. Voilà qui est Walinski ; un type dangereux à éviter comme la vérole. Ne vous y trompez pas, monsieur Wallace. Tout le quartier du port sait ce qui se passe mais on ne dit rien. Les flics du port le savent, mais ils le bouclent. Dans la nuit du premier de chaque mois, vers trois heures du matin, les gens arrivent au yacht avec leur argent. Les flics regardent de l'autre côté. Personne ne s'approche du yacht à moins de traiter des affaires avec Walinski. Personne.

— Comment s'appelle le yacht, Al ?

— L'*Hermès*. Sur la droite, juste après les chalutiers.

— Est-ce que Hank Smedley est un des encaisseurs de Walinski ?

Barney prit encore trois saucisses, mâchonna et hocha la tête.

Je ne l'avais jamais vu aussi inquiet. Je me dis qu'il serait cruel d'insister alors je me levai et lui tendis la main. Sa poignée de main fut moite mais compatissante.

— Je suis désolé, monsieur Wallace. Je vous en prie, n'allez pas faire de bêtises.

Je remerciai d'un hochement de tête et allai voir Sam.

— Je ne peux pas payer ?

— Monsieur Wallace, je suis navré, comme M. Barney. Non, vous n'avez rien à payer. Bonne chance.

Je sortis dans la nuit humide et longuai le quai. Les touristes étaient retournés à leurs hôtels pour dîner. Quelques pêcheurs attardés bavardaient par groupes. Les deux flics du port plantés là, regardaient distraitemment les chalutiers. Je les examinai. Ces deux hommes étaient au courant du racket de Walinski et j'avais la certitude qu'ils étaient soudoyés pour garder le silence. Ils étaient trop gras, armés de leur matraque, l'air dur et stupide.

En restant dans l'ombre, je poussai jusqu'à l'*Hermès*. Trente mètres, avec des cabines : le grand luxe.

Je m'arrêtai dans l'ombre d'un palmier. Je distinguais vaguement un homme assis sur le pont. Le bout de sa cigarette rougeoyait dans la nuit. Il n'y avait aucune lumière à bord.

Je devinai que Lou Gerando montait la garde.

J'avais beaucoup à réfléchir. Tournant les talons, je retournai vers ma voiture. Je passai devant le Black Cassette. De la lumière filtrait entre les rideaux sales des fenêtres. J'entendis de la musique de danse stridente.

Je continuai de marcher, montai dans ma voiture et rentrai chez moi.

Je me couchai et pensai à Suzy, aux merveilleux moments que nous avions passés ensemble.

A quatre heures du matin, incapable de supporter plus longtemps mes pensées, j'avalai deux comprimés de somnifère et finis par m'endormir.

J'entrai dans le bureau de Glenda Kerry à 11 h 30.

— Vous êtes en retard, Dirk. Le colonel vous a demandé, me dit-elle, puis elle m'examina. Ça ne va pas ? Vous avez mauvaise mine.

— Le colonel peut me recevoir ? demandai-je sèchement.

Elle parut étonnée mais me désigna la porte du bureau du patron.

— Il n'a pas de visiteur.

Parnell était assis à son bureau. C'était un géant de plus de soixante ans. Sa figure charnue, tannée, ses petits yeux bleus perçants et sa bouche dure indiquaient l'ancien combattant et « nous n'oublierons jamais ».

— Bonjour, Dirk, dit-il quand j'entrai dans la grande pièce aux larges baies donnant sur la rade. Asseyez-vous.

Je pris une chaise en face de lui.

— J'ai lu le dossier Thorsen. Ça paraît intéressant et vous avez fait de l'excellent travail. Mais M^{me} Thorsen abandonne alors nous classons l'affaire. J'ai un joli boulot pour Anderson et vous.

— Pas pour moi, mon colonel, dis-je calmement. Je laisse tomber.

Il souleva ses grandes mains et les laissa retomber sur le bureau.

— J'avais peur que vous disiez ça, Dirk. J'espérais

que vous pourriez vous intéresser à autre chose. Je suis au courant, pour Suzy. Je suis franchement désolé et je vous comprends. A votre place, si jamais ça arrivait à quelqu'un que j'aime, j'irais à la recherche de ces salauds.

— C'est ce que je vais faire.

— Bien. Vous êtes en congé pour quatre semaines. Vous serez payé comme d'habitude. Anderson vous remplacera jusqu'à votre retour. D'accord ?

Je secouai la tête.

— Je vous remercie, mon colonel, mais je démissionne. Je vais déclencher une guerre sur laquelle vous ne voudrez rien savoir. Comme je risque même de finir à la morgue ou en prison, je ne veux pas vous y mêler. (Je me levai et puis, voyant l'épais dossier Thorsen sur le bureau, je le ramassai.) Un dernier service, mon colonel. Laissez-moi emporter ça.

— Vous croyez que l'affaire Thorsen a un rapport avec l'attentat au vitriol ?

— J'en suis certain. Tous les faits ne figurent pas dans ce dossier. Vous n'aurez pas envie de les connaître. Merci, mon colonel. C'était très chouette de travailler pour vous. Je regrette que ça finisse de cette façon.

Il se leva et me tendit la main.

— Si jamais vous sortez de ce merdier, Dirk, vous aurez toujours une place ici.

— Je ne crois pas que je m'en sortirai. Je vais les frapper où ça fait vraiment mal.

— Ne faites pas de folies, Dirk.

— Je vais les frapper où ça fait mal et tôt ou tard ils riposteront. Je vais vous envoyer ma lettre de démission et je dirai à Bill de prendre la relève, pour l'affaire suivante.

Il avait l'air inquiet quand je le quittai pour retourner au bureau où Bill attendait.

Je m'assis en face de lui.

— Tu vas prendre ma place, Bill, lui dis-je. Le colonel va t'appeler. Je démissionne.

— Ça en fait deux, dit-il paisiblement.

Je le regardai fixement.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu laisses tomber... je laisse tomber. C'est simple.

— Mais pourquoi, gros crétin ? Ecoute, Bill, je n'ai pas besoin de complications. Tu prends la relève et moi je m'en vais.

— Quand une ravissante fille comme Suzy se fait vitrioler, et si elle est l'amie de mon meilleur copain, me dit-il d'une voix grave, je vais avec lui. Tu ne veux peut-être pas de moi, Dirk, mais tu ne te débarrasseras pas de moi comme ça. Nous partons ensemble et, ensemble, nous allons rechercher ces fumiers.

— Non !

Il leva une main.

— Je sais. Nous risquons de nous retrouver tous les deux à la morgue, mais d'ici là nous aurons fait pas mal de dégâts. Rédige ta lettre de démission et montre-moi comment on fait. Ensuite, j'écrirai la mienne. Et puis nous irons chez toi et nous préparons notre campagne.

— Non, Bill ! C'est très chic de ta part, mais...

— Merde ! hurla Bill. Tu m'as entendu ! Nous travaillons ensemble ou séparément s'il le faut, et si tu m'y oblige, je m'attaquerai tout seul à ces ordures !

Je le regardai, bouleversé. Je savais qu'avec lui je pourrais en faire bien davantage. Tout seul, j'aurais moins de chances de survivre.

— Merci, dis-je. Bon, d'accord, on est dans ce coup ensemble.

Je pris ma machine, tapai ma lettre de démission et la donnai à Bill. Il tapa la sienne.

— Je vais voir le colonel, dit-il.

— Emporte les deux démissions.

Bill contourna son bureau et posa une main sur mon épaule.

— À nous deux, Dirk, nous les aurons.

— Tu ne sais pas dans quoi tu te fourres, Bill. Nous devrions peut-être avoir une conversation, avant que tu ailles voir le colonel.

— Je me fous de ce qui m'attend, répliqua Bill en riant. A tout de suite.

Et il sortit du bureau. Pendant qu'il était chez le colonel, je vidai mes tiroirs. J'avais un fourre-tout dans un des placards et j'y rangeai tout ce que je voulais garder, plus le dossier Thorsen et la bouteille de scotch à moitié pleine.

Quand Bill revint, il souriait aux anges.

— Pas de problème. Le colonel a tiqué mais il m'a compris. Il nous soutient, Dirk. C'est d'accord, si on sort tous les deux de ce merdier, on réintègre.

— Tu veux vider ton bureau ?

— Y a pratiquement rien à vider. J'ai faim. Allons manger.

— Tu as toujours faim. Assieds-toi. J'ai à te parler.

— Dirk, quand j'ai l'estomac vide, je n'arrive pas à me concentrer. Allons manger et parler, hein ? Je haussai les épaules.

— Bon. Mais d'abord on passe dire au revoir à Glenda. Ensuite, on ira chez Lucino.

Il était plus de 19 h 30 mais Glenda était encore à son bureau.

— Nous venons vous dire au revoir, Glenda, dis-je en m'arrêtant avec Bill sur le seuil.

Elle se leva.

— Entrez, Dirk. Je tiens à vous dire combien je suis bouleversée et peinée. Je veux que vous alliez traquer ces ignobles brutes. Si j'étais à votre place, je ferais la même chose que vous. (Elle poussa deux enveloppes sur le bureau.) Voilà vos salaires du mois. Ne discutez pas. C'est la volonté du colonel.

— C'est un type épatant, dis-je en prenant les enveloppes. Bon, bien, espérons que nous nous reverrons.

— Naturellement ! Autre chose, Dirk, si vous avez besoin de renseignements, si vous pensez que nous pouvons vous aider, officieusement, téléphonez-moi. D'accord ?

— Merci, Glenda.

Tout le monde se serra la main et j'allai prendre l'ascenseur avec Bill.

Quand nous arrivâmes au restaurant, Lucino se précipita vers moi.

— Pour vous, notre table réservée aux personnalités, dit-il en me serrant la main.

Il nous conduisit à une table, dans un coin, isolée des autres. A cette heure, il y avait quelques personnes qui attendaient d'être servies.

Quand nous fûmes assis, Lucino me regarda tristement.

— Monsieur Wallace. Je suis au courant. Je suis navré. Je ne peux rien dire, sinon que j'ai beaucoup de chagrin pour vous.

Il avait les larmes aux yeux. Je lui tapotai le bras.

— Merci. Vous êtes un excellent ami.

— Et maintenant, monsieur Wallace, j'ai l'intention de vous préparer quelque chose de très spécial. Faites-moi ce plaisir, monsieur Wallace, c'est offert par la maison. J'ai besoin d'exprimer mes profondes condoléances. Je vous en prie, ne dites pas non. Laissez-moi faire.

L'émotion me prit à la gorge mais je la réprimai.

— Merci...

Lucino courut à sa cuisine et je l'entendis rabrouer ses deux chefs.

Bill se carra sur sa chaise.

— Ça, on peut dire que tu as de bons amis, Dirk. Bon Dieu, ce que j'ai faim !

Quelques minutes plus tard, un garçon posa devant nous des assiettes de crabe de rocher et une corbeille de pain croustillant.

Comme je savais que je perdrais mon temps en parlant à Bill avant qu'il ait un peu calmé son appétit, nous mangeâmes en silence. Le garçon nous apporta une bouteille de vin blanc frappé et nous servit.

Je mangeai peu. J'avais trop de choses en tête. La bonne cuisine ne m'intéressait pas. Quand je vis que Bill avait fini ses pinces de crabe, je lui donnai la moitié des miennes. Il me regarda, approuva et attaqua.

Finalement, quand il eut vidé son assiette et poussé un soupir de satisfaction, je lui demandai :

— Tu peux te concentrer, maintenant ?

— Qu'est-ce qu'il y a pour suivre ? demanda-t-il alors que le garçon venait desservir.

— Dieu sait ! m'exclamai-je légèrement agacé. Ecoute, Bill. J'ai mis de l'argent de côté et nous allons en avoir besoin. Ni toi ni moi n'allons rien gagner. Où en es-tu financièrement ?

Il m'adressa un sourire ravi.

— Pas de problème. J'ai un petit magot de vingt-cinq mille dollars. Ce qui est à toi est à moi et ce qui est à moi est à toi, d'accord ?

Le garçon revint avec deux assiettes l'une contenant un steak épais et saignant, l'autre une moitié de homard, ainsi qu'un grand plat de frites.

— Ah ! s'écria Bill. Ça, c'est un vrai repas !

Nous mangeâmes. Il y avait de la tarte au citron comme dessert et un grand pot de café.

Je refusai la tarte et, avec une impatience croissante, je regardai Bill dévorer. Enfin il se redressa et se tapa sur le ventre.

— Le meilleur. Absolument remarquable.

— Bon, dis-je, maintenant est-ce que tu vas la boucler et m'écouter ?

Je lui dis ce qu'Al Barney m'avait appris.

— Nous allons nous frotter à la Mafia. Il est encore temps de renoncer. Je dois t'avertir que ce sera une équipée extrêmement dangereuse.

Bill but une gorgée de café.

— La Mafia, hein ?

— Ouais.

Il hochait la tête.

— J'y ai pensé, à cause du vitriol. Ça sent la Mafia à plein nez. Parfait. A nous deux, on les aura. Dis-moi simplement ce que tu veux que je fasse.

— Tu parles vraiment sérieusement, Bill ? Nous risquons d'y laisser tous les deux notre peau. Tu le sais ?

Pendant un long moment, Bill resta songeur, puis il rit et haussa les épaules.

— Et alors ? On ne meurt qu'une fois. A nous deux, nous les aurons. On commence par quoi ?

— Comme nous allons probablement travailler ensemble, ce serait mieux si tu venais t'installer dans ma chambre d'amis. Boucle ta piaule et nous serons ensemble. O.K. ?

— Ça me va tout à fait.

— Bon, alors va prendre tes affaires et installe-toi, dis-je en mettant mes clefs sur la table. Je te rejoindrai d'ici deux heures.

— Qu'est-ce que tu vas manigancer ?

— Je te le dirai plus tard. Installe-toi. A tout à l'heure.

Je serrai la main de Lucino, le remerciai et sortis dans la nuit lourde. Je pris ma voiture pour me rendre chez M^{me} Thorsen. Comme je l'avais espéré, tout était obscur à part une lumière dans la chambre de Josh Smedley.

Je me garai en dehors de la grille et remontai l'allée à pied. Je dus sonner trois fois, en insistant, avant que la porte s'ouvre. Josh me regarda avec des yeux chassieux.

— C'est vous, monsieur Wallace ? bredouilla-t-il. Je regrette, monsieur Wallace, M^{me} Thorsen n'est pas là. Elle est à l'opéra. Je regrette.

Je le repoussai et entrai. Il recula en chancelant.

— C'est vous que je veux voir, Josh. Il est temps que nous causions.

Il eut cet air vaincu que seul peut avoir un homme plein de scotch quand il affronte des ennuis.

— Je ne pense pas..., marmonna-t-il, mais je l'empoignai par le bras et le pilotai dans le couloir jusqu'à sa chambre.

Il y avait une bouteille de whisky et un verre sur la table. Josh parut heureux de se laisser tomber dans son fauteuil.

Je versai encore une solide rasade dans son verre et m'assis en face de lui.

— Josh, il est temps que vous regardiez la vérité en face, lui dis-je avec mon regard de flic. Votre fils Hank est dans un vrai pétrin.

D'une main tremblante, il prit son verre mais ne but pas.

— Eh oui, pas de doute, monsieur Wallace.

— Savez-vous qu'il fricote avec la Mafia ?

Il laissa échapper un petit gémissement et hocha la tête.

— Oui, monsieur Wallace. Je le sais depuis quelque temps. Je lui ai parlé, mais Hank est difficile. Il me rit au nez. Oui, je sais. Il va avoir de gros ennuis.

— Non, Josh. Il ne va pas les avoir, il les a. Savez-vous qu'Angie aussi est empêtrée dans la Mafia ?

— Miss Thorsen ? Il paraît, d'après ce que j'entends. Elle n'est qu'une des clientes de Hank.

— Clientes de chantage ?

Il frissonna, but une gorgée et hocha la tête.

— Probablement. Mais ne vous y trompez pas, monsieur Wallace. Personne ne résiste à la Mafia.

— Pourquoi fait-elle chanter Miss Thorsen ?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas le savoir.

— Hank le sait ?

— Je ne sais pas. Il n'est qu'un encaisseur.

— M^{me} Thorsen m'a embauché pour savoir qui faisait chanter sa fille. Maintenant, elle a arrêté l'enquête. Savez-vous pourquoi ?

Il but un grand coup et, pendant quelques minutes, il resta immobile, en me regardant d'un air vague.

— Pourquoi ? répétai-je en élevant la voix.

Il hésita, puis il répondit :

— Un homme l'a menacée, monsieur Wallace. J'ai un appareil téléphonique annexe. J'ai entendu qu'il lui disait que si elle ne mettait pas fin à cette enquête, il mettrait le feu à la maison... cette maison, monsieur Wallace, cette belle maison.

— Qui était-ce ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? Un homme de la Mafia. Une voix. Il avait ce genre de voix qui fait peur aux gens. M^{me} Thorsen a écouté, puis elle a raccroché. C'est tout ce que je sais.

— Mais vous savez qu'une condamnation à quinze ans pend au nez de Hank, comme encaisseur de la Mafia, n'est-ce pas ? dis-je calmement, en détachant mes mots pour que mes paroles pénètrent bien.

Il ferma douloureusement les yeux.

— Quinze ans ?

— Eh oui, Josh. Quinze ans.

En regardant cette malheureuse épave, j'en avais pitié.

— Je l'ai averti, dit-il au bout de quelques instants. Mais il me rit au nez. Qu'est-ce que je peux faire, monsieur Wallace ? J'aime mon fils.

— Vous ne savez vraiment pas pour quelle raison on fait chanter Miss Thorsen ?

— Si je le savais, je vous le dirais. Non, je n'en sais rien.

— Avez-vous des nouvelles de Terry Thorsen ?

Je dus répéter trois fois la question avant qu'il réagisse, mais ce fut une réaction négative.

— Aucune nouvelle.

Inutile de rester plus longtemps dans cette triste chambre déprimante. Je me levai.

— Je vous reverrai peut-être bientôt, Josh.

Je le laissai en contemplation de son verre à moitié vide.

Dans mon boulot, on glane toutes sortes de renseignements utiles.

Reprenant ma voiture, je me rendis dans un des quartiers les plus miteux du port où il y avait des échoppes, des boutiques misérables, de la brocante sur des tables à tréteaux.

Je me garai et me dirigeai vers l'éventaire d'un Arabe, ou peut-être d'un Palestinien. Je ne vois pas la différence. Il s'appelait Ali Hassan et il vendait des bricoles aux touristes.

Je le trouvai en train de fumer un joint derrière un étalage de bric-à-brac infect. Assise par terre à côté

de lui, sa femme avait l'air d'un ballon gonflé sur le point de s'envoler.

Hassan était petit, gras, vêtu d'une gandourah et coiffé d'un turban. Le rêve du touriste.

— Monsieur Hassan, lui dis-je, mon nom est Martin. J'ai à vous entretenir d'une affaire privée avec de l'argent à la clé. Voulez-vous que nous allions en parler dans un endroit discret ?

Il m'examina avec des petits yeux comme des olives noires, puis il se leva, marmonna quelques mots à sa femme qui haussa ses épaules grasses, et me suivit.

— Tout ce qui a trait à l'argent m'intéresse, dit-il. Alors où allons-nous ?

Je le conduisis à ma voiture et le fis monter à côté de moi. Son odeur était telle que je baissai toutes les vitres. Ce ne fut pas d'un bien grand secours.

— Monsieur Hassan, dis-je, je ne veux pas perdre mon temps ni le vôtre. Je sais de source sûre que vous êtes un expert en bombes. J'ai besoin d'une bombe, que je paierai un bon prix. Etes-vous intéressé ?

Il tira sur son joint, tout en me considérant.

— Qui vous a dit ça ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Je veux une bombe. Si vous ne pouvez pas en fabriquer une, dites-le tout de suite et je m'adresserai ailleurs.

— Quel genre de bombe ?

— Un truc de faible puissance qui provoquera beaucoup de dégâts mais ne déclenchera pas d'incendie.

Il garda le silence, lové comme un gros serpent, en regardant l'animation du port, et finit par hocher la tête.

— C'est possible. Oui, je peux arranger ça, mais combien paierez-vous ?

— Quel est votre tarif habituel ?

— Pour une petite bombe, qui ne mettra pas le feu, qu'un amateur peut manipuler sans danger et qui causera beaucoup de dégâts, mon tarif est de trois mille dollars.

Il s'attendait à ce que je marchande et je ne le déçus pas. Je passai près d'une demi-heure à discuter avec lui. Je n'étais pas pressé. A la fin, nous tombâmes d'accord sur treize cents dollars.

— Très bien, monsieur Martin, dit-il. Demain soir à la même heure, venez à mon éventaire et je vous livrerai. Pas de problème. Un joli petit travail, beaucoup de bruit, beaucoup de dégâts et pas de feu. D'accord ?

Je lui donnai cinq cents dollars d'avance. Il fit disparaître l'argent dans les replis de sa gandourah et je l'avertis.

— Monsieur Hassan, je sais que vous avez une bonne réputation. Tâchez d'y faire honneur. Je pourrais vous rendre la vie très difficile.

Il sourit jaune.

— Pas de problème, monsieur Martin.

Il descendit de ma voiture et retourna en traînant les pieds vers son éventaire, dans le flot des touristes.

Je mis en marche le climatiseur pour chasser l'odeur, remontai les vitres et rentrai chez moi.

En roulant dans les rues embouteillées, je me disais que le lendemain dans la nuit, le Black Cassette ne recevrait plus de clients.

Bon, d'accord, c'était une vengeance mais, quoi que je fasse, ça ne ramènerait pas la jolie tête de Suzy sur mon oreiller.

VI

Il était un peu plus de 23 heures quand je sonnai à ma porte. Une petite attente, pendant que Bill regardait par le judas avant de m'ouvrir.

— Pas de problème, Bill ? demandai-je alors qu'il refermait au verrou.

— Je me suis installé.

Il passa dans le living-room. Sur une table, je vis le dossier Thorsen.

— J'ai relu tout ça, Dirk, et une idée m'est venue. Je me laissai tomber dans un fauteuil.

— Laisse-moi parler d'abord, répliquai-je et je lui répétais ma conversation avec Josh Smedley.

— La Mafia s'active, dis-je pour finir. Bon, nous nous y attendions. Ils ont terrifié M^{me} Thorsen. Pas de nouvelles de Terry. (Je pris le temps d'allumer une cigarette.) Maintenant, à Hank. J'ai l'intention de lui faire la vie impossible.

Je racontai mes négociations et l'achat de la bombe.

— Je vais démolir son club. Je vais bouziller sa bagnole. Je veux qu'il sente son univers s'écrouler. Et puis je démolirai sa maison. Seulement, Bill, l'essentiel c'est que Hank ne sache pas que c'est moi qui le harcèle. S'il l'apprend, il s'en ira pleurer chez

ses copains de la Mafia et réclamer une protection, et alors nous serons dans de sales draps.

Je me levai et passai à la cuisine. Je trouvai un bout de carton. Avec un marqueur feutre, j'écrivis :

ON NE VEUT PAS DE NOIRS ICI. K.K.K.

Je retournai dans le living-room et montrai ça à Bill.

— Ce sera cloué sur la porte du club. Ça devrait détourner les soupçons que Hank pourrait avoir sur mon compte. Je ferai la même chose pour sa bagnole. Comme ça, nous aurons le temps de souffler.

— Je le vois bien, approuva Bill.

— Naturellement, tôt ou tard les mecs de la Mafia se rendront bien compte que c'est moi qui les frappe, et alors ils riposteront. Nous devons nous y préparer. Une fois que nous serons vraiment lancés, il faudra nous terroriser. Je connais un endroit où nous pourrions vivre. Il faudra partir d'ici. Ça te va, Bill ?

— Puisque tu le dis, ça me va tout à fait.

— Voilà pour moi. A ton tour. Tu as dit que tu as relu le dossier Thorsen et qu'il t'est venu une idée.

— Oui. Je retourne à la case départ. La mort de Thorsen. Je trouve bizarre qu'un type comme lui se prenne les pieds, tombe et se fasse tuer par son propre fusil. J'ai toujours trouvé ça bizarre. Nous avons pensé que quelqu'un qu'il connaissait bien s'est arrangé pour mettre la main sur le fusil et l'abattre. Mais ça aussi, c'est bizarre. En y réfléchissant, Dirk, j'ai eu soudain une idée. Un type plein de fric comme Thorsen, il n'a pas qu'un seul fusil de chasse. Il a la paire. Mon père qui était grand chasseur avait deux fusils, une paire superbe, parfaitement identiques. Suppose qu'un assassin s'empare de la seconde arme de Thorsen, lui fasse sauter la cervelle, emporte le premier fusil et laisse l'autre pour que ça ait l'air d'un

accident ?... Hein ?... Tu crois que c'est possible ou bien je dis n'importe quoi ?

Je hochai la tête, sans avoir beaucoup écouté. Je me foutais de Thorsen. Je n'avais qu'une idée : me venger de Hank Smedley.

— Ouais, ce n'est pas une mauvaise idée, Bill.

Il me regarda d'un air soucieux.

— Tu n'as que ce Noir en tête, hein ? Tu ne veux pas penser à Thorsen ni en parler.

— Tu as raison, Bill. Demain soir, je me coucherai très tard. Le club de Hank ne ferme pas avant trois heures. Je ne passerai à l'action qu'après le départ de tout le monde, et ensuite je ferai sauter son petit royaume en trente-six morceaux.

— Je te comprends, murmura Bill. A ta place, je serais pareil.

Je me levai.

— Je vais me coucher. Reste en dehors de cette histoire de bombe, Bill. Je me charge de ça tout seul.

— Pas question. Partout où tu vas, je vais. Bon, allons nous pieuter.

— Je ne veux pas de toi. C'est un boulot pour un seul homme.

— Deux hommes valent toujours mieux qu'un, répliqua-t-il, puis il alla dans sa chambre.

Je pris une douche rapide et me couchai. Je posai une main sur l'oreiller où l'adorable tête de Suzy s'était si souvent posée. Je pensai au vitriol giclant sur sa figure, à la douleur atroce, à sa fuite éperdue sur la chaussée où un camion l'avait écrasée. Cette nuit-là, je ne fermai pas l'œil. Je pensais à tous les instants que nous avons passés ensemble, à tout ce qu'elle avait fait pour moi et puis mes pensées se tournèrent vers Hank Smedley.

Enfin, alors que le soleil commençait à percer les nuages de pluie, je m'endormis un peu mais seule-

ment pour une heure. Je rêvai de Hank, de cette espèce de gorille, et je me réveillai en sueur. Voyant l'heure, je me levai, me rasai, pris ma douche et m'habillai.

Bill était déjà debout. Il avait préparé le café, les toasts et la confiture. Tout était sur la table et nous nous assimes l'un en face de l'autre.

Pendant plusieurs minutes, nous déjeunâmes en silence, puis Bill me dit :

— Bon, Dirk, alors quand tu auras réglé son compte à Hank, qu'est-ce qu'on fera ?

— Je ne sais pas. J'ai ce négro dans la tête et je ne peux penser à rien d'autre.

— Je comprends ça, mais il n'y a pas quelque chose que je peux faire ?

— Dieu sait ! répliquai-je d'un ton impatient. Tu as voulu venir. Il faudra que tu me supportes !

Bill finit son café.

— D'accord. Alors je vais sortir jeter un œil à droite et à gauche. On déjeunera ici. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Attendre cette nuit. Toi, tu fais ce que tu veux.

— Je peux prendre la voiture ?

— Oui, bien sûr. Je vais rester ici. Je n'ai rien de mieux à faire que d'attendre.

— Tâche de te reposer, Dirk, conseilla Bill et il s'en alla.

Je pris mon temps pour faire la vaisselle, nettoyer la table. Je me déplaçais comme un zombie. J'étais comme un homme souffrant d'un énorme furoncle qui a besoin d'être percé. Le furoncle, c'était Hank Smedley. Je m'assis dans le living-room, fumai cigarette sur cigarette en pensant à Suzy. Le temps se traînait. Bill ne rentra qu'à 13 heures.

— J'ai pris deux steaks, annonça-t-il, puis il alla dans la cuisine.

Manger ne m'intéressait pas. J'entendis grésiller la viande sur le gril. J'allumai encore une cigarette.

Bill revint, mit la table et servit les steaks. Nous les mangeâmes avec du gros pain bis. Je chipotais. J'étais trop obsédé par Suzy et par Hank.

— Je suis descendu jusqu'au port, me dit Bill quand il eut fini son steak. J'ai bavardé ici et là. Le club de Hank ferme à deux heures et demie. Tout le monde s'en va ; la boîte est vide.

— Bon boulot, vieux, dis-je en repoussant mon assiette à moitié pleine. C'est bien. Je me pointerai là-bas à deux heures et j'examinerai les lieux. Il faudra que je m'y introduise, et il y a ces deux flics du port à guetter.

— Nous irons, Dirk, dit catégoriquement Bill. Je haussai les épaules.

— Si tu veux... Oui, d'accord, tu seras utile.

— Nom de Dieu ! s'écria Bill exaspéré. Tu es vraiment dans un sale état !

— Il faut que je règle son compte à ce fumier. Je veux le tuer, mais je ne me lance pas dans le meurtre. Alors je vais lui rendre la vie intenable.

— Est-ce que tu ne peux pas arrêter une minute de penser à Hank ? J'ai posé des questions. Je suis passé chez Masterman, le grand armurier. Je connais un gars dans la boîte... Tu veux écouter ?

Je fis un effort pour me ressaisir. Un effort monumental.

— Oui, oui, vas-y.

Bill souleva ses larges épaules. Il voyait bien que je m'en fichais complètement.

— Thorsen avait une paire de fusils semblables, dit-il. J'avais deviné juste. J'aimerais savoir ce que sont devenues les armes.

— Bon Dieu, qui s'occupe de Thorsen mainte-

nant ? criai-je en me levant. Je vais faire un tour. Ce soir, je passe à l'action.

— Je sais. Tu me l'as dit. Tu vas faire sauter le Black Cassette. Parfait. Et quand tu auras rendu la vie intenable à Hank, qu'est-ce que tu feras ?

— J'ai bien le temps d'y penser. A tout à l'heure, Bill.

Je sortis. Une pluie fine tombait. Je partis à pied, sans me soucier du mauvais temps. Je marchai pendant des heures. Tout en arpentant les rues je songeai à Suzy et à Hank. Je voyais Suzy sortir de son immeuble, une voiture s'arrêtait, on lui demandait le chemin, et puis le vitriol. Un malfrat avait manipulé l'acide. Hank conduisait la voiture.

Je m'arrêtai devant le siège de la police. Après une légère hésitation, j'entrai. Je demandai le sergent Joe Beigler. Charlie Tanner, le sergent de semaine, me regarda d'un air compatissant.

— Je suis navré, Dirk. Montez tout droit. Joe vous recevra.

Beigler s'extirpa de son fauteuil de bureau et me tendit ses deux mains, pour me prendre la mienne. Il cherchait à exprimer sa pitié, ses condoléances. J'avais besoin de compassion comme de jus de citron sur une plaie ouverte.

— Des nouvelles, Joe ? demandai-je en m'appuyant sur son bureau.

— Un peu... pas grand-chose. Nous avons trouvé un témoin dans l'immeuble devant lequel c'est arrivé. Il a tout vu ; il a relevé le numéro de la voiture... volée. Les deux hommes avaient des gants. Pas d'empreintes. Le conducteur était noir. C'est tout ce que nous avons mais l'enquête se poursuit.

— Il est sûr que le conducteur était noir ?

— Il le jure.

— Si c'est ce que vous avez de mieux, je ne vous ferai pas perdre votre temps.

Je repartis, descendis par une petite rue et arrivai sur le port. Au bout d'une minute ou deux, je ralentis en passant devant le Black Cassette. L'Olds qui avait appartenu à Terry Thorsen était garée devant, une belle voiture. J'avançai lentement. Il était maintenant 16 h 30. Hank devait préparer la salle pour la soirée. Je continuai de marcher et allai examiner le luxueux yacht de Joe Walinski. Comme il y avait là des touristes, en imperméables de plastique, qui regardaient aussi, je me mêlai à eux.

Lou Gerando allait et venait sur le pont. Il regardait les badauds en ricanant. Après Hank, me dis-je, ce serait le tour de ce yacht. Il me faudrait une de ces mines sangsue. Ali Hassan me fournirait ça. Il fournirait n'importe quoi, pourvu que le prix soit assez élevé.

J'avais assez marché. Je pris un taxi pour rentrer.

Bill était sorti. J'avais encore des heures à tuer. Je m'assis et me forçai à me détendre. Ce soir, l'action, pensai-je sans cesse. La vengeance.

Bill revint après 20 heures. Je lui ouvris. Il était chargé d'un sac en plastique et d'un sac de marin.

— Mangeons, dit-il en laissant tomber les deux fardeaux. Je crève de faim.

Il alla dans la cuisine et je retournai à mon fauteuil. Je n'avais pas faim. Faim de vengeance uniquement.

Quelques minutes plus tard, Bill reparut avec des hamburgers réchauffés. Il mit le couvert et s'assit.

— Allez viens, Dirk, je t'en prie ! grommela-t-il. D'ici peu, tu vas être bon pour l'asile, si tu ne fais pas attention.

Je grignotai un hamburger.

— Où as-tu été ?

— Par là, un peu partout. Bon, écoute, Dirk,

occupons-nous d'abord de Hank. Peut-être, quand ça sera réglé, tu pourras écouter et parler raisonnablement. O.K. ?

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac de marin ?

— Tout ce qu'il nous faut pour nous introduire dans le club de Hank et tout ce qu'il nous faudra pour démolir sa bagnole.

Je hochai la tête et m'aperçus brusquement que j'avais faim. Je dévorai tout le hamburger.

— J'ai parlé à Beigler... Les flics n'avancent pas mais ils ont trouvé un témoin qui jure que le conducteur était noir.

— Nous le savions plus ou moins, dit Bill, la bouche pleine.

Il fila à la cuisine et revint avec deux autres hamburgers. Nous les mangeâmes. Je regardais constamment ma montre. 20 h 35. Dieu, comme le temps passait lentement !

Je retournai à mon fauteuil et allumai une cigarette pendant que Bill enlevait le couvert. J'étais tenté de boire un double scotch mais je me retins. Ce n'était pas le moment de forcer sur la gnôle.

Enfin, à 21 heures, je me levai.

— Je vais chercher la bombe, Bill.

— D'accord. Je vais avec toi. Je n'ai rien à faire.

Laissant Bill dans la voiture, j'allai à pied à l'éventaire d'Ali Hassan. Malgré le crachin, il y avait encore des touristes sur le port, la plupart tournant autour de ce marché aux puces. Hassan, installé sous un auvent, mit plusieurs minutes avant de m'apercevoir. Il se leva, parla à sa femme et vint me rejoindre.

— Vous l'avez ! demandai-je.

— Oui. Du travail superbe, monsieur Martin. Un bijou qui vaut tous les dollars que vous payez.

— Donnez et je vous remettrai l'argent.

— C'est comme ça que ça doit être. Tout est prêt.

Ecoutez, monsieur Martin, y a pas de problèmes. Il y a une manette sur le dessus. Vous la tournez vers la droite et la bombe explose dix minutes plus tard. Elle ne présente aucun danger tant qu'on ne touche pas à la manette. Vous pouvez même la laisser tomber. Pas de problème.

Reculant dans l'ombre plus dense, je pris mon portefeuille et lui donnai le reste de la somme convenue. Il compta les billets, approuva et fit disparaître le tout sous sa gandourah.

— Une minute, monsieur Martin. (Il s'éloigna pour revenir avec un sac en plastique qu'il me tendit.) Vous tournez la manette sur la droite, et puis vous partez. Dix minutes plus tard, il y aura un grand boum et beaucoup de dégâts.

— Il se peut que j'aie besoin d'autre chose. Un truc capable de couler un yacht de trente mètres. Vous avez ce qu'il faut en stock ?

Il glissa une main sous sa gandourah et se gratta.

— Ça coûterait cher, monsieur Martin. Je pourrais vous trouver ça, mais faudrait que je m'arrange avec un sergent des Marines qui est très gourmand.

— Mais vous pourriez l'arranger ?

— Si la somme est suffisante, tout peut s'arranger.

— Je vous reverrai, alors, dis-je et je retournai à la voiture.

Je déposai le sac en plastique sur le siège arrière et me glissai au volant.

— C'est ça ? demanda Bill en tournant la tête pour regarder le sac.

— C'est ça. On rentre à la maison et on attend.

— Les bombes, j'aime pas tant que ça. C'est pas dangereux, ce truc-là ?

— Pas du tout. T'en fais pas.

Nous rentrâmes chez moi et dans le garage souterrain j'ouvris le sac et en retirai un objet noir cubique.

Comme l'avait dit Hassan, il y avait une petite manette sur le dessus. Bill regardait ça avec des yeux ronds.

— On pousse la manette sur la droite, lui expliquai-je, et au bout de dix minutes... boum !

Je remis la bombe dans le sac et nous prîmes l'ascenseur jusqu'à mon étage.

— Nous avons cinq heures à attendre, dis-je. Faisons du café.

— D'accord.

Bill alla à la cuisine. Je posai la bombe sur la table et, allumant une cigarette, je m'assis.

Bill revint avec la cafetière, une tasse et une soucoupe.

— Je vais faire un somme, Dirk. Réveille-moi quand tu seras prêt à partir.

Quand il fut dans sa chambre, je bus du café, fumai, arpentai le living-room tout en consultant continuellement ma montre. Je ne pensais qu'à rendre la vie de Hank Smedley insupportable comme il avait gâché la mienne.

Enfin, à 1 h 45, je réveillai Bill qui dormait paisiblement. Je l'enviais.

— Filons, lui dis-je. Nous jetterons un coup d'œil aux alentours.

Donc, munis du sac en plastique contenant la bombe et de l'avertissement du K.K.K., nous repartîmes vers le port. Il s'était remis à pleuvoir. Pas grand monde sur le port. Quelques pêcheurs débarquaient. Les touristes étaient couchés. Aucune trace des deux flics.

Je trouvai à me garer facilement à cent mètres du Black Cassette.

— Je vais jeter un coup d'œil, dis-je à Bill et je descendis de voiture.

Je passai devant le club, d'où filtrait du jazz. Il y

avait une ruelle sur le côté qui devait mener par derrière. Sans bruit, je la suivis et risquai un œil par une fenêtre du club. Une fenêtre qui ne présenterait aucune résistance. Je vis deux Noirs à l'intérieur. La pièce offrait l'aspect d'une cuisine des plus rudimentaires.

Un des Noirs ôtait son tablier sale comme s'il se préparait à partir. L'autre, assis à une table, mangeait un hot dog.

Je repartis silencieusement vers la voiture et rejoignis Bill.

— Il y a une fenêtre par derrière, annonçai-je. Pas de problème.

Nous attendîmes en silence. Le port était maintenant complètement désert. La pluie tombait avec régularité. Les seules lumières étaient celles du Black Cassette.

Alors que les aiguilles de ma montre se traînaient vers 2 h 30, quelques lumières du club s'éteignirent. Il y eut un brouhaha de voix et une trentaine de Noirs, hommes et femmes, sortirent. Ils bavardaient tous comme des pies. Au bout de quelques instants, le groupe se disloqua. Il y eut beaucoup de cris, d'au-revoirs, de signes de bras et tout le monde se dispersa dans diverses ruelles.

Ensuite, quatre grands gaillards noirs, le personnel sans doute, sortirent et se hâtèrent vers une voiture garée pas très loin de la nôtre. Ils y montèrent et démarrèrent.

Juste après trois heures, Hank Smedley apparut. On ne pouvait pas se méprendre sur cette silhouette de gorille géant. Il était en compagnie d'un homme coiffé d'un chapeau à larges bords et vêtu d'une veste blanche. Hank ferma à clef la porte du club. Tous deux montèrent rapidement dans l'Olds de Hank et partirent.

— Qui est le mec avec le chapeau ? demanda Bill. Il est blanc.

— Je ne sais pas et je m'en fous. Viens, on a du boulot.

Nous descendîmes de voiture. Bill avait pris une pince-monseigneur dans le sac de marin. Je portais la bombe.

Il fallut à Bill moins d'une minute pour soulever la fenêtre à guillotine. Je lui tendis la bombe.

— Tiens-là, dis-je, puis je grimpai par la fenêtre dans une cuisine malodorante.

J'avais apporté une grosse torche électrique. Je l'allumai et fis signe à Bill de me donner la bombe.

— Je m'occupe de ça. Va coller l'avertissement du K.K.K. sur la porte.

Je passai dans la grande salle du club et posai la bombe sur le bar. Ensuite, pistolet au poing, je fis le tour de toute la bâtisse pour m'assurer que personne n'y dormait.

Rassuré, je revins au bar et poussai la manette de la bombe sur la droite. Je retournai en courant dans la cuisine, passai par la fenêtre et rejoignis Bill dans la voiture.

— Tu crois que nous sommes assez loin ? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

— Je veux voir ça, grinçai-je, les mains crispées sur le volant, les yeux sur le club.

Je me disais que c'était le premier pas que je faisais pour venger Suzy, et j'exultais. Les aiguilles de la pendule du tableau de bord se traînaient. Dix minutes s'écoulèrent. Bill changea de position, la mine inquiète.

— Si ça se trouve, ça va être un bide, marmonna-t-il alors que la montre indiquait qu'un quart d'heure était passé.

— Tais-toi ! Attends !

A peine avais-je parlé que la bombe explosa. Le bruit et l'onde de choc secouèrent la voiture et nous assourdirent.

Les fenêtres du devant sautèrent sur le quai. Le toit s'écrouta dans un abominable fracas. Je vis la porte d'entrée pendre d'un côté, avec son avertissement du K.K.K. Il y eut encore des grondements, des bris de vitres ; d'autres murs s'effondraient à l'intérieur.

Pour moi, c'était suffisant. Je mis en marche et quittai le quartier avant l'arrivée des flics et des pompiers.

J'avais fait ce que je voulais. Le Black Cassette était définitivement kaput. J'avais l'impression d'être soulagé d'un grand poids qui pesait sur mon dos.

— Sacrée bombe ! jugea Bill. Et maintenant ?

— Tu sais où habite Hank ?

— Bien sûr.

— On y va et on démolit sa bagnole.

Il m'indiqua le chemin de Seagrove Road.

— C'est sa piaule, là. Sur la droite.

Je me garai et tous les deux, armés de gros marteaux à manche court, nous descendîmes vers le garage en sous-sol.

Il nous fallut moins de dix minutes pour réduire la voiture de Hank à l'état de ferraille. Pendant que je cassais les vitres et le pare-brise, Bill s'attaquait au moteur. Ça fit du boucan mais à 4 h 15, qui fait attention au bruit ? Nous crevâmes les pneus, les lacrâmes, et puis, avec un marqueur feutre, j'écrivis les trois lettres K.K.K. sur le seul panneau de portière encore relativement intact.

Nous retournâmes à la voiture.

— Satisfait ? me demanda Bill alors que je tournais la clé de contact.

— Oui. Je vais roupiller. Merci, Bill.
Nous rentrâmes chez moi.

Pour la première fois depuis la mort de Suzy, je dormis sans rêver. Une fois que je fus levé, rasé, douché et habillé, il était 11 h 15.

Bill avait préparé un solide petit déjeuner et tout en s'attablant il m'examina.

— Je crois que tu as doublé le cap, Dirk, me dit-il enfin en entamant son troisième œuf.

— Je le crois aussi... Hank conduisait la voiture, mais nous devons trouver celui qui a jeté le vitriol. Lui aussi, il faut que je lui règle son compte.

— D'accord, on l'aura, dit Bill. On va se renseigner.

Après déjeuner, je descendis avec Bill sur le port. Les places de stationnement étaient chères mais je finis par en trouver une et, tous les deux, nous passâmes devant les éventaires de brocante, les chalutiers et arrivâmes enfin au Black Cassette, enfin ce qu'il en restait.

Il y avait une foule de touristes, de badauds, tenus à distance par les deux flics du port. J'aperçus l'inspecteur Tom Lepski en conversation avec un pompier.

— Reste là, dis-je à Bill et je me frayai un passage dans la cohue.

Un des deux flics fit mine de m'intercepter.

— Hé! Tom! appelai-je.

Lepski me fit un signe de la main et le flic recula. J'allai rejoindre le policier.

— Regardez-moi ça, dit-il en désignant l'entrée du club. Quel chantier!

J'eus du mal à dissimuler ma satisfaction en jetant un coup d'œil par la porte défoncée. La bombe avait vraiment fait du beau boulot.

— On dirait une bombe, fis-je remarquer.

— C'est sûr! Un truc qui n'est jamais arrivé dans cette ville. Le maire s'arrache ses derniers cheveux. (Lepski éclata de rire.) Il était grand temps que quelqu'un liquide ce club. Je dois dire que le type qui a fait ça, il n'a pas raté son coup.

— Pas de doute, marmonnai-je en sentant peser sur moi le regard songeur de Lepski.

— Ouais. Y a une menace du Klu Klux Klan sur la porte mais je n'y crois pas et personne d'autre d'ailleurs. C'est quelqu'un qui haïssait vraiment Smedley qui a fait le coup.

— Vous avez peut-être raison, Tom. Vous avez vu Smedley?

— Oui, forcément, dit-il avec un haussement d'épaules, mais j'ai rien à foutre de ce nègre. On lui a bousillé sa bagnole, aussi. Nous pensons que c'est le même gars qui a posé la bombe. Smedley est fou de rage, il gueule pour qu'on trouve le coupable... Bon, d'accord, c'est notre boulot d'enquêter, mais nous n'allons pas nous casser le cul. Smedley ne l'a pas volé. (De nouveau, le dur regard de flic.) Il paraît que vous avez quitté l'agence, Dirk?

— Oui. La mort de Suzy m'a ôté toute espèce de courage. Je reprendrai peut-être un jour mon poste. Plus tard. Où en est votre enquête sur la mort de Suzy, Tom?

— Nous cherchons toujours. Nous avons trouvé un autre témoin, une femme, qui nous a donné le signalement du mec qui a jeté le vitriol; enfin, pas un signalement très précis mais ça peut aider. Il avait des épaules larges, une veste blanche et un chapeau à larges bords. Nous cherchons quelqu'un qui corresponde à ça.

Je hochai la tête, impassible.

Je me rappalais l'homme qui était sorti du club

avec Hank, en veste blanche et grand chapeau. Ils étaient partis ensemble.

Lepski m'examinait toujours.

— Ecoutez, Dirk, on a réglé son compte à Hank. Nous ne voulons plus d'ennuis. C'est une région particulièrement sensible, ici. La nouvelle court les rues qu'une bombe a sauté. Les bombes terrifient les riches vacanciers. Déjà, les hôtels reçoivent des annulations pour le mois prochain. Nous ne voulons plus de bombes. Vous m'avez compris, Dirk ?

— Pourquoi me dire ça à moi ? Vous feriez mieux de le dire au poseur de bombe, s'il veut bien vous écouter.

Lepski haussa les épaules.

— A votre aise, grogna-t-il, mais je vous avertis que s'il y a une nouvelle explosion, nous ferons écoper le poseur de bombe du maximum. Il en aura pour quinze ans.

— Dites-lui ça. Bon, à un de ces jours, Tom, dis-je avant de me fondre dans la foule.

Je fis signe à Bill de rester où il était et suivis le quai jusqu'à la Neptune Tavern. Je trouvai Al Barney assis sur sa borne, en compagnie de deux jeunes touristes aux yeux ronds. J'attendis. Finalement, ils le photographièrent et le garçon tira de sa poche un billet de dix dollars. Al le happa, les salua de la main, puis ils s'éloignèrent.

— Le commerce du touriste prospère, Al ? demandai-je en m'approchant.

— Ah, monsieur Wallace. Bof, ça va et ça vient. Le mois prochain, ça ira encore mieux. (Il fourra le billet dans la poche de son sweat-shirt crasseux, puis ses petits yeux de requin m'examinèrent.) Une sacrée bombe... Ça règle son compte à Smedley.

— Al, connaissez-vous un type aux épaules larges,

qui s'habille d'une veste blanche et porte un chapeau à larges bords ?

Barney fit une grimace.

— Hula Minsky. Touchez pas à ce mec-là, monsieur Wallace.

— Qui est-ce ?

Il regarda furtivement autour de lui et baissa la voix.

— Un des porte-flingue de Walinski. Une saloperie.

— Où est-ce que je le trouve ?

— Vous ne voulez pas le trouver, monsieur Wallace. Je vous le dis... une vraie saloperie.

— Où est-ce que je le trouve, Al ? répétais-je.

Il gémit.

— Quand il est ici, il habite chez Hank Smedley. Il descend ici avant le premier du mois pour récolter les paiements.

— Merci, Al.

Je donnai une claque amicale sur son épaule grasse et allai retrouver Bill.

— Les flics sont à peu près sûrs que c'est moi qui ai posé la bombe, lui dis-je après lui avoir rapporté ce que j'avais fait. Lepski m'a carrément averti, mais ils n'ont pas de preuve.

Bill haussa les épaules.

— Les flics ont toujours des hypothèses. Hula Minsky... sacré blaze. Qu'est-ce que tu comptes faire avec lui ?

— Le casser. Je m'en vais le frapper si fort qu'il se baladera dans une petite voiture pour le restant de ses jours.

Je tournai la clef de contact.

— Et c'est pour quand ?

— Ce soir. Vers sept heures, nous irons planquer devant l'immeuble de Hank et nous attendrons.

— Ça risque d'être duraille.
— Et alors ? Ce sera duraille.
— Tu t'occupes de Minsky, je me charge de Hank.
La main me démange de tabasser ce Noir.

— Au poil.

De retour chez moi, Bill arpenta nerveusement le living-room pendant que j'allumais une cigarette et réfléchissais.

— Tu n'es toujours pas d'humeur à parler des deux fusils, Dirk ?

— Ecoute, je me fous que Thorsen ait été assassiné et par qui ! Ne m'en parle plus ! C'est Minsky qui m'intéresse.

Le téléphone sonna. J'allongeai le bras et décrochai.

— Monsieur Wallace ?

Une voix de femme.

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Je suis la secrétaire de M. Walinski. (La voix dure, métallique, pouvait être celle d'une femme de n'importe quel âge.) M. Walinski aimerait vous parler. Voudriez-vous venir au Spanish Bay Hotel à cinq heures ? Je vous attendrai en bas et vous conduirai à l'appartement de M. Walinski.

Elle raccrocha avant que je puisse placer un mot. Je reposai le combiné.

— C'était la secrétaire de Joe Walinski, dis-je à Bill. Il veut me parler, cet après-midi à cinq heures. Il est descendu au Spanish Bay.

Bill sifflota tout bas. Le Spanish Bay était le meilleur palace, le plus cher et le plus sélect de toute la côte atlantique.

— Il ne se prive de rien. Tu iras ?

— Bien sûr.

Quelques minutes avant cinq heures, j'entrai dans le luxueux hall du Spanish Bay.

J'y trouvai le spectacle habituel : de vieilles dames, résidentes à demeure, qui prenaient le thé en caquetant. C'était uniquement réservé aux millionnaires. Deux serveurs allaient et venaient, poussaient des chariots chargés de gâteaux et de petits fours. Ils ne manquaient pas de clients.

La secrétaire m'attendait au bureau de la réception : grande, cheveux aile de corbeau, yeux verts. Pas une beauté mais si sensuelle qu'elle semblait projeter des vibrations comme des étincelles. Elle était en blanc : courte veste et jupe stricte admirablement coupée. Elle était sensationnelle.

Levant une longue main fine, elle s'avança vers moi.

— Monsieur Wallace ? Je suis Sandra. Peu importe mon nom de famille. Tout le monde m'appelle Sandra.

— Salut, Sandra. (J'examinai son corps. Elle avait tout ce qu'un homme peut désirer ; gros seins, taille de guêpe, fesses solides et longues jambes.) De quoi s'agit-il ?

— M. Walinski veut vous parler. Faites attention avec lui, monsieur Wallace. Il n'est pas ce qu'il paraît.

Elle m'observa d'un air songeur, puis tourna les talons et me précéda vers les ascenseurs. Arrivés au sixième, nous suivîmes un long couloir et elle s'arrêta enfin devant une porte. Elle glissa une clef dans la serrure et se retourna vers moi.

— Soyez prudent, murmura-t-elle avant d'ouvrir la porte.

J'entrai dans une grande pièce avec une immense terrasse. Le très grand luxe.

— Monsieur Walinski, M. Wallace est ici, annonça Sandra en élevant la voix. (Puis, plus bas :) Il est sur la terrasse, monsieur Wallace.

Je traversai donc la pièce et sortis sur la terrasse dominant la plage, les palmiers, les baigneurs et l'océan.

Joe Walinski était accoudé à la balustrade. Il se retourna et vint vers moi.

Je fus surpris. Je m'attendais à une grande brute menaçante. Sachant que Walinski était un Mafioso, connaissant ses activités de maître chanteur, j'étais dérouté par son aspect.

Souriant, petit, plutôt trapu, il ressemblait à tous les grands hommes d'affaires qui venaient par ici en vacances. Ses cheveux se clairsemaient, il était un peu bedonnant, bronzé et très élégamment vêtu d'un costume léger bleu clair avec une chemise de soie crème et une cravate rayée. Il avait aux pieds des mocassins de chez Gucci.

La figure ronde de l'homme prospère, il avait un nez court, une large bouche aux lèvres presque inexistantes et des yeux gris-bleu très écartés. Son menton proéminent se creusait d'une fossette. Tout en lui respirait la fortune et la bonne humeur.

— Très aimable à vous d'être venu, monsieur Wallace, me dit-il en me tendant la main.

J'hésitai, puis la serrai. Il avait une poigne ferme mais pas agressive.

— Asseyons-nous. Nous allons avoir encore de la pluie, on dirait. C'est la saison...

Il me conduisit vers une table entourée de chaises, à l'ombre d'un parasol. Nous nous assîmes. Je sentis qu'il m'observait. Ces yeux gris-bleu étaient pénétrants et rien ne leur échappait.

— Du café, peut-être ? proposait-il. Il est un peu tôt pour boire un verre.

— Merci, non.

— Du thé ?

— Rien, merci.

Il haussa ses lourdes épaules.

— Bien, alors causons. Je suis occupé. Vous êtes occupé. Ne perdons pas notre temps qui est précieux.

J'attendis la suite. Il croisa ses courtes jambes.

— Je tiens d'abord à vous dire que je suis profondément désolé de ce qui est arrivé à Miss Suzy Long. Je veux que vous sachiez que cet acte monstrueux a été commis à mon insu. Il a été commis par un homme qui travaillait pour moi. C'était un individu stupide, capable de n'importe quoi pour de l'argent. Quand je l'ai interrogé, il m'a avoué qu'il avait reçu cinq mille dollars pour perpétrer cette infamie. Il m'a dit que l'argent lui avait été remis par Hank Smedley agissant au nom de quelqu'un d'autre. Il ne savait pas qui. Sous la pression, il a avoué qu'il s'agissait d'une vendetta privée.

J'écoutais attentivement. Je me souvenais de la scène à la banque, quand Angela Thorsen m'avait lancé : « Vous allez regretter ça ! Bon Dieu ! Vous allez le payer cher ! » Je revis son air déçu. Était-ce elle qui avait donné cinq mille dollars à Hank pour défigurer Suzy ?

— Monsieur Wallace, vous avez réglé les comptes avec Smedley. Je les ai réglés avec mon homme. (Walinski s'interrompt, ses yeux bleu-gris devenant soudain d'un bleu d'acier.) Il appartient au passé. J'ai une organisation qui s'occupe de gens comme lui. Pas d'histoires, pas de bavures, fini. Quant à Smedley, je ne l'emploie plus. Si cela peut vous soulager, lui aussi peut disparaître. Est-ce que cela vous ferait plaisir ?

— Ainsi, vous renverseriez le pouce et Hank serait mort ?

— C'est assez brutalement formulé, monsieur Wallace, mais pour ne pas perdre de temps, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Laissez-le vivre.

— Vous êtes plein de mansuétude, monsieur Wallace. Si quelqu'un avait fait à mon amie ce que ces deux-là ont fait à la vôtre, je ne pardonnerais pas aussi aisément.

— Laissez-le vivre, répétais-je. Je ferai de sa vie un enfer.

Il hocha la tête.

— Je n'en doute pas.

Sandra arriva avec un plateau de café, le posa sur la table, remplit deux tasses et repartit.

Elle était d'une sensualité si électrisante que je dus faire un effort considérable pour ne pas me retourner et la regarder traverser la terrasse.

Je sentis que Walinski m'observait.

— C'est une fille utile, dit-il avec son sourire bienveillant. Son père travaillait pour moi. Quand il est mort, je l'ai prise comme secrétaire. Elle m'est indispensable.

Je ne dis rien. Il but son café à petites gorgées. Je ne touchai pas au mien.

— Eh bien, monsieur Wallace, nous allons conclure cette entrevue, dit-il. J'espère que vous êtes satisfait. Je veux que vous soyez satisfait. Mon homme n'existe plus. Je laisse l'avenir de Smedley entre vos mains. Je comprends, monsieur Wallace, qu'en détruisant le club de Smedley, vous vous êtes rapidement vengé. Cependant, quand une bombe explose dans cette ville paisible, cela provoque des réactions de peur chez tous les gens riches qui vivent ici. Je ne veux plus de bombes. Je traite des affaires avec les gens riches. S'ils craignent de nouvelles bombes, ils iront ailleurs et ce sera mauvais pour mes intérêts. Vous êtes un homme intelligent. Vous comprenez ce que je dis mais, en même temps, vous pourriez être tenté de causer d'autres ennuis. Je vous demande de ne pas le faire.

Il sourit. Je commençais à détester ce grand sourire aimable. J'avais plutôt l'impression qu'un serpent à sonnette me souriait.

— Comme vous le savez probablement, je fais partie d'une vaste organisation qui opère dans tous les pays du monde, dit-il en posant sa tasse vide. Alors je vous conseille de ne plus causer d'ennuis dans cette ville. Si jamais vous cédez à la tentation, vous le regretteriez. Est-ce bien compris ?

Je me levai.

— Très bien, monsieur Walinski, dis-je et, tournant les talons je traversai la terrasse et entrai dans le grand salon.

Sandra attendait et se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta, une main sur le bouton, et nous nous regardâmes. Aucune des femmes que j'avais connues jusqu'ici ne pouvait se comparer à elle. Elle n'était pas une femme que je pourrais aimer comme j'avais aimé Suzy ; elle était à part, unique. Ces yeux verts étaient provocants, dangereux, fascinants. Et puis il y avait cette sensualité, son corps, sa magistrale assurance, que si peu de femmes possèdent.

Elle ouvrit la porte et, comme je passais devant elle, elle me chuchota :

— Ce soir. Onze heures. Le restaurant Aux Trois Crabes.

Pendant un instant, je n'en crus pas mes oreilles. Je me retournai, mais la porte m'avait claqué au nez.

Je retournai chez moi juste après 18 heures.

Bill, assis à mon bureau, lisait encore le dossier Thorsen. Il l'abandonna à regret et me rejoignit sur le canapé, avec un scotch bien tassé que j'avais servi.

Je lui racontai, en détail, mon entrevue avec Walinski. Il m'écouta attentivement.

— J'ai l'impression, lui dis-je, que ce n'était pas un contrat de la Mafia mais une vendetta privée, exécutée par Hank et Minsky contre cinq mille dollars. Minsky est enterré quelque part où il ne sera pas retrouvé alors nous n'avons pas à nous inquiéter de lui. Mais Hank...

— Oui, Hank.

— Nous allons lui rendre visite et nous allons savoir qui l'a embauché pour le truc du vitriol. Je devine que c'était Angela Thorsen mais je veux en être sûr. Quand il se mettra à table, et si c'est Angela, alors nous irons la trouver.

Bill hocha la tête.

— Comment qu'on fait chanter un grand singe comme Hank ?

— Tu saurais garder les mains sous un chalumeau, toi ?

Bill eut un sourire épanoui.

— Ouais, génial ! On le brûle un peu et du coup, il se met à table.

Il réfléchit, tout en buvant son verre.

— Quel effet t'a fait Walinski, Dirk ?

— Dangereux. Un vrai serpent. Un mec avec qui on ne rigole pas.

Je lui parlai alors de Sandra et il ouvrit des yeux ronds.

— Tu vas aller au rendez-vous ?

— Pourquoi pas ? Tu connais les Trois Crabes ?

Bill a toujours été incollable question restaurants et boîtes.

— Sur le port. Bon. Cher. A côté du troquet de Solly Joel. Tu connais ?

— Vu. D'accord, Bill, vois si tu peux trouver un chalumeau. Je vais téléphoner à Hank.

— Le concierge doit en avoir un.

Bill sortit et j'allai chercher dans un placard deux

paires de menottes. Je pris mon 38 dans sa boîte, m'assurai qu'il était chargé et l'empochai. Puis j'ouvris l'annuaire et cherchai le numéro de Hank.

Je dus attendre la douzième sonnerie avant que Hank gronde :

— Ouais ! Qui c'est ?

— Monsieur Smedley ? dis-je d'une voix dure et autoritaire. Ici, le commissariat central.

— Ah ! Alors, vous avez trouvé le fumier qu'a foutu ma boîte en l'air ?

— C'est de ça que nous voulons vous parler, monsieur Smedley. Quelques questions seulement. Nous envoyons deux inspecteurs chez vous. D'accord ?

— Ouais. Qu'ils se grouillent. Faut que je sorte dans une heure.

Il raccrocha. Bill revint avec un chalumeau.

— Pas de problème, dit-il. Il est neuf et marche à la perfection.

— Parfait. Allons-y.

— Ecoute, Dirk, je veux m'occuper de ce gorille. Tu es d'accord pour me laisser la place de ring ?

— Tu meurs d'envie de voir si ton punch va l'étendre.

— Tu vas voir ça.

Dix minutes plus tard, nous étions à Seagrove Road. Nous prîmes l'ascenseur jusqu'au dernier étage.

— Ce coup-ci, c'est pour moi, me dit Bill.

Je m'écartai, m'aplatis contre le mur, pistolet au poing. Bill sonna.

Une brève attente et la porte s'ouvrit. Torse nu, Hank était en jean serré. En dehors des boxeurs professionnels, je crois bien que je n'avais jamais vu de corps aussi bien bâti et musclé.

— Vous êtes un flic ? gronda-t-il, puis il sursauta.

Je vous connais ! Nom de Dieu ! Foutez-moi le camp d'ici avant que je vous écrase !

Bill dit quelques mots à mi-voix, que Hank n'entendit pas. Il fit ce que Bill attendait. Il se pencha en avant, baissant vers Bill sa face de singe. C'était une cible parfaite. Le poing de Bill, protégé par son coup-de-poing américain, s'écrasa sur la mâchoire du Noir avec un bruit qui me fit mal.

Les yeux de Hank se révoltèrent et il tomba comme une masse.

— Du spaghetti, dit Bill avec mépris.

A nous deux, nous traînâmes l'énorme type dans le living-room. Il me fallut à peine quelques secondes pour lui boucler ses poignets épais dans le dos et coller l'autre paire de menottes à ses chevilles.

Bill ferma à clef la porte d'entrée. Nous jetâmes un coup d'œil autour de nous.

Dans le temps, le living-room avait dû être confortable et bien meublé mais à présent ça sentait l'abandon et l'usure. Pistolet au poing, je fis le tour des deux chambres, de la minuscule cuisine dégouttante et jetai un coup d'œil dans la salle de bains, en désordre aussi. Hank était seul.

— Ça va, Bill, ne perdons pas de temps avec cette ordure, dis-je en revenant. Va chercher de l'eau et ramenons-le à la surface.

Bill alla à la cuisine, trouva un seau, le remplit d'eau froide et vint le vider sur la tête de Hank. Puis il brancha le chalumeau. Une longue flamme bleue et jaune jaillit en sifflant.

Hank s'agita, battit des paupières, secoua la tête, gémit et referma les yeux. Je lui flanquai dans les côtes un bon coup de pied qui lui arracha une plainte, et il se redressa. Mon pied sur son front, je lui maintins la tête sur le tapis trempé.

Il gronda tel un tigre pris au piège grognerait contre le chasseur qui l'aurait capturé.

— Qui t'a payé cinq mille dollars pour vitrioler mon amie ? demandai-je.

Il tira sur les bracelets, mais cela ne lui fit aucun bien. C'était un modèle de menottes qui se resserrent de plus en plus à mesure qu'on tente de se débattre.

— Sais pas ce que vous voulez dire, marmonna-t-il.

Je regardai Bill.

— Fais-lui sentir un peu de chaleur.

— Avec joie.

Bill fit rapidement passer le jet de flamme sur le torse nu de Hank qui hurla. Il parut s'effondrer. Les grimaces et la haine disparurent. La terreur prenait la relève.

— Arrêtez ! haleta-t-il. D'accord, d'accord, je vais vous le dire. Mais faites pas ça !

— Qui ? insistai-je en m'accroupissant à côté de lui.

— Angie ! Ecartez cette flamme !

— Parle !

Bill s'approcha et agita la flamme sifflante près de la figure de Hank qui poussa un cri perçant. La sueur ruisselait sur son visage et son torse.

— Parle ! lui criai-je.

— Angie est venue me trouver. Elle était folle furieuse que vous l'ayez empêchée de mettre la main sur le fric de Terry. Folle à lier ! Je vous jure ! Elle m'a fait peur ! C'est elle qui a eu l'idée du vitriol. Quand elle a offert cinq sacs, j'ai parlé à Hula qui peut tout arranger. Alors on a fait le coup. Je ne voulais pas la tuer. Je vous le jure. Je croyais que ça ne serait qu'une simple petite brûlure, la peau qui pèle. Je vous jure que je n'ai pas pensé qu'elle allait

courir sur la chaussée et se faire écraser. Je vous le jure !

— Je le regardai avec dégoût.

— Tu as touché l'argent ?

— Bien sûr. Quand Angie dit qu'elle paiera, elle paie. J'ai eu une moitié, Hula l'autre.

— Où est Hula ?

— J'en sais rien. Il a reçu un coup de fil hier soir. Il a dit qu'il devait sortir pour un boulot. Il n'est pas revenu.

— Il a précisé où il allait ?

— Je ne pose pas de questions à Hula, marmonna Hank, un œil sur le chalumeau. Faut être dingue, pour poser des questions à Hula. Je sais pas où il est.

J'aurais pu le lui dire mais préférerais me taire.

— Très bien, Hank, nous progressons. Alors, Angie. Elle te paie dix mille dollars par mois, hein ?

Il secoua la tête, alors que Bill déplaçait la flamme du chalumeau.

— Pas à moi ! Ecoutez, voilà comment ça marche. Hula vient me voir. Il se sert de mon club comme boîte aux lettres. Il me paie cinq cents dollars par semaine pour se servir de mon club. Alors, bon, d'accord, moi je veux bien. Cette piaule est à lui. Il me laisse y habiter. Je ne sais rien du tout. Je le jure !

— Continue, on t'écoute, grognai-je.

Bill s'avança un peu pour que Hank puisse sentir la chaleur. Il recula peureusement.

— Des gens viennent à mon club et me donnent des enveloppes. Angie m'apporte un portefeuille. Je colle tout dans un sac. Je pose pas de questions. Le premier du mois, Hula rapplique. Je lui donne le sac et c'est marre.

— Pour quelle raison fait-on chanter Angie ?

— J'en sais rien, je le jure ! C'est Hula qui déterre les saletés sur les gens. Moi, je pose pas de questions.

Je ne veux rien savoir. Probable que Hula sait quelque chose concernant Angie. Quelque chose de si gros qu'elle allonge tout ce fric. Ça va pas bien dans sa tête. C'est une vraie dingue. Elle a toujours été dingue.

Je l'examinai et pensai qu'il disait la vérité. Un individu brutal et sans scrupules comme Minski n'irait pas révéler quoi que ce soit à un foutu con comme Hank.

J'en eus soudain marre, de lui, de cette pièce, de cette atmosphère.

— Ça va comme ça, Bill, dis-je. Délivre-le.

Bill éteignit le chalumeau et ôta les menottes, pendant que je surveillais, pistolet au poing.

Hank s'assit, se frotta les poignets et leva les yeux vers moi.

— Ecoute-moi bien, lui dis-je. Y a pas de place pour toi dans ce patelin. J'ai vu le patron de Hula. Hula nourrit les asticots. Tu ne le reverras plus et moi je ne veux plus te revoir. Tu as douze heures pour foutre le camp d'ici. Si jamais je te revois, tu recevras une balle dans chaque genou et tu ne pourras plus jamais marcher. Alors disparais ! Compris ?

Il me regardait fixement, l'air ahuri, en secouant la tête.

— Je sais pas où alier, marmonna-t-il. J'ai pas un rond.

— Je ne te le dirai pas deux fois. Si tu n'as pas quitté cette ville dans douze heures, tu seras estropié... Viens, Bill. La vue de ce merdeux me donne envie de vomir.

Nous prîmes l'ascenseur et sortîmes de l'immeuble dans la nuit pluvieuse.

VII

Vu de l'extérieur, le restaurant des Trois Crabes n'avait rien d'engageant. Une façade en bois délavé, une porte vitrée étroite avec un rideau rouge ; rien pour attirer les touristes.

En poussant la porte, je me trouvai dans un minuscule foyer avec un vestiaire tenu par une jeune Vietnamiennne. Elle me sourit aimablement.

— Vous avez une réservation, monsieur ?

— Je suis attendu.

— Seriez-vous M. Wallace ?

— Oui, en effet.

— Un instant, monsieur.

Elle appuya sur un timbre. Presque aussitôt, un petit homme bedonnant en veste d'alpaga gris, chemise blanche avec nœud papillon et pantalon noir apparut.

— Monsieur Wallace ?

— Oui.

— Miss Sandra Willis vous attend, monsieur Wallace. Si vous voulez bien me suivre ?

J'eus droit à un sourire éblouissant révélant une rangée de jaquettes blanches.

Il poussa une porte ; le brouhaha et le bruit de vaisselle me surprirent. Je le suivis dans une vaste

salle bondée, aux tables nombreuses. Quelques hommes étaient en smoking, toutes les femmes en robe du soir ou de cocktail. Des serveurs s'empressaient sans bruit autour de cette clientèle élégante.

— Votre affaire a l'air de marcher, dis-je alors que mon guide me précédait devant un bar archicomble, puis dans un escalier.

Il se retourna, avec son sourire plein de dents.

— Je n'ai pas à me plaindre.

Au premier étage, il frappa à une porte, l'ouvrit et s'inclina pour que je passe devant lui.

— C'est M. Wallace, Miss Willis.

Elle était assise à une table, avec un couvert pour deux, dans un petit cabinet particulier élégant et climatisé. Elle me fit signe de venir m'asseoir. Elle avait une robe rouge foncé et ses cheveux noirs tirés en arrière étaient retenus par un bandeau de perles. Des perles vraies ou fausses. Elle était sensationnelle et je reçus ses vibrations sexuelles quand je m'assis en face d'elle.

— Dînons, Wally, lança-t-elle. Je meurs de faim.

— Deux secondes, Miss Willis, murmura l'homme en alpaga.

Il disparut et Sandra m'examina.

— Il faut que je vous parle, dit-elle, mais d'abord je dois manger. Je n'ai rien pris depuis hier soir. J. W. est exténuant.

— J. W. ? Walinski ?

— Qui voulez-vous que ce soit ?

On frappa et un serveur au type mexicain entra vivement. Il posa une douzaine d'huîtres devant Sandra et autant devant moi. Il nous versa du vin blanc frappé, s'inclina et nous laissa.

Sandra commença à souper immédiatement alors je suivis son exemple. Les huîtres étaient excellentes. En prenant la cinquième, j'observai :

— Vous avez l'air d'être chez vous ici, Sandra. Elle prit une tranche de pain et décolla une huître.

— J'y viens presque tous les soirs. Quand une femme est le plus souvent seule, il est plus raisonnable de dîner en particulier et dans un endroit où elle est connue.

— Je n'aurais pas pensé que vous étiez souvent seule.

Elle fit un geste indifférent.

— Mes heures de travail sont impossibles. C'est seulement parce que J. W. a décidé d'aller au casino que je peux manger maintenant.

— Vous avez à me parler ?

— Oui, mais pas encore.

Nous avions fini les huîtres et j'entendis une vague sonnerie. Je devinai qu'elle avait dû actionner un bouton au plancher.

Presque immédiatement, le serveur reparut, desservit, et un maître d'hôtel arriva en poussant une table roulante avec des chauffe-plats.

— J'espère que vous aimez les fruits de mer ? me dit Sandra.

— J'aime tout ce qui se mange.

Le maître d'hôtel souleva le couvercle d'un grand plat. Il plaça devant Sandra un demi-homard grillé, des palourdes frites et des langoustines au crabe. Il servit à part du riz aux poivrons rouges sur lequel il versa une sauce épaisse, crémeuse, teintée de rose par du corail de homard.

Il fit de même pour moi.

— Un somptueux dîner, fis-je remarquer.

Elle l'attaquait avec appétit alors j'en fis autant. Ce fut seulement après s'être resservie qu'elle se détendit, s'adossa et m'observa.

— Le café, dit-elle au maître d'hôtel qui desservait. Une cigarette, s'il vous plaît, Dirk.

Je lui offris mon paquet, en pris une aussi et les allumai toutes deux.

— Ah, ça va beaucoup mieux, dit-elle en me souriant. Maintenant, nous pouvons causer.

Le garçon arriva avec le café, nous servit et nous laissa.

J'attendis, en examinant cette fille. Elle était trop belle pour être vraie. Elle possédait tout ce que la plupart des femmes devaient envier. De quoi damner un saint. Mais ses yeux verts scintillants, aussi durs que des émeraudes, m'avertissaient que cette femme était également très dangereuse.

— Bon, de quoi parlons-nous ? demandai-je en goûtant mon café.

— Dans ce trou perdu, vous êtes le premier homme que je rencontre qui ait du cœur au ventre. J'ai besoin d'un homme avec du cœur au ventre.

— Et qu'est-ce qui vous dit que j'en ai ?

— Un homme capable de faire sauter une sale boîte comme le Black Cassette et de terrifier un orang-outang comme Smedley au point de le forcer à quitter la ville à automatiquement du cœur au ventre.

— Comment savez-vous qu'il a quitté la ville ?

— Il a téléphoné, il y a une demi-heure. Il voulait parler à J. W. J'ai reconnu sa voix alors je lui ai dit que J. W. était pris et lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a raconté que vous l'avez torturé pour lui faire dire que c'était Angela Thorsen qui l'avait embauché pour le coup du vitriol et qu'il devait partir. Il voulait que J. W. lui donne de l'argent. Je l'ai envoyé sur les roses et j'ai raccroché. J'ai envoyé un des garçons se renseigner. Smedley était parti, direction Miami.

J'attendis la suite, sachant que ce n'était pas fini.

— Je n'ai pas répété à J. W. ce que Smedley m'a dit à propos d'Angela Thorsen. Elle est importante pour lui. S'il savait qu'elle est responsable du coup de

l'acide, il serait sûr que vous vous vengeriez d'elle. Vous ne tiendriez pas dix minutes.

— Possible, mais je vais lui régler son compte.

— Pour que vous compreniez bien, Dirk, dit-elle en baissant la voix, je vais vous mettre au courant.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit, j'ai besoin d'un homme à poigne. Maintenant que je vous ai trouvé, je ne veux pas que vous vous fassiez descendre parce que vous voulez vous venger. Vous ne pouvez pas lutter contre l'organisation. Non ! Ecoutez ! J. W. est le numéro un en Floride. Son travail consiste à récolter de l'argent pour l'organisation. La Floride est une mine d'or. Tous les gens immensément riches ont un secret et ils sont des milliers à céder au chantage. Les magasins de luxe, le casino, les palaces paient pour leur protection. J. W. descend pour rien au Spanish Bay. L'hôtel ne veut pas d'ennuis avec le personnel. J. W. n'a qu'à lever le petit doigt et tout le personnel s'en va. La ponction mensuelle est rondelette : un million et demi. C'est à J. W. de maintenir ce chiffre ou de l'augmenter. Ça le rend vulnérable. Si jamais son rendement commençait à baisser, l'organisation le remplacerait. C'est pour ça qu'il tient tant à ne pas avoir d'ennuis ici. Il reçoit dix mille dollars de la petite Thorsen. Si vous vous attaquez à elle, ça fera dix mille de moins pour J. W. Je sais que l'organisation commence à être insatisfaite de son travail. En haut lieu, on exige de plus grosses rentrées. Il vit sur la corde raide. Tenez, je vais vous dire, Dirk. La seule raison pour laquelle il ne vous a pas fait descendre, c'est que vous êtes trop connu ici, vous êtes copain avec les flics. Il ne veut aucune publicité. Vous me suivez ?

— Pourquoi me racontez-vous tout ça, Sandra ? Je

croyais que vous étiez au service de J. W. et il a l'air d'avoir une très haute opinion de vous.

Elle eut un sourire mauvais et amer.

— J'y viendrai. Si J. W. voulait vous voir, c'était uniquement pour vous faire croire qu'il était navré de l'affaire du vitriol. Vous avez cru ce qu'il disait, que Minsky était mort et enterré. J. W. sait très bien mentir. Minsky est son bras droit. C'est Minsky, avec son équipe de furets, qui déterre la matière à chantage. Sans lui, J. W. serait perdu. Il ne songerait pas davantage à se débarrasser de Minsky que vous à couper vos deux bras. Minsky est bien vivant et au travail. Smedley est un con, inutile à l'organisation. Quand il arrivera à Miami, il disparaîtra. Minsky s'y entend pour faire disparaître les gens.

Je me penchai sur la table.

— Vous voulez dire que ce fumier qui a jeté du vitriol à la figure de mon amie n'est pas mort ?

Elle hocha la tête.

— C'est bien ce que je dis.

J'aspirai profondément, sentant une rage froide monter en moi.

— Où est-ce que je le trouve ?

— Vous ne le trouverez pas. Vous ne savez même pas à quoi il ressemble.

— Il est petit, large d'épaules, il porte une veste blanche et un grand chapeau.

— Et alors ? répliqua-t-elle avec une expression cynique. Il ôte son chapeau et sa veste blanche, il enfle une veste grise et ne met pas de chapeau. Combien de centaines d'hommes petits et larges d'épaules vont et viennent dans cette ville ? Jamais vous ne le trouverez si je ne vous aide pas.

Je la regardai avec étonnement.

— Pourquoi m'aideriez-vous ?

Sa figure se pétrifia et ses yeux prirent un éclat encore plus dur.

— Parce qu'ils ont assassiné mon père, gronda-t-elle tout bas, entre ses dents.

— Pourquoi ?

— Pour que J. W. le remplace. Mon père dirigeait brillamment le racket de Floride. J'étais sa secrétaire. Nous étions très proches.

Elle s'adossa et me fit signe de lui donner une autre cigarette.

— Vous faites partie de la Mafia ?

— Naturellement, mais maintenant je suis aussi un ver dans le fruit. A la mort de mon père, j'ai juré sur son cadavre de le venger et c'est pourquoi j'ai besoin d'un homme avec du cœur au ventre. (Elle se pencha vers moi pour que je lui donne du feu.) Deux vers valent mieux qu'un, Dirk.

J'absorbais tout ça.

— Vous êtes devenue la secrétaire de J. W. ?

— Oui. Il ignorait que je savais qu'il avait ordonné le meurtre de mon père. L'assassinat a été habilement organisé ; un chauffard à Miami, avec délit de fuite. Mon père m'a laissé une lettre. Il savait que J. W. voulait sa place et que Minsky allait le tuer. Comme j'étais sa secrétaire depuis plus de trois ans, j'en connaissais bien plus long que J. W. sur le racket. Il n'a été que trop heureux de me prendre quand j'ai proposé de travailler pour lui.

— Pourquoi l'avez-vous fait ? Il me semble que sa vue devrait vous faire horreur.

— Le ver dans sa belle pomme astiquée, dit-elle avec un méchant sourire. Pendant plus d'un an, j'ai attendu ma chance. Je savais que je ne pouvais pas abattre J. W. et Minsky sans aide. Maintenant j'ai trouvé un vrai dur. Avec votre savoir-faire, je peux

venger mon père et vous votre amie. Nous avons une cause commune.

— Si je vous ai bien comprise, une fois Minsky éliminé, J. W. tombera de sa corde raide ?

— Oui. Naturellement le racket ne cessera pas. J. W. sera remplacé. Un autre type comme Minsky continuera de dénicher des sujets de chantage. Personne ne peut arrêter l'organisation, mais à nous deux nous pouvons arrêter J. W. et Minsky. Ça me satisferait.

Je réfléchis à cette proposition. Ça ne me plaisait pas de travailler avec quelqu'un de la Mafia, mais si ça me permettait d'avoir Minsky, je n'allais pas faire la fine bouche.

— D'accord, dis-je. Vous pouvez compter sur moi. Par quoi commençons-nous ?

Elle m'examina de ses yeux durs.

— Vous parlez sincèrement, Dirk ?

— Vous pouvez compter sur moi.

— Bien. La première chose, c'est trouver Minsky. Il fait son rapport à J. W. par téléphone. Il est insaisissable. Maintenant il doit avoir eu des nouvelles de Smedley, il sait que Smedley a parlé. Mais il ignore que vous savez qu'il est vivant. Il peut commettre une négligence. Il ne retournera pas à son appartement. Il le loue à la semaine. Ce n'était qu'un toit, quand il séjournait en ville. Smedley y habitait pour servir de couverture. Quelqu'un devait payer le loyer et vivre là. Minsky n'aura pas de mal à se trouver un autre toit. Mais nous aurons du mal à le retrouver, lui.

— Pensez-vous qu'il pourrait se terrer à bord de l'*Hermès* ?

Elle sursauta.

— Qui vous a parlé de l'*Hermès* ?

— J'ai posé quelques questions dans le coin, Sandra. Peu importe qui m'en a parlé.

— Non, il n'y sera pas. Le yacht ne sert que de bureau d'encaissement. J. W. n'y va que le premier du mois. Il rafle l'argent, puis il appareille pour Miami. Les yachts, ce n'est pas du goût de Minsky. Il aime les grands espaces.

— Comment le savez-vous ?

— Mon père me l'a dit. A un moment donné, Minsky travaillait pour lui.

— Alors vous pouvez me donner son signalement ?

Elle secoua la tête.

— Je ne l'ai jamais vu. Je l'ai simplement entendu au téléphone. Il a un fort accent italien.

— Il doit avoir une petite amie.

Elle réfléchit.

— Oui. Une fois, alors que J. W. lui parlait au téléphone, il a demandé comment allait Dolly. Ça pourrait être l'amie de Minsky.

Je songeai à Dolly Gilbert, la prostituée qui habitait au Breakers. Si elle était l'amie de Minsky, pas étonnant qu'elle ait eu l'air si terrifiée quand j'avais mentionné le nom de Hank Smedley. Smedley devait peut-être cocufier Minsky et sauter Dolly. Ça valait un très long coup d'œil attentif.

— Savez-vous quelle sera la prochaine boîte aux lettres ? demandai-je en restant impassible. Maintenant que le Black Cassette n'existe plus, les victimes des chantages devront être averties de l'endroit où apporter leur argent.

— Je ne sais pas, mais je le découvrirai.

— Minsky va certainement se pointer le premier du mois pour récolter l'argent du chantage. Nous avons huit jours. Trouvez où est la prochaine boîte

aux lettres. Je la surveillerai, si je n'ai pas trouvé Minsky avant.

— D'accord. Laissez-moi faire. Je vous téléphonerai. Donnez-moi votre numéro.

— Je suis dans l'annuaire. Autre chose, Sandra, savez-vous pourquoi on fait chanter Angela Thorsen ?

— Non. Minsky garde les documents. J. W. ne s'intéresse qu'aux rentrées d'argent.

— Comment ! J. W. n'a pas la moindre idée du nom ou des secrets de tous ces gens à qui il extorque un million et demi par mois ?

— Pourquoi les connaîtrait-il ? Il ne s'embarrasse pas de détails. Il dirige un important réseau de drogue et ça l'occupe beaucoup. Il laisse le chantage et le racket à Minsky. (Elle consulta sa montre.) Je dois partir. J. W. va bientôt rentrer... Je peux compter sur vous, Dirk ?

— Vous pouvez.

— J'ai un compte ouvert, ici. Accordez-moi cinq minutes.

Elle se dirigea vers la porte mais s'arrêta.

— Quand vous aurez trouvé Minsky, ne le tuez pas, reprit-elle, les yeux fulgurants, la figure transformée en pierre. Ce devra être mon plaisir à moi.

Et, avec un petit signe de la main, elle me quitta.

Quand je sortis des Trois Crabes, il était une heure du matin. Je ne pouvais rien faire avant plusieurs heures. Je rentrai chez moi. Comme Bill dormait déjà, je me couchai. Je passai une nuit agitée, l'esprit absorbé par tout ce que Sandra m'avait appris mais je finis par m'endormir.

A 10 heures, devant un solide petit déjeuner, je

racontai à Bill ce que je savais. Il me regarda, en tournant son café.

— Alors ? demanda-t-il.

— Je vais régler son compte à Minsky. Ensuite, ce sera le tour d'Angie. Je veux que tu suives Angie. Je veux en savoir beaucoup plus long sur elle. Ne la quitte pas, Bill. Découvre ce qu'elle fait, où elle va. Elle ne peut pas rester cloîtrée tout le temps dans ce petit cottage. Je veux savoir qui elle voit, qui elle rencontre. D'accord ?

— Bien sûr, mais qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais aller au Breakers parler au concierge. Minsky est peut-être terré là avec Dolly.

— Thorsen a été assassiné, me dit Bill. Il y avait une paire de fusils identiques. Rien de plus facile pour l'assassin que d'utiliser la seconde arme pour tuer Thorsen et faire l'échange. Tu pourrais peut-être savoir par Josh Smedley ce qu'est devenu le second fusil.

— Je me fous de Thorsen ! Je me concentre sur Minsky ! (Je finis mon café.) Entendu comme ça, Bill, tu colles aux talons d'Angie. A ce soir.

Je le laissai pour me rendre au Breakers. Il était 11 heures. Je trouvai le concierge au sous-sol, appuyé sur son manche à balai et le regard dans le vide. Sa figure de goret s'illumina en me voyant.

— Ah, encore vous ! Vous avez trouvé Zeigler ?

— Non. Je cherche quelqu'un d'autre. Auriez-vous vu un homme petit, trapu, qui porte souvent une veste blanche et un grand chapeau ?

Il s'appuya plus lourdement sur son balai.

— Je vois des tas de gens qui vont et viennent dans cette baraque.

— Je ne m'intéresse pas à des tas de gens. Un homme petit, trapu, en veste blanche et grand chapeau.

— Ça se pourrait, dit-il, puis il me regarda pendant un moment. Ça se pourrait que je l'aie vu.

Je pris mon portefeuille et en tirai un billet de dix dollars.

— Ça rafraîchit votre mémoire, ça ?

Il m'arracha la coupure, l'embrassa et la fourra dans la poche de son sweat-shirt sale.

— Ouais, c'est le mac de Dolly. Il passe de temps en temps. Probable qu'il vient lui piquer son argent. (Il déplaça vaguement le balai.) Mais en principe, je ne dois pas parler des gens qui vivent ici. Ça leur plairait pas.

— Ils n'en sauront rien si vous ne le leur dites pas.

Il gratta son bras velu.

— Probable.

— Décrivez-moi cet homme.

— Non, monsieur. Ça ne lui plairait pas. Je ne voudrais pas avoir d'ennuis avec lui.

J'exhibai un autre billet de dix dollars, le pliai et haussai les sourcils. Il regarda l'argent.

— C'est pour moi ?

— Ça se pourrait. Je veux une description de cet homme.

Il réfléchit, puis hocha la tête.

— Comme vous dites. Petit, l'air dur. Je l'ai vu seulement deux fois, mais ça m'a suffi. Il a une gueule comme si quelqu'un avait marché dessus quand il était môme. Un nez aplati, un front en pente, une gueule à faire peur. (De nouveau, il regarda le billet que je tenais.) C'est bien pour moi ?

— Ses cheveux ? Bruns, blonds ?

— Peux pas savoir. C'est un de ces dingues qui se rasent le crâne. Probable que c'est pour ça qu'il porte un chapeau. Il n'a pas un poil sur le caillou. (Il reluquait toujours le billet.) L'a rasé ses sourcils, aussi.

Enfin ! pensai-je. J'avais maintenant un point de départ. Je lui donnai la coupure.

— Il vient souvent ici ?

Le concierge haussa les épaules.

— J'en sais rien. J'ai pas souvent le temps de traîner dans l'entrée. Il est venu hier soir. Je sortais les poubelles quand je l'ai vu arriver. Il est encore là-haut avec sa pute, si ça se trouve.

— Merci, dis-je. A bientôt.

Je le laissai et montai par l'escalier à l'étage de Dolly Gilbert. Je m'approchai sans bruit et prudemment de son appartement. Il y avait un écriteau accroché à son bouton de porte :

NE PAS DÉRANGER

J'allai coller mon oreille au battant. J'entendis un faible murmure, une voix d'homme et une voix de femme. Ils devaient être dans la chambre. Je redescendis à pied et regagnai ma voiture. Je m'installai au volant, allumai une cigarette et me préparai à une longue attente. Je n'avais rien d'autre à faire et j'avais l'habitude des planques.

Je me fis suer pendant deux longues heures et à 13 h 40, je vis sortir Dolly en compagnie d'un homme petit et trapu. Elle portait un manteau de simili léopard mince comme du papier et un foulard sur la tête. Je lui jetai à peine un coup d'œil. Mon attention était uniquement attirée par l'homme.

Coiffé d'une casquette de sport noire à longue visière, il était en blouson noir et pantalon blanc ; j'étais sûr que c'était Minsky. Sa gueule de brute, glabre, était effrayante. Les larges épaules, ses courtes jambes épaisses lui donnaient l'allure d'un gorille.

Je l'observai. Sachant qu'il était responsable de la

mort de Suzy, je dus me maîtriser pour ne pas dégainer et l'abattre.

Il fit quelques pas avec Dolly, puis il s'arrêta à côté d'une Cadillac vert foncé, ouvrit la portière de gauche et se glissa au volant. Il ouvrit l'autre de l'intérieur pour Dolly.

Je tournai la clef de contact, attendis qu'il ait démarré et le suivis. Il roula vers le bas d'Ocean Boulevard, tourna dans une rue transversale et s'arrêta devant un restaurant italien. L'employé se précipita pour lui ouvrir la portière. Il salua Minsky quand il descendit. Je passai lentement devant l'établissement et regardai dans mon rétroviseur. Dolly et Minsky entrèrent dans le restaurant.

Je trouvai à me garer au bout de la rue et je revins à pied par le trottoir d'en face. Il y avait un snack-bar et j'y entrai. Je pris un tabouret au comptoir, d'où je pouvais bien surveiller le restaurant, mangeai deux sandwiches rosbif-cornichons et commandai du café. Une heure plus tard, et après trois autres cafés, je vis Dolly sortir et partir à pied dans la direction de son immeuble. Je payai mon addition et gagnai la rue. En passant devant la Cad, je notai le numéro et continuai jusqu'à ma voiture. J'y montai et attendis, l'œil sur le rétroviseur.

Je dus poireauter une demi-heure avant que Minsky apparaisse. Il était en compagnie d'un grand type mince, avec des lunettes noires, en jean et chemise à col ouvert. Il avait les cheveux longs, sur les épaules, et un chapeau de paille noir, à bord baissé, qui lui cachait la figure.

Ils montèrent tous deux dans la Cad, Minsky au volant, et passèrent à ma hauteur alors que je démarrais. J'attendis qu'ils soient arrivés au bout de la rue et qu'ils aient tourné à droite avant de prendre la filature.

Au carrefour, je tombai sur Seaview Avenue qui était embouteillée. Aucun conducteur ne me laissa passer et après avoir pesté et juré pendant quatre minutes, je compris que j'avais perdu Minsky. Le feu changea ; il y eut un trou dans le bouchon et je pus m'engager dans Seaview, avant de prendre un raccourci par une rue étroite descendant vers le port. J'allai jusqu'à la Neptune Tavern. Apercevant Al Barney sur sa borne, une boîte de bière à la main, je m'arrêtai juste à côté de lui.

Quand il me vit, sa grosse figure s'éclaira. Je descendis.

— Du vite-fait, Al, dis-je en lui fourrant un billet de vingt dollars dans la poche. Un grand type mince, cheveux longs, chapeau de paille noir, lunettes de soleil. Qui est-ce ?

Barney grimaca.

— Du poison. Touchez pas, monsieur Wallace. Sol Harmas. Il pilote le yacht à Walinski.

— Où est-ce que je le trouve ?

Barney regarda furtivement à droite et à gauche.

— Vous allez me faire mourir, monsieur Wallace, gémit-il. Il a un bungalow, le dernier de Seaview Avenue. Quand il n'est pas à bord du yacht, c'est là qu'il est.

— Merci, Al.

Je remontai en voiture et pris la direction de Seaview Avenue. Je mis longtemps à y arriver. Des centaines de voitures se traînaient vers la plage. Des filles en bikini, des garçons en caleçon de bain, et toutes les radios qui hurlaient des airs pop. Je me laissai lentement emporter par le flot jusqu'au bout de l'avenue qui débouchait sur le sable, les arbres et la mer.

Au passage, je jetai un bon coup d'œil au dernier bungalow avant la plage.

En fait de bungalow, c'était plutôt un ranch. Au moins cinq chambres et un grand living-room. La maison était protégée par un haut grillage et, au portail, deux types à l'allure de durs, en tenue blanche, le pistolet à la hanche, montaient la garde en mâchouillant du chewing-gum.

J'entrai dans un parking et attendis que les garçons et filles courent en riant et en chahutant vers la mer.

Dès qu'il y eut une accalmie, je repartis et roulai lentement en passant de nouveau devant la piaule de Sol Harmas. Cette fois, je vis près de l'entrée un troisième homme en blanc, adossé contre un arbre avec un chien policier à ses pieds.

Je poursuivis mon chemin, à peu près certain que Hula Minsky se planquait dans cette demeure sérieusement gardée. Pour l'avoir, me dis-je en roulant à contre-courant de la circulation, il faudrait attendre qu'il sorte.

Enfin dégagé des embouteillages, je m'arrêtai près d'une cabine publique pour téléphoner à Sanda Willis, au Spanish Bay.

— Ne quittez pas, me dit la standardiste.

Quelques dé clics et j'eus Sandra au bout du fil.

— De la part de qui ? demanda-t-elle.

— Vous pouvez parler ?

— Oui mais vite. Il est sur la terrasse.

— Où pouvons-nous nous voir ?

— Six heures. Les Trois Crabes (soudain sa voix durcit.) Mais non, madame, vous vous trompez de numéro !

Elle raccrocha. Je supposai que Walinski venait de rentrer dans la pièce.

Je retournai à ma voiture, réfléchis un moment, puis j'allai au siège de la police.

Je trouvai Tom Lepski à son bureau, fronçant les

sourcils sur un rapport. Deux autres inspecteurs tapaient à la machine.

— Salut, Tom, dis-je en souriant et je tirai une chaise pour m'asseoir en face de lui. Vous êtes occupé ?

Il me gratifia de son regard de flic.

— Où étiez-vous la nuit dernière vers minuit ?

— Si vous tenez à le savoir, j'étais en train de me taper la cloche avec une amie.

— Qui ça ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Allez, ah, Tom ! Vous savez que vous ne pouvez pas poser ce genre de question ! Et d'abord, pourquoi voulez-vous savoir où j'étais ?

Il renifla bruyamment.

— Ça vient d'arriver, dit-il en secouant la feuille de papier. La police de Miami rapporte qu'elle a repêché le cadavre de Hank Smedley dans la baie. Une balle dans la nuque.

J'éprouvais une bouffée de satisfaction : et d'un, plus que deux ; Angela et Minsky.

Je pris un air surpris.

— Je me demande qui a fait ça.

— N'importe qui sauf vous, hein ?

— Exact. Enfin bref, c'est pas une perte. Je venais aux renseignements, Tom. Premièrement, est-ce que vous avez découvert autre chose sur l'histoire du vitriol ?

Il détourna les yeux.

— C'est l'impasse. Je suis désolé, Dirk. Vous savez tout ce que nous savons, depuis rien.

— Vous connaissez Sol Harmas ?

— Le capitaine du yacht de Joe Walinski ?

— Lui-même.

— Pas de casier. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Tom, je ne vais pas laisser tomber cette affaire de vitriol. Suzy était ma future femme. Je vais à la

chasse aux renseignements et quand j'aurai quelque chose de concret, je ferai appel à vous.

Il hocha la tête.

— Donnez-nous des preuves, nous passerons à l'action.

— Harmas ?

— Il mène la grande vie. Il a des gardes. Nous n'avons rien sur lui.

— Question suivante. Que savez-vous de Hula Minsky ?

Lepski se redressa et me regarda fixement.

— Quel rapport avez-vous avec ce fumier ?

— Je suis certain que c'est lui qui a lancé le vitriol. Le signalement concorde et il avait prêté son appartement à Smedley. A eux deux, ils ont tué Suzy.

— La preuve ? demanda Lepski en se penchant.

— Pas encore, mais je l'aurai, et alors vous l'aurez.

Il secoua la tête.

— Ecoutez, Dirk, vous ne savez pas dans quoi vous vous fourrez. Minsky est réellement dangereux. Je sais ce que vous éprouvez, pour Suzy. Vous avez probablement raison, c'est Minsky qui a fait le coup du vitriol. Ça lui ressemble, mais c'est un malin. Vous ne pourrez rien lui coller sur le dos. Alors laissez tomber, allez. Smedley est mort. Vous êtes en partie vengé. Ne vous mêlez pas de tout ça, je vous en prie.

— Est-ce que vous savez que des centaines d'habitants de cette ville sont victimes de chantages ? Oui, sûrement mais vous ne savez peut-être pas que le butin se monte à un million et demi de dollars par mois.

Il resta bouche bée.

— Nous sommes au courant des chantages. Ça se chiffre à tant que ça ? Comment le savez-vous ?

— J'ai mes indicateurs, Tom. Ils me parlent alors qu'ils ne vous diraient rien. Ecoutez. Le premier du mois, les victimes de chantage allongent leur fric. Les gros bonnets apportent leur argent à Smedley. Le menu fretin va au yacht de Walinski vers 3 heures du matin. C'est là que l'argent est encaissé. A cette heure, le port est désert à l'exception des deux flics qui sont à la solde de la Mafia. Débarrassez-vous de ces deux-là, remplacez-les par deux policiers éveillés, ayant assez d'autorité pour poser des questions à tous ceux qui veulent monter à bord du bateau de Walinski. Ça pourrait payer, Tom.

— La boîte de Smedley n'existe plus. Alors ?

— Il y aura un nouveau point de chute. Je vous dirai où.

Lepski ôta son chapeau, passa une main dans ses cheveux et se recoiffa.

— Faudra que je parle au chef.

— C'est bien ce que je veux que vous fassiez. Remuons-nous un peu ! Le premier du mois, c'est dans sept jours.

Je repoussai ma chaise et me levai. Lepski m'examinait.

— Laissez Minsky tranquille, me dit-il. Il est trop gros pour vous et presque trop gros pour nous. (Puis il baissa la voix.) Il y a beaucoup de gens importants, par ici, qui préfèrent céder au chantage plutôt que de voir leur linge sale exposé. Ne l'oubliez pas !

— Comme si je ne le savais pas ! Dites-moi, Tom, est-ce que vos gars font quelque chose pour mettre fin à ce racket ?

— Un racket de chantage bien organisé, répondit-il calmement, y a rien de plus dur à démanteler. Nous savons que Walinski est à la tête mais ça ne veut rien dire. Nous avons besoin de trois ou quatre victimes qui portent plainte et alors seulement, nous pourrons

passer à l'action. Supposons que nous ayons de la chance. Supposons que nous trouvions trois ou quatre types pour avouer qu'ils ont une saloperie à se reprocher et qu'on les fait chanter. Ça n'arrivera pas, bien sûr, mais supposons. Ils seraient repêchés dans la rade comme Smedley avant que nous puissions les amener à la barre des témoins.

— Alors vous ne faites rien ?

— Eh oui, Dirk. Nous ne faisons rien.

— Changez ces deux flics du port. Vous pourriez mettre des bâtons dans les roues du racket.

— J'en parlerai au chef.

— A plus tard, Tom, dis-je, puis je le laissai.

D'une cabine près du siège de la police, je téléphonai chez M^{me} Henry Thorsen.

Quand j'eus Josh Smedley au bout du fil, je demandai à parler à sa patronne.

— Je regrette, monsieur, mais M^{me} Thorsen est à son club de bridge. Elle ne rentrera pas avant 7 heures. C'est de la part de qui, s'il vous plaît ?

A l'entendre, il n'avait presque pas bu. Je raccrochai et me rendis chez les Thorsen.

Josh Smedley m'ouvrit et sursauta en me voyant.

— Le monsieur détective ? marmonna-t-il en clignant des yeux.

— Qui vouliez-vous que ce soit ? Je veux vous parler, Josh, dis-je et je le repoussai pour entrer dans le vestibule.

Il soupira mais tourna les talons et me précéda jusqu'à son repaire. Je remarquai qu'il ne chancelait pas. Peut-être le choc causé par la mort de son fils l'avait-il dégoûté de la boisson.

Dès qu'il eut fermé sa porte, je demandai :

— Vous avez appris ce qui est arrivé à Hank ?

— Oui, monsieur Wallace. Voyez, je l'avais bien averti, et il ne faisait que me rire au nez. Je prie pour qu'il soit maintenant en paix.

— Josh, M. Thorsen possédait deux fusils Masterman, une paire. C'est bien ça ?

Il parut éberlué, puis hocha la tête.

— Oui, en effet.

— Où les rangeait-il ? Je veux les voir.

Il hésita.

— Toujours dans la bibliothèque. Je vais vous montrer.

Il me conduisit par un long couloir dans une vaste pièce tapissée de livres. Un imposant bureau trônait au milieu, l'habituel fauteuil de directeur derrière. Plusieurs autres sièges confortables étaient disposés autour.

— Les fusils sont là, monsieur Wallace.

Un lourd étui de cuir était posé contre le mur, à côté d'une fenêtre donnant sur la pelouse.

— Cet étui était toujours là ? demandai-je.

— Oui. De temps en temps, un lapin s'aventurait sur la pelouse. M. Thorsen aimait avoir ses fusils à portée de la main.

— La fenêtre était toujours ouverte ?

— Le plus souvent. M. Thorsen aimait le grand air.

Je pris l'étui et le posai sur le bureau.

— Il est fermé à clef ?

— Non, monsieur, il n'est jamais fermé à clef. Comme je disais, M. Thorsen...

— Ouais. (J'ouvris l'étui et contemplai deux magnifiques fusils de chasse.) Avait-il une préférence pour l'une à l'autre arme ?

— Oui, monsieur. Celle de droite. Je devais le nettoyer après sa chasse du matin.

Je tapai du doigt le fusil de droite.

— C'est celui-là qui l'a tué ?

Josh cligna des yeux, puis il secoua la tête.

— Non, monsieur. Ce matin-là, il avait pris l'autre.

— La police a emporté les deux armes pour les examiner ?

— Oui, monsieur.

— Elle a trouvé des empreintes ?

— Je ne sais pas.

— Les deux fusils étaient toujours chargés ?

— Toujours, oui.

— Qui savait qu'il gardait cet étui à fusils près de la fenêtre ?

— Ma foi, je ne saurais vous dire. Beaucoup de gens. M. Thorsen avait beaucoup d'amis chasseurs. Il aimait leur montrer ses fusils.

J'allai à la fenêtre et contemplai la vaste pelouse bordée de grands arbustes fleuris. C'était une cachette idéale pour quiconque avait tué Thorsen.

— Il paraît que M. Thorsen allait toujours à la chasse le dimanche matin. Avait-il des heures fixes ?

— Oui, monsieur. Il quittait toujours la maison avec son fusil à onze heures et demie. C'était un monsieur précis et routinier. Il descendait jusqu'au taillis au bout de la pelouse et il attendait là. Et c'est là qu'on l'a trouvé mort.

— Donc n'importe qui, connaissant ses habitudes, aurait pu prendre le second fusil, le suivre et le tuer ?

Je vis que c'en était un peu trop pour la compréhension de Josh. Il prit son mouchoir et s'épongea la figure.

— Sans doute, monsieur, marmonna-t-il.

— Qui connaissait ses habitudes ?

Encore une fois, il se tamponna le front.

— Beaucoup de gens. Ceux qui se prétendaient

ses amis, le personnel d'ici, M^{me} Thorsen, Miss Angela... tant de gens !

Je l'examinai, songeur.

— Et vous, naturellement.

— Oui, monsieur.

— A votre avis, il a été assassiné, n'est-ce pas, Josh ?

— Oui, monsieur. Je crois que quelqu'un qui le haïssait l'a tué.

— Qui aurait pu le haïr au point de le tuer, Josh ?

— Je ne saurais dire, monsieur... tant de gens...

— Personne de particulier, Josh ?

Il hésita, puis il me dit :

— Je ne voudrais accuser personne mais une semaine avant sa mort, M. Thorsen a eu une violente altercation avec M. Joe Walinski. Ils étaient ici dans cette pièce, monsieur Wallace, et je passais. Ils criaient tous les deux. Il était question d'argent, M. Walinski est un homme important. Je me suis souvent demandé... (Il haussa les épaules.) Je ne veux accuser personne.

— Avant cette dispute, M. Thorsen et Walinski étaient bons amis ?

— Je ne dirais pas ça. M. Thorsen s'occupait des investissements de M. Walinski. Ils étaient en relation d'affaires. M. Walinski venait ici souvent, pour parler d'affaires.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était temps de partir. J'avais rendez-vous avec Sandra à 18 heures.

— C'est bon, Josh. Je vous reverrai, dis-je, puis je le quittai, la tête bourdonnant de tout ce que j'avais appris.

J'avais le temps de passer chez moi. Bill n'y était pas. Il devait surveiller Angela Thorsen. Je pris une

douche rapide, me changeai et allai aux Trois Crabes, où j'arrivai trois minutes avant 18 heures.

Je fus accueilli par Wally, le maître d'hôtel, qui m'exhiba ses dents.

— Miss Willis vous attend, monsieur Wallace. Vous connaissez le chemin ?

A cette heure, la salle était pleine de garçons qui disposaient les tables, mettaient le couvert, se préparaient au coup de feu du dîner.

Je montai, frappai et trouvai Sandra à table, une cigarette entre ses longs doigts fins.

— Ah, Dirk ! s'exclama-t-elle. Il faudra faire vite. Il rentre à 7 heures.

Je m'assis en face d'elle.

J'avais de nouveau conscience de son magnétisme sexuel. Elle était superbe en robe bleu ciel, et ses yeux verts avaient un éclat dur et calculateur.

— J'ai vu Minsky et je crois savoir où il se planque, lui annonçai-je.

Cela provoqua une grosse réaction. Elle se pencha et ses yeux étincelèrent.

— Vous l'avez vu ? Comment ? Où ?

En quelques mots, je lui répétai ce que m'avait dit le concierge et racontai comment j'avais vu Dolly sortir de l'immeuble en compagnie d'un homme petit aux épaules larges, coiffé d'une casquette de sport ; je les avais suivis jusqu'à un restaurant italien ; Dolly en était partie seule et l'homme, dont j'étais certain qu'il était Minsky, était sorti avec un autre type.

Je lui dis que le second mec était Sol Harmas et que tous deux avaient roulé jusqu'à Seaview Boulevard où je les avais perdus.

— Oui ! s'écria-t-elle. C'est là qu'il est ! Au Ranch ! J. W. l'a fait construire sur les conseils de mon père. Sécurité maximum. Impossible d'atteindre Minsky tant qu'il est là... aucune chance !

— D'accord. Nous attendrons. Il finira par sortir et alors nous passerons à l'action.

— Il est certain qu'il sortira le dernier jour du mois, oui. C'est à ce moment que nous l'aurons. (Son sourire était la chose la plus maléfique que l'on puisse voir sur un visage féminin.) Il n'y a rien d'autre ?

Elle commençait à regarder sa montre.

— Henry Thorsen, dis-je. J. W. et lui faisaient des affaires ensemble. Ils se sont disputés. Vous êtes au courant ?

— Thorsen s'occupait des investissements de J. W. Ils se sont querellés parce que J. W. avait vingt millions de dollars clandestins d'un trafic de drogue. Il voulait que Thorsen lui place cet argent mais il n'était pas blanchi et Thorsen a refusé. Il ne faisait jamais rien en dehors de la légalité. Quelques magouilles sur les bords, oui, mais jamais il ne dépassait la limite. C'était un malin.

— Croyez-vous que la dispute ait été assez grave pour que J. W. fasse éliminer Thorsen ?

Elle secoua la tête.

— Non. Quand J. W. est furieux il est capable de n'importe quoi, mais je ne crois pas qu'il se débarrasserait d'un type comme Thorsen qui plaçait très judicieusement son argent.

Je réfléchis et acquiesçai.

— Oui, je comprends ça. Alors c'est quelqu'un d'autre qui a tué Thorsen.

Elle fit une moue indifférente.

— Quelle importance ? Vous et moi devons nous occuper de Minsky.

— Vous ne l'avez jamais vu. Moi si. Quand il reparaitra, que suggérez-vous ?

— Nous l'enlevons. Je le veux vivant. Je veux qu'il souffre.

Sandra avait de nouveau son visage de pierre.

— Je l'ai vu, répétai-je. S'emparer de Minsky équivaudrait à essayer d'attraper un tigre avec un filet à papillons.

Elle se leva.

— Il y a toujours des moyens. Je vais chercher. J. W. part pour New York pour trois jours. Nous nous reverrons ici jeudi.

Jeudi serait le dernier jour du mois. Je hochai la tête.

— D'accord. Ici.

Elle me donna une tape sur l'épaule, m'adressa un petit sourire dur et s'en alla.

Je restai assis un moment, à réfléchir, puis je rentrai chez moi en voiture.

VIII

Il était bien plus de 22 heures quand j'entendis Bill ouvrir la porte. J'avais tué le temps, un verre de scotch à la main, à remuer des tas de réflexions.

Il s'était remis à pleuvoir et j'entendais le crépitement de la pluie sur les carreaux. Quand Bill fit irruption, je me levai, prêt à lui préparer un solide whisky, mais un coup d'œil à sa figure me retint. Il restait sur le seuil, nos imper ruisselant de pluie.

— Pas un mot ! s'écria-t-il. Je veux manger ! Je veux me taper un steak gros comme ton bureau ! Allez, viens. Filons !

— Du calme, Bill. Nous avons à causer.

— C'est ce que tu crois ! Je crève ! Pendant huit heures, je suis resté sous la pluie avec seulement un hot dog dans le ventre. J'en ai jusque-là ! Ras le bol ! On ne cause pas, on va bouffer !

Connaissant Bill, j'endossai mon imperméable, bouclai tout et le suivis à sa voiture de location.

Quarante minutes plus tard seulement, après avoir avalé un steak géant couvert d'oignons sautés, accompagné d'une montagne de frites, Bill reprit plus ou moins figure humaine, au lieu de ressembler à un réfugié affamé.

Pendant ce temps, j'avais grignoté une salade de

crabe en l'observant. Quand je vis qu'il commençait à se détendre, je l'interrogeai.

— Bon, c'était dur. Tu as quelque chose à me communiquer ?

— Pas encore, grogna-t-il et il commanda une double portion de tarte aux pommes.

J'attendis donc, avec une impatience croissante.

Enfin, au café, il poussa un soupir de satisfaction et me regarda en souriant.

— Bon Dieu ! J'en avais besoin !

— Je demandais si tu avais quelque chose à me communiquer, dis-je à bout de patience.

— Excuse-moi, Dirk, mais je crevais de faim. Oui, pas mal de choses. J'ai observé le cottage d'Angie depuis ce matin onze heures. Je ne la voyais pas. Vers midi, M^{me} Smedley est sortie avec un panier et elle est partie dans la Volks. Dix minutes plus tard, Angie est apparue. Il pleuvait des cordes. Elle portait le jean, le sweat-shirt et les grosses lunettes de soleil. Elle s'est promenée dans le jardin, en se faisant tremper. De là où j'étais dans la voiture, bien caché, je la voyais très bien. Elle arpentait ce jardin comme un tigre en cage. J'entendais vaguement qu'elle marmonnait ; elle parlait toute seule. De temps en temps, elle s'arrêtait pour se taper la tête avec les poings. Ce n'était pas beau à voir. Deux ou trois fois, elle a brandi ses bras vers le ciel, puis elle s'est remise à tourner en rond en parlant toute seule. Elle était comme folle. Enfin elle est rentrée dans le cottage en claquant la porte.

« Là-dessus, M^{me} Smedley est revenue avec son panier à provisions plein. Rien ne s'est passé pendant environ deux heures et après ça a vraiment commencé. J'ai entendu des cris hystériques. Des hurlements à vous glacer le sang, je te jure. Je me suis précipité vers le cottage et j'ai regardé par une

fenêtre. Oh bon Dieu ! Quel spectacle ! M^{me} Smedley était dans un coin et Angie la menaçait avec un grand couteau à découper. M^{me} Smedley paraissait calme, elle parlait. Là-dessus, Angie a glapi : « Fous le camp d'ici, sale négresse ! Je veux Terry ! »... C'était une scène sortie tout droit d'un film d'horreur. Cette fille complètement dingue avec ce couteau, qui se glissait vers M^{me} Smedley collée au mur. J'ai couru à la porte d'entrée et j'ai sonné. Angie, qui hurlait encore qu'elle voulait Terry, s'est tue brusquement. J'appuyais toujours sur la sonnette. Au bout de quelques minutes, la porte s'est ouverte et M^{me} Smedley, la figure luisante de sueur, m'a regardé d'un œil furieux. « Pardon, j'ai dit, je suis du *Reader's Digest*, je viens pour... » Je n'ai pas pu en dire plus, elle m'a claqué la porte au nez. J'ai attendu une minute, puis je suis allé regarder par la fenêtre du living-room. Angie, assise dans un fauteuil, se martelait la tête avec les poings. Le couteau était par terre. M^{me} Smedley l'a ramassé pour le porter à la cuisine, puis elle est revenue et a empoigné Angie. Elle lui a flanqué une claque qui a paru faire perdre connaissance à la gosse et elle l'a portée hors de la pièce. Alors je suis retourné attendre dans la voiture mais il ne s'est plus rien passé. C'est tout, Dirk. Angie est vraiment folle à enfermer, tu sais.

— Elle hurlait et réclamait son frère ?

— Oui.

J'y réfléchis et enfin je demandai :

— Crois-tu qu'elle soit assez folle pour avoir tué son père ?

Bill haussa les épaules.

— Elle est assez folle pour tuer n'importe qui.. Son père ! Pourquoi tu dis ça, Dirk ?

Je lui parlai de ma conversation avec Josh Smedley et de la paire de fusils.

— Tous les habitants de la maison étaient au courant de la présence de ces fusils. Mais le mobile ? La seule personne qui hériterait de Thorsen serait sa femme. Est-ce qu'elle en avait assez de lui ? Je ne vois pas ça, Bill. Elle avait tout l'argent qu'elle voulait. Tandis qu'Angie... ça pouvait être une vengeance. Thorsen avait poussé son fils à partir. A en croire Josh, Terry et elle étaient très proches. Josh m'a dit que le soleil a disparu de la vie d'Angie quand son frère a quitté la maison. Qu'est-ce qu'il est devenu ? Où est-il ? J'ai toujours pensé que Terry était la clef de cette énigme.

— Bon d'accord, alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vais parler à M^{me} Thorsen. Elle est la seule à pouvoir faire interner Angie. Les deux personnes capables de donner de véritables renseignements sont Josh et Hanna Smedley. Navré, Bill, mais tu retournes observer le cottage. Je vais chez les Thorsen. Avec un peu de chance, je pourrai parler à la vieille.

Bill gémit.

— C'est toi le patron. Alors on y va.

En sortant du restaurant, il demanda :

— Combien de temps veux-tu que je surveille le cottage ? Toute la nuit ?

— Fouine dans le coin. Vois ce qui se passe. Je te rejoindrai après avoir vu M^{me} Thorsen. Bouge pas et attends-moi.

Nous montâmes chacun dans notre voiture et nous dirigeâmes vers la propriété Thorsen. Je me garai à quelques mètres du portail tandis que Bill faisait le tour par le chemin étroit en direction du cottage.

En remontant l'allée à pied, sous la pluie fine, je constatai que la grande maison était obscure, à part la lumière dans la chambre de Josh Smedley.

Manifestement, M^{me} Thorsen était sortie. J'hésitai

un long moment avant de décider d'aller encore parler à Josh. Il était maintenant 21 h 30. Peut-être rentrerait-elle bientôt, me dis-je en sonnant. Je dus m'y reprendre à quatre fois avant que la porte s'ouvre.

Josh ouvrit des yeux ronds.

— Le monsieur détective ? marmonna-t-il. M^{me} Thorsen est sortie.

— J'ai encore à vous parler, Josh, dis-je en entrant d'autorité.

Il referma la porte pendant que j'ôtai mon imperméable qu'il accrocha dans une alcôve du vestibule.

Passant devant moi, il s'engagea d'un pas mal assuré dans le couloir menant à sa chambre. Je voyais qu'il avait sérieusement picolé. Il entra dans la pièce et s'assit. Il y avait une bouteille de scotch et un verre à demi plein sur la table à côté de lui. Il croisa ses mains noires sur ses genoux et me regarda d'un œil vitreux.

— Vous m'avez dit qu'Angie et Terry étaient très proches, dis-je. A quel point ?

— Je ne comprends pas, monsieur Wallace.

— Réfléchissez, Josh. Dites-moi à quel point ils étaient proches.

— Elle l'adorait. Quand il montait jouer dans le salon de musique, elle s'asseyait sur l'escalier derrière la porte et elle écoutait. C'est vous dire. (Il secoua tristement la tête et but une gorgée.) Quand M. Terry a quitté la maison, elle a changé. Elle est devenue difficile. Ma femme était la seule à pouvoir la raisonner.

— Je travaille sur une hypothèse. Partant du principe que puisque son père avait rendu la vie impossible à Terry et l'avait chassé, Angie, dans son état mental, s'est dit que si son père mourait, Terry

reviendrait. Est-ce que vous êtes d'accord avec ce raisonnement ?

Il changea de position, l'air mal à l'aise.

— Je ne sais pas ce qui se passait dans la tête de Miss Angie.

— Je crois qu'à cause de Terry, elle a pris le second fusil et a tué son père.

Il resta immobile, les yeux dans le vague.

— Vous avez entendu, Josh, dis-je en élevant la voix. Je pense qu'Angie a tué son père pour que son frère puisse revenir à la maison. Je crois que quelqu'un l'a vue et la fait maintenant chanter.

Il poussa un petit soupir et secoua lentement la tête.

— Vous vous trompez, monsieur Wallace. Je sais avec certitude que Miss Angie n'a pas tué son père.

— Comment avez-vous cette certitude, Josh ? Tout concorde. C'était une vengeance.

— Vous vous trompez, monsieur Wallace. Miss Angie n'a pas tué son père. (Après un temps, il avoua avec un triste sourire :) C'est moi qui l'ai tué. Je le regardai avec stupeur.

— Vous savez ce que vous dites, Josh ? Vous avez tué M. Thorsen ? Vous ?

— Oui, monsieur. Je l'ai tué.

Il était assis immobile, les yeux dans le vague.

— Mais pourquoi ?

— Ça remonte loin, monsieur Wallace. J'ai servi M. et M^{me} Thorsen pendant trente ans. Quand elle s'est mariée, je suis venu avec elle. J'étais un bon domestique. M. Thorsen était satisfait de moi. Mes ennuis ont commencé quand mon fils est né. Hank faisait les quatre cents coups, il avait sans cesse des ennuis. J'ai demandé à M. Thorsen s'il voudrait laisser Hank s'occuper du jardin. Il a accepté et lui a accordé un petit salaire. Pendant un moment, ça lui a

plu de jardiner ; Hank travaillait bien. Il avait l'air de s'assagir. Et puis Miss Angie s'est mise à tourner autour de lui. Elle avait à peu près treize ans, Hank seize. C'est devenu sérieux, monsieur Wallace, et M. Thorsen l'a appris. Hank a été renvoyé. A partir de ce moment, Hank n'a fait que des sottises ; il avait constamment des ennuis avec la police. Il a fait six mois de prison. (Josh s'interrompt pour boire un peu.) Là-dessus, ma femme et moi nous avons commencé à nous disputer, toujours à cause de Hank. Ça m'a tellement bouleversé, que je me suis mis à boire. Je suis devenu alcoolique. Et puis un jour, M. Thorsen me fait venir, il me dit que comme j'avais été si longtemps à leur service il me laissait cinq mille dollars dans son testament. Ça ne vous paraît peut-être pas beaucoup mais pour moi c'était une fortune. Le temps a passé. Hank avait toujours des ennuis et moi je buvais de plus en plus. Et puis M. Thorsen m'a découvert ivre mort. Il m'a donné congé pour la fin du mois et m'a dit qu'il me rayait de son testament. C'était un coup terrible pour moi. Comme je vous l'ai dit, M. Thorsen était dur. Quitter cette belle maison... (Il souleva ses épaules dans un geste désespéré.) Et puis Hank est venu me voir. Il m'a dit que s'il pouvait se procurer cinq mille dollars, il aurait les moyens d'ouvrir ce club. Je lui ai répondu que je n'avais pas une somme pareille. Il m'a dit de ne pas m'en faire, il cambriolerait une banque. J'étais sûr qu'il se ferait prendre et passerait des années en prison. Je lui ai dit d'attendre quelques jours. J'ai dû taper plus que d'habitude sur la bouteille. Si M. Thorsen mourait, je garderais ma place de majordome et je pourrais donner à Hank l'argent qu'il voulait. Jamais M^{me} Thorsen ne me renverrait. Alors quand M. Thorsen est descendu vers le petit bois pour sa chasse matinale, j'ai pris l'autre fusil et je l'ai

tué. J'ai gardé ma place et j'ai eu l'argent. C'était très mal. Et maintenant Hank est mort. (Il leva vers moi des yeux vitreux.) Mon unique souhait, c'est de mourir aussi.

Je me levai. Je ne voulais pas en entendre davantage. En regardant cette malheureuse épave, j'avais pitié de Josh.

— Le verdict du coroner était « mort accidentelle », lui dis-je. J'ai déjà oublié ce que vous m'avez raconté. Adieu, Josh. Je ne viendrai plus vous voir.

Il resta assis, l'œil fixé sur le scotch dans son verre. Je ne savais pas si ce que je venais de dire avait pénétré son cerveau imbibé d'alcool.

Je le laissai ainsi, descendis la longue allée sous la pluie et retournai à ma voiture.

Les lumières de Paradise City formaient un arc-en-ciel sous les lourds nuages de pluie. Cette vue ne m'impressionna pas ; elle n'avait rien de nouveau. J'écoutai un instant le lointain grondement de la circulation, regardai les phares ramper sur les boulevards...

J'ouvris ma portière et m'installai au volant, à l'abri. Je songeai un moment à Josh Smedley. Ce qu'un père aimant était capable de faire pour un vaurien de fils ! Je haussai les épaules. A présent, je voulais voir Bill et savoir s'il s'était passé quelque chose au cottage. J'allais démarrer quand j'entendis un bruit qui me fit dresser l'oreille. Une sirène se rapprochait et quelques instants plus tard une ambulance, suivie d'une voiture, passa en trombe et tourna dans le chemin étroit menant au cottage. J'aperçus deux hommes dans la voiture. Sachant que Bill était là-bas, je jugeai préférable de rester là pour ne pas embrouiller la situation. J'allumai une cigarette et

attendis. Ce fut long. Une quarantaine de minutes plus tard, je commençais à perdre patience quand une Rolls avec chauffeur passa. M^{me} Thorsen était à l'arrière. La voiture s'engagea dans l'étroit sentier. Je décidai de ne pas m'en mêler. J'allumai une nouvelle cigarette. Une demi-heure assommante se traîna, puis j'entendis la sirène de l'ambulance. Quelques instants plus tard, elle surgit du chemin et fila à toute allure vers la ville, suivie par la voiture avec les deux hommes. Je devinai qu'ils devaient être médecins.

J'attendis encore et, au bout de vingt minutes, la Rolls apparut et roula vers la grande maison.

Je mis en marche et démarrai. Dans le petit chemin, je fis quelques appels de phares pour avertir Bill de mon arrivée.

En approchant du portail du cottage, je le vis qui me faisait signe. Je m'arrêtai sur le bas-côté ; il accourut, monta à côté de moi et claqua la portière.

— Vas-y, Bill, raconte !

— J'ai tout vu par la fenêtre du living-room. Mon vieux ! Quel cinéma ! J'ai dû arriver juste au bon moment. M^{me} Smedley était assise. Elle me faisait de la peine. J'avais l'impression qu'elle cherchait ce qu'elle devait faire. Au bout d'un moment, j'ai vu la porte s'ouvrir lentement derrière elle et Angie est apparue. Elle avait remis la main sur le couteau de cuisine. Elle s'est glissée vers M^{me} Smedley, l'œil mauvais. La vraie folle, quoi. Je n'ai jamais vu quelqu'un dans cet état ! J'en avais la chair de poule. J'allais casser un carreau, avertir M^{me} Smedley, quand elle a dû sentir le danger. Pour une bonne femme bâtie comme un lutteur japonais, sa réaction était impressionnante. Au moment où Angie se ruait sur elle, M^{me} Smedley était déjà debout ; elle l'a désarmée et lui a flanqué une beigne qui a envoyé

Angie valser à l'autre bout de la pièce. Et puis elle lui a sauté dessus, et elle l'a portée dans la chambre.

« Elle y est restée une bonne dizaine de minutes et quand elle est revenue dans le living-room elle a décroché le téléphone et composé un numéro. Probable qu'elle appelait du secours et, crois-moi, elle en avait besoin ! Là-dessus, Angie s'est remise à hurler, mais M^{me} Smedley avait dû la ligoter. Elle hurlait qu'elle voulait Terry. L'appel de M^{me} Smedley a donné des résultats rapides. En moins de vingt minutes, une ambulance... »

— Je sais, je l'ai vue. Que s'est-il passé ?

— Ils ont emporté Angie sur une civière. Et puis M^{me} Thorsen est arrivée. Elle a parlé aux deux toubibs et ils sont partis. Pendant tout ce temps-là, M^{me} Smedley était là debout, adossée au mur, et elle écoutait. M^{me} Thorsen s'est adressée à elle. Je n'ai pas pu entendre ce qu'elle disait mais rien qu'à son expression, ça ne devait pas être aimable. Elle a ouvert son sac, y a pris deux billets de cinq cents dollars et les a jetés sur la table. C'est tout, Dirk. Je pense que M^{me} Thorsen a dit à M^{me} Smedley de prendre ses cliques et ses claques et de foutre le camp.

— C'est bon, Bill. Reste dans le coin. Je crois que ce serait le bon moment pour parler à M^{me} Smedley.

Je descendis de voiture. Comme la pluie avait cessé, j'ôtai mon imperméable et le jetai sur le siège arrière, puis j'allai sonner à la porte du cottage. Mais je m'aperçus qu'elle était entrebâillée ; j'entrai dans le petit vestibule pour gagner le living-room.

M^{me} Smedley était tassée dans un fauteuil. Elle sursauta et leva les yeux.

— Vous ! Qu'est-ce que vous voulez ?

Comme elle n'avait pas l'air hostile, je m'assis près d'elle.

— M^{me} Thorsen vous a donné congé. N'est-ce pas ?

— Oui, et je suis bien heureuse de partir. J'en ai assez des Thorsen. Je retourne dans ma famille. Pour la première fois depuis vingt ans, je suis libre de faire ce que je veux.

— J'en suis ravi pour vous, dis-je de ma voix la plus apaisante. Avant de partir, madame Smedley, voudriez-vous me parler des Thorsen ? J'aimerais savoir pourquoi on fait chanter Angie. Le savez-vous ?

Elle me dévisagea pendant un long moment, en réfléchissant, puis elle haussa ses épaules massives.

— Oui, dit-elle enfin. J'ai besoin de parler à quelqu'un avant de partir. Je veux me soulager de tout ça avant d'aller retrouver les miens. J'ai quatre frères et trois sœurs. Ils m'accueilleront tous avec joie. Je viens d'une famille nombreuse. Sans Miss Angie, il y a longtemps que j'y serais retournée. Je me suis occupée d'elle depuis sa naissance. Je savais qu'elle était un peu dérangée. Je l'ai beaucoup aidée. J'ai tout fait pour elle et elle m'aimait pour ça. Sa mère n'a jamais rien fait pour elle. Miss Angie adorait son frère. Ils s'entendaient très bien, jusqu'à ce qu'il grandisse et alors j'ai vu qu'il en avait assez d'elle. Elle ne le laissait jamais tranquille. Je l'ai avertie mais elle refusait de m'écouter. Et puis il s'est mis à jouer du piano. Il s'enfermait dans le salon de musique et elle s'asseyait dehors, pour l'entendre jouer. Elle était folle de son piano. Là-dessus, son père et lui se sont disputés. M. Terry a quitté la maison. Il n'a même pas dit au revoir à Miss Angie. Ça lui a fait un choc terrible et à partir de là, elle est devenue de plus en plus folle. J'avais du mal avec elle, mais j'arrivais à la calmer. Et puis M. Thorsen est mort et lui a laissé tout cet argent et le cottage.

Elle est venue s'y installer tout de suite. Elle ne faisait rien. Elle restait assise toute la journée, les yeux dans le vague, en marmonnant toute seule. Là, je crois que j'ai eu tort. J'aurais dû dire à M^{me} Thorsen de faire venir un docteur, mais je n'aimais pas M^{me} Thorsen et j'espérais secouer Miss Angie, alors j'ai continué. Je voulais l'intéresser au jardin, lui faire faire quelque chose dans la maison, mais elle ne m'écoutait pas. Ça a duré comme ça une semaine et j'allais me décider à faire venir du secours quand un homme est arrivé.

M^{me} Smedley s'interrompt pour essuyer d'un revers de main la sueur qui coulait sur sa figure.

— Il n'a pas sonné. Il est entré comme ça. J'étais à la cuisine, en train de préparer le dîner. Il s'est assis là où vous êtes et il a ôté son chapeau. Complètement chauve, il avait une figure de démon. J'allais venir quand j'ai entendu qu'il lui disait qu'il savait où était Terry. Alors j'ai attendu et écouté. Miss Angie s'est complètement transformée. Elle a repris vie. « Où est-il ? », elle a demandé. Elle était maintenant comme une poupée animée. Cet homme lui a dit que son frère ne voulait pas qu'on sache où il était. Il jouait du piano et avait du succès. Il a dit à Miss Angie que son frère lui transmettait son affection. Et puis l'affaire. Ce diable d'homme lui a dit que son frère était sous sa protection, à lui. « Je ne protège pas les gens pour rien, il a dit. Je veux que vous alliez au Black Cassette Club le premier de chaque mois avec dix mille dollars. Tant que vous continuerez à faire ça, votre frère sera sous ma protection. Sinon, quelqu'un lui fracturera les mains à coups de marteau et il ne pourra plus jamais jouer du piano. Vous avez de l'argent. J'offre la protection. »

M^{me} Smedley prit de nouveau un temps pour s'éponger.

— C'était il y a dix mois. Miss Angie a promis de payer. Ce diable d'homme lui a dit où était le Black Cassette. Il a dit qu'elle n'avait qu'à y aller avec l'argent, tous les premiers du mois. Elle y trouverait un vieil ami qui attendait. Le vieil ami était mon sale nègre de fils, ce vaurien. Ah ! s'il n'avait pas existé, quel soulagement ! cria-t-elle en frappant ses genoux avec ses poings. J'ai essayé de parler à Miss Angie. Elle refusait d'écouter. J'ai voulu l'avertir que cet homme bluffait. Je lui ai dit qu'aussi bien, il ne savait même pas où était M. Terry. Elle ne voulait rien entendre, elle ne faisait que hurler : « Broyer ces belles mains à coups de marteau ! » Et alors, tous les mois, elle allait à la banque, retirait l'argent et le donnait à mon voyou de fils. Ça avait l'air de la calmer. Elle était moins difficile. Comme je ne pouvais rien y faire, je m'occupais d'elle, simplement. Et puis l'homme chauve est revenu. J'ai écouté, de la cuisine. Il a dit que si Miss Angie lui donnait cent mille dollars, il pourrait s'arranger pour qu'elle rencontre son frère. Là-dessus, vous êtes venu, en lui disant que vous cherchiez son frère parce qu'il avait fait un héritage de cent mille dollars. Vous lui avez dit qu'il n'avait qu'à se présenter à la banque et on les lui donnerait. Miss Angie voulait cet argent, pour revoir M. Terry. Dans sa folie, elle a eu l'idée de trouver quelqu'un qui se ferait passer pour son frère, prendrait l'argent qu'elle remettrait à cet homme chauve et elle reverrait enfin M. Terry. Elle est allée chez Hank qui a trouvé quelqu'un. Vous savez ce qui s'est passé. Elle est revenue ici dans un état épouvantable. Elle se conduisait comme un animal enragé. Elle m'a fait si peur que je me suis enfermée dans la cuisine. Elle glapissait : « J'aurai ce salaud. Il doit avoir une petite amie. Je parlerai à Hank. Il lui réglera son compte ! » Et puis elle est

partie dans sa voiture. Elle s'est absentée trois ou quatre heures. Quand elle est revenue, elle était beaucoup plus calme. « Je lui ai réglé son compte », elle m'a dit. Je ne savais pas du tout de quoi elle parlait, et puis j'ai lu dans le journal l'attaque au vitriol. (Elle frémit.) Je suis bien chagrinée, mais elle n'a pas toute sa tête.

Je pensai à Suzy : le vitriol, la douleur, le camion qui la renversait, l'écrasait...

— Et Angie ? demandai-je. Que va-t-il lui arriver ?

M^{me} Smedley haussa ses lourdes épaules, d'un mouvement navré.

— On va l'enfermer chez les fous... ils appellent ça une maison de santé. J'ai écouté pendant que les deux docteurs parlaient à M^{me} Thorsen. Ils disaient que Miss Angie est incurable. Il n'y a pas d'espoir pour elle. La seule solution c'est de la garder sous sédation et enfermée. M^{me} Thorsen leur a dit de faire ce qu'il fallait. Maintenant, Miss Angie pourrait aussi bien être morte.

Je n'avais plus rien à apprendre ; je ne voulais rien savoir de plus. Je me levai.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous aider, madame Smedley ? J'ai ma voiture, là. Voulez-vous que je vous conduise en ville ?

Elle me regarda, puis secoua la tête.

— Je n'ai besoin de l'aide de personne. Allez-vous-en ! Je vais retourner auprès des miens.

Je quittai le cottage et restai pendant quelques minutes dans le jardin, à respirer la chaleur humide, tout en écoutant le bruit lointain de la circulation.

Hank était mort. Angie était enfermée pour la vie. Deux de moins. Plus qu'un.

Hula Minsky !

Je savais que je n'aurais pas de repos avant d'avoir

réglé son compte à ce singe glabre. Quand ce serait fait, peut-être ma rage de vengeance se calmerait. Suzy deviendrait un merveilleux souvenir. Des espoirs insensés ? Est-ce que la vengeance pourrait faire oublier les derniers instants de Suzy ?

J'allai rejoindre Bill.

— Nous rentrons et nous causerons.

Je montai dans ma voiture, lui dans la sienne, et nous retournâmes chez moi.

Bill fit du café. Je lui racontai tout : le vrai meurtrier de Thorsen et l'histoire d'Angie.

— Et voilà, Bill, dis-je. Demain, je verrai Sandra. Tout ce qui m'intéresse, c'est de faire son affaire à Minsky. Je vais me coucher.

Je m'assommai avec trois comprimés de somnifère.

Nous terminions un solide petit déjeuner préparé par Bill quand le téléphone sonna.

Il était 11 h 15. Nous avions tous deux dormi comme des loirs. Le bruit de la sonnerie me fit mal. Je décrochai rapidement.

— Dirk Wallace, dis-je.

— C'est Sam, monsieur Wallace, du Neptune. M. Barney veut vous voir. Il dit que c'est important.

— Où est-il, Sam ?

— Ici, il déjeune. Il dit qu'il attendra.

— Je serai là dans vingt minutes. Merci d'avoir appelé, Sam.

Je raccrochai et dis à Bill :

— Attends-moi là. Je file.

— Minute ! s'écria-t-il. J'en ai marre d'attendre. Je vais avec toi. Si je dois poireauter, je préfère encore que ce soit dans la voiture.

Alors, laissant les restes du déjeuner sur la table,

nous descendîmes au garage et je conduisis jusqu'à la Neptune Tavern.

Bill resta dans la voiture et je traversai le quai. Je trouvai Al Barney dans le fond à sa table habituelle, qui nettoyait son assiette avec un bout de pain. Je m'assis en face de lui.

— Vous voulez déjeuner, monsieur Wallace ? proposait-il.

Je lui répondis que j'avais déjà mangé et lui proposai de boire une bière.

— Je ne refuse jamais une bière, monsieur Wallace.

Il fit signe à Sam qui se précipita avec une chope et une assiette de ces redoutables petites saucisses.

Après avoir avalé la moitié de la bière, Barney posa la chope, s'essuya la bouche d'un revers de main et avala trois saucisses, puis il s'adossa confortablement.

— Monsieur Wallace, j'ai l'oreille au sol. Je ne pose pas de questions. J'écoute. Alors bon. Vous m'avez dit que Terry Zeigler vous intéressait. Donc j'écoute. Vous êtes toujours intéressé ?

— Oui, Al.

Il jeta encore trois saucisses dans sa bouche de requin, mâcha, grogna et se pencha en me soufflant à la figure son haleine poivrée.

— Le type à qui vous devez parler s'appelle Chuck Solski. C'était un revendeur de drogue avant que la Mafia s'installe. A ce qu'il paraît, Zeigler était un bon copain à lui. Solski a besoin d'argent. Si vous étalez des dollars sous son nez, il vous dira ce qui est arrivé à Zeigler. Vous trouverez Solski au numéro 10 Clam Alley, au dernier étage. C'est le mieux que je puisse faire. Ça va ?

— Merci, Al.

Je pris mon portefeuille, mais il l'écarta.

— Nous sommes des amis, monsieur Wallace. Je ne prends pas d'argent aux amis.

Je serrai sa main moite.

— Merci encore, Al.

Je retournai à la voiture et répétau à Bill ce que m'avait dit Barney.

— Je vais voir si ce type est chez lui.

— Clam Alley ? C'est tout au bout du port. Un quartier condamné. Ça m'étonne que quelqu'un y habite. Les quelques immeubles sont en voie de démolition.

— Comment le sais-tu ?

Bill sourit sournoisement.

— Barney n'est pas le seul à avoir une oreille au sol. Inutile de se fatiguer. Allons-y en voiture.

Bill au volant, nous roulâmes lentement le long des quais maintenant bondés de touristes. Finalement, il s'arrêta à une place de stationnement.

— Clam Alley est juste devant.

— Dis donc, tu as l'air de connaître parfaitement bien le quartier, fis-je en descendant de voiture.

Bill m'accompagna.

— Je vais rester dans le coin, Dirk. Voilà le numéro 10, devant nous.

Clam Alley était la rue la plus sordide que j'avais jamais vue, quelques immeubles de cinq étages, où tous les carreaux sans exception étaient cassés.

La porte du numéro 10 pendait sur un gond. Je me glissai dans le vestibule puant, dégueulasse, jonché d'ordures. Bill me suivit.

— Bon Dieu ! m'exclamai-je. Personne ne peut habiter dans un taudis pareil !

Devant moi, il y avait un escalier.

— Al m'a dit au dernier étage...

— Fais gaffe, Dirk. Ces marches ont l'air pourries. Tu risques de te casser une jambe.

Je me mis à monter. Les marches grinçaient à chaque pas. La porte du premier appartement était ouverte ; il était vide et crasseux. Au deuxième étage, même chose, au troisième aussi. Tous les habitants de ces taudis étaient partis. Finalement, avec Bill derrière moi, j'arrivai au dernier étage. L'odeur me donnait la nausée. Devant moi, une porte fermée, la seule de cet immeuble épouvantable.

Je frappai et le silence me répondit. J'insistai. Silence. Je me risquai à tourner le bouton ; la porte s'ouvrit en grinçant. Avec prudence, j'entrai dans une petite chambre mansardée. Bill resta sur le seuil à surveiller. J'avais déjà vu des quartiers sordides à West Miami, mais rien de comparable à cette piaule infecte. Elle contenait une caisse servant de table, deux tabourets et un lit. Les déchets de vieux repas, des journaux et d'autres ordures recouvraient le plancher. C'était vraiment un gourbi puant.

Un homme était couché sur le lit, sur des draps qui n'avaient pas été lavés depuis des années. L'homme et la literie étaient assortis à cette horrible chambre sordide.

Je m'approchai de lui et le regardai. Il portait un vieux jean en loque, dégoûtant ; il était squelettique. Ses cheveux noirs emmêlés tombaient sur ses épaules. Sa barbe lui cachait la moitié de la figure. Au jugé, il devait avoir dans les 35 ans. Il empestait comme un homme qui ne s'est pas lavé depuis des mois.

Il semblait dormir.

Je répugnais à le toucher mais je pris son bras et le secouai violemment.

— Hé ! Chuck ! beuglai-je de ma voix de flic. Réveille-toi !

Il ouvrit les yeux et me regarda, puis il balança ses jambes maigres qu'il posa par terre.

— Qui vous êtes ? demanda-t-il d'une voix sourde, en s'asseyant au bord du lit.

— Je suis un gars avec de l'argent à dépenser, dis-je en reculant. Je veux que tu me renseignes.

Je pris mon portefeuille et en tirai deux billets de cent dollars.

— Ça t'intéresse ?

Il regarda les billets comme si je lui montrais tout l'or de Fort Knox. Il passa une main dans ses cheveux crasseux. Je reculai encore car je ne voulais pas attraper ses poux.

— Bon Dieu ! J'ai besoin d'argent, marmonna-t-il. J'en ai un sacré besoin !

— Et moi j'ai besoin de renseignements, Chuck. On peut s'entendre.

— Quels renseignements ?

— Tu vas bien ? T'en as pas l'air. Tu as les idées claires ?

Il resta immobile pendant plusieurs minutes, en regardant le plancher infect. Je voyais qu'il s'efforçait de se ressaisir. Enfin il se redressa et hocha la tête.

— Je roupille beaucoup. Je n'ai rien à faire, à part dormir. Quand je dors, j'espère que je ne me réveillerai pas, mais je me réveille quand même. Je me réveille toujours pour me trouver dans ce foutu trou. Je n'ai pas le courage de me jeter dans la rade. A la fin de la semaine, ils viennent abattre ce nid à rats. Je sais pas où j'irai. Je suis arrivé au bout du rouleau mais cette saloperie de rouleau n'a pas de fin.

— Chuck, j'ai besoin de renseignements et je te les paierai deux cents dollars.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?... Vous êtes un flic, pas vrai ?

— Non. Je cherche Terry Zeigler.

Il continua de me dévisager, en grattant sa crinière embroussaillée.

— Pourquoi ? demanda-t-il enfin.

— Ça ne te regarde pas, Chuck. Je t'offre deux cents dollars pour me dire tout ce que tu sais sur Zeigler et où le trouver.

Il fit une grimace.

— Sans blague ? Une supposition : je vous dis ce que je sais, vous me crachez à la gueule et foutez le camp avec le fric. Et moi là-dedans ?

Je lui jetai un des billets de cent sur les genoux.

— Tu l'auras, Chuck, alors parle !

Il caressa la coupure.

— Bon Dieu, j'ai besoin de ça, marmonna-t-il. Vous savez quoi ? Ça fait trois jours que j'ai pas mangé.

— Commence à parler de Zeigler ! aboyai-je. Allez, Chuck ! La puanteur de cette pièce, ça me fout par terre.

Alors il se mit à parler.

Je m'assis sur la caisse et l'écoutai.

Il me raconta qu'il avait connu Terry au Dead End Club. Ils étaient devenus copains. Comme il se piquait aussi, il comprit tout de suite que Terry était drogué. Ça créait un lien. Chuck essayait de lancer une affaire de drogue lucrative. Il pouvait s'en procurer mais ne savait pas comment l'écouler. Il en parla à Terry qui dit qu'il voulait bien essayer. L'après-midi, Terry sortait et revendait la drogue. Il réussissait très bien. Il avait de nombreux contacts, avec les gosses. Ils adoraient tous sa façon de jouer du piano. A eux deux, Chuck et Terry finirent par avoir une affaire florissante. Chuck obtenait sa came d'un vieux Chinois, Terry s'occupait de la vente.

— C'était super-chouette, dit Chuck en se grattant vigoureusement la tête. Nous empochions du fric

tous les deux. J'avais une chic piaule et je vivais tout seul. Les femmes ne m'ont jamais intéressé. Terry avait un bel appartement et il avait Liza, sa petite amie, avec lui. Et puis juste au moment où nous pensions que nous l'avions à la bonne, on est tombés sur un vrai os. Comme d'habitude, un lundi, je suis allé chez mon fournisseur chinetoque pour lui acheter de la drogue. J'entre dans son bureau et je trouve Hula Minsky assis là comme chez lui... Vous connaissez Minsky ?

— Je connais, passons. Alors... ?

— La vue de ce gorille m'a flanqué les foies, avoua Chuck en frémissant. D'accord, je me shoote et je n'ai pas de cran. Il m'a dit que mon petit trafic c'était fini. Il m'a chargé de dire à mon copain de laisser tomber la revente. Terry. Il me faisait si peur que je lui aurais embrassé les pieds s'il me l'avait demandé... (Chuck passa une main sale dans sa barbe crasseuse.) Je savais que Terry était avec Liza. Je lui ai téléphoné et je lui ai répété les menaces de Minsky. Terry m'a dit pas de panique, mais fallait se voir. Il a dit qu'il venait chez moi. Il a rappliqué avec deux valises. On a discuté. La source était tarie. Je n'avais pas de quoi payer ma piaule. On avait tous les deux dépensé tout notre argent au fur et à mesure. Je lui ai dit qu'il me faudrait déménager. Il m'a répondu que j'avais rien dans le ventre. D'accord, c'est vrai. D'après lui, il fallait chercher un autre fournisseur ; il se foutait de Minsky. Moi, je lui ai dit que je laissais tomber. On ne contrarie pas une brute comme Minsky. Terry a déclaré qu'il trouverait un autre fournisseur. Moi je ne voulais pas m'en mêler. Terry était entêté. Il répétait qu'il se foutait de Minsky. Je l'ai averti, mais il ne voulait rien entendre. Je le revois encore, il me regardait fixement, il me disait qu'il avait plus de cinquante mômes qui attendaient

leur dose. Il ne voulait pas leur manquer. Je lui ai dit : les mômes, on s'en fout, mais il ne voulait pas écouter. Lui, il a répondu qu'il avait initié ces gosses à l'aiguille et qu'il allait continuer à leur vendre ce qu'il leur fallait. Il disait qu'il ne pouvait rien faire d'autre. J'ai renoncé. Il a filé, il a trouvé un autre Chinetoque pour le fournir. Il a vendu la drogue aux gosses. Je savais qu'il allait arriver une tuile. Je ne voulais pas m'en mêler. Je ne voulais rien prendre de l'argent qu'il gagnait. Je suis tellement trouillard que je restais dans ma piaule à trembler de peur. Ça a duré une semaine, et puis c'est arrivé comme j'avais prédit. Je n'arrêtais pas de dire à Terry de faire gaffe. Il me racontait combien il gagnait et que le nouvel arrivage serait à la fin de la semaine quand la porte a été enfoncée et Minsky est entré avec deux gros-bras. Ça s'est passé si vite que je ne me souviens de rien. J'étais couché par terre, les bras sur la tête. Il y a eu des bruits horribles, des craquements d'os. Affreux. C'était la fin de Terry. Je l'avais averti. Et puis Minsky m'a flanqué un coup de pied ; il m'a dit que comme j'avais fait ce qu'il m'avait dit, je pouvais oublier ça, que j'avais de la veine d'être encore en vie. La porte a claqué. Je me suis relevé, j'ai regardé autour de moi. Terry n'était plus là. Je l'avais averti. On ne fricote pas avec une brute comme Minsky. Vous voulez savoir où est Terry ? Je parie que son corps en miettes est dans un paletot de ciment au fond de la mer. Ils l'ont mis en pièces et ils ont emporté les restes. Je ne pouvais rien faire. Je n'avais pas d'argent. Je suis venu m'installer dans cette piaule répugnante. C'était gratuit. J'attends la mort. C'est ça que je veux... mourir.

Je n'éprouvais pas pour cette épave la compassion que j'avais eue pour Josh Smedley. Un sale petit con

qui gagnait de l'argent en vendant de l'héroïne à des mômes n'avait que ce qu'il méritait.

Je me levai, jetai l'autre billet de cent sur le lit et rejoignis Bill qui attendait sur le palier. Nous descendîmes prudemment par l'escalier pourri et sortîmes dans l'air humide.

En retournant à la voiture, Bill déclara :

— J'ai tout entendu. Probable que ça règle l'affaire Terry. Ça, on peut dire que les Thorsen ont eu une belle progéniture !

— Ça arrive. Les Thorsen n'étaient pas précisément des parents formidables non plus.

Nous montâmes dans la voiture et restâmes un moment plongés dans nos réflexions, puis Bill se secoua.

— Bon. Hank est mort. Angie est enfermée. Terry est mort. Reste Minsky... d'accord ?

— C'est ça. Jusqu'à présent, nous avons eu le boulot facile mais avec Minsky ce sera plus duraille. Je dois voir Sandra d'ici deux heures. Je veux savoir ce qu'elle prévoit. Ce soir, c'est la nuit où on passe à l'action, dis-je en tournant la clef de contact. Revenons à la maison.

Wally, le maître d'hôtel des Trois Crabes m'accueillit avec son sourire éblouissant.

— Miss Willis vous attend, monsieur Wallace. Vous connaissez le chemin.

Je hochai la tête, montai, frappai à la porte et entrai. Sandra était assise à la table. Devant elle, il y avait un grand shaker et deux verres à cocktail.

— Bonsoir, Dirk ! s'exclama-t-elle. Servez-vous.

Elle indiqua le shaker. Je m'assis en face d'elle.

— Pas tout de suite, dis-je en la dévisageant.

Elle était en blanc et ses épais cheveux noirs

tombaient sur ses épaules bronzées. Ses yeux verts pétillaient. Je me dis que c'était là la femme la plus sexy et la plus maléfique que j'espérais ne plus jamais rencontrer.

— Alors ? demanda-t-elle en se versant un autre dry. Qu'avez-vous à me raconter ?

— J. W. touchera dix mille dollars de moins ce mois-ci.

Elle sursauta.

— Comment et pourquoi ?

En quelques mots, je lui parlai d'Angie Thorsen.

— Plus d'argent de ce côté-là. Vos petits copains ne peuvent pas aller menacer une femme dans un asile psychiatrique.

Elle s'adossa et laissa échapper un rire dur, métallique.

— Ça va déboulonner J. W. L'organisation le remplacera.

— Je me fous de J. W. ! Il n'y a que Minsky qui m'intéresse.

— Oui... Je me suis renseignée. C'est un rat qui sait se défendre. Je voulais l'avoir personnellement et le tuer à petit feu pour lui faire payer la mort de mon père mais maintenant ce n'est plus possible. Il ne se déplace qu'accompagné de gardes du corps. Il n'y a qu'un seul moyen d'avoir Minsky. J'ai un automatique. Je vais le truffer de balles. C'est le mieux que je puisse faire.

Je secouai la tête.

— Non. Ça ne me plaît pas. C'est un suicide. Vous n' imaginez pas que ses gardes du corps vous laisseront faire ! Vous le tuez, bon d'accord, je conçois que vous puissiez le prendre par surprise ; mais les gardes du corps sont sûrs de vous abattre.

Elle m'adressa son méchant sourire.

— Non, Dirk. Ils n'oseront pas me toucher. Tous

les membres de l'organisation me connaissent ou ont entendu parler de moi. Ils savent que je suis le bras droit de J. W. J. W. est à New York. Il rentre demain soir. Quand il apprendra que j'ai tué Minsky, il baissera le pouce, mais alors je serai loin et hors de son atteinte. J'ai déjà bouclé mes bagages. Et dès que j'aurai eu Minsky, je file. Je disparaîtrai et l'organisation ne me trouvera pas. Vous n'avez pas à vous en faire pour moi. S'il y a une chose que je sais bien faire, c'est me défendre.

En regardant sa figure de pierre, ces yeux verts impitoyables, j'opinai. Si quelqu'un savait se défendre, c'était bien Sandra Willis.

— Dirk, reprit-elle, vous dites que vous avez aussi à vous venger de Minsky. Je veux que vous me l'indiquiez. Vous l'avez vu. Pas moi. Je ne veux pas me tromper de bonhomme. Il vous suffira de me le désigner... c'est tout.

J'hésitai un long moment. En faisant cela, je serais complice d'un meurtre. Puis je pensai à Suzy. Ce monstre qui l'avait défigurée au vitriol méritait la mort.

— Pas de problème, Sandra, dis-je.

— Le nouveau point de chute est le restaurant Fu Chang. Minsky y arrivera pour collecter les fonds vers trois heures du matin. Nous nous en assurerons. Je serai dans ma voiture. Vous serez là aussi. Nous arriverons à deux heures. Bon, il nous faudra attendre, mais il risque d'être en avance. Vous me le désignez, c'est tout ce que je demande. Je m'occuperai du reste. O.K. ?

Je me levai.

— Je serai là. J'espère seulement que vous voyez bien les choses.

Elle prit le shaker et se versa encore un dry.

— Je vois toujours bien les choses, Dirk. A cette

nuit deux heures. Je serai dans une Mercedes, garée près du restaurant. Il vous suffit de m'indiquer lequel est Minsky. C'est bien convenu ?

— Convenu, dis-je, puis je la quittai.

Je retrouvai Bill dans la voiture.

— Le restaurant Fu Chang ? lui demandai-je en m'asseyant à la place du passager.

Il renifla avec mépris.

— C'est la dégringolade. Une bâtisse de coin, à l'est du port. Ça avait bien démarré, et puis Fu Chang, qui doit avoir près de quatre-vingt-dix ans, a perdu la main. Pourquoi ?

— C'est le nouveau point de chute, dis-je et je lui rapportai la conversation que j'avais eue avec Sandra. Voilà le topo, Bill. A deux heures du matin, nous nous garons aussi près que possible de la boîte de Fu Chang. Sandra sera là au volant d'une Mercedes. Je la rejoindrai. Quand Minsky arrivera, je lui désignerai et elle le descendra. Toi, tu ne bouges pas. Si ça marche, elle mettra les bouts et nous rentrerons à la maison ; si ça foire, nous lui fournirons un feu de couverture.

— Si elle tue Minsky et se tire, tu crois que nous pourrions aller voir le colonel et reprendre nos places ? demanda Bill. Est-ce que tu crois que tu auras réglé les comptes pour Suzy ?

Je réfléchis un long moment et hochai la tête.

— Oui, je pense. Une fois que je serai sûr que Minsky est mort, alors nous retournerons au boulot tous les deux.

— Parfait. Maintenant, on va dîner.

Il démarra et me conduisit chez Lucino. Comme nous avions pas mal d'heures à perdre, nous nous attardâmes au menu spécial homard-steak de Lucino. Nous mangeâmes en silence, tous deux absorbés par nos pensées. Au café, Bill me demanda :

— Tu crois que ça va marcher ?

J'allumai une cigarette et poussai le paquet vers lui.

— Cette femme n'est pas ordinaire. Je crois que ça réussira mais si ça loupe, et si elle se fait descendre, alors j'achèverai le travail. Elle dit que les gardes du corps n'oseront pas la toucher. On verra bien. Tout dépend d'elle. Il est encore temps pour toi de te tirer, Bill. Ce n'est pas ta guerre personnelle.

Il me regarda et finit son café.

— Déconne pas, Dirk. Rentrons. Nous avons trois heures avant de passer à l'action. Je me taperais bien un petit somme.

Alors que nous roulions le long du quai, j'aperçus deux jeunes flics à l'air dur, en patrouille. Lepski avait obtenu un résultat. Ces deux-là pourraient écorner un peu le butin de Walinski.

Chez moi, Bill alla tout de suite s'allonger. Je passai une heure à nettoyer et charger nos pistolets, puis je m'assoupis aussi dans un fauteuil.

A 1 h 45, je réveillai Bill, lui donnai son arme et nous repartîmes vers le port. Bill m'indiquait le chemin.

— Voilà la boîte, me dit-il soudain. Sur ta droite.

Le restaurant Fu Chang avait indiscutablement connu des jours meilleurs. Maintenant, c'était presque une ruine. Quelques faibles lumières filtraient par les vitres sales. Il ne semblait pas y avoir d'activité. Au-dessus de la porte, une lumière vive brillait sur la chaussée dans l'espoir, peut-être, que quelqu'un serait tenté de venir prendre un repas là.

A cette heure, pas de problème de stationnement. Je me garai à une trentaine de mètres du restaurant.

— Nous risquons de poireauter longtemps, Bill, dis-je en coupant le contact.

— C'est ce qu'on sait faire de mieux, pas vrai ? répliqua-t-il en s'installant confortablement.

Au bout d'un moment, des ombres surgirent de l'obscurité et entrèrent dans le restaurant. Toutes sortes de gens, des Cubains pour la plupart, des Chinois, quelques Américains. Ils entraient et ressortaient en quelques secondes pour disparaître dans la nuit. Les victimes du racket du chantage, venant apporter leur dû ; un flot apparemment incessant.

Quelques minutes après deux heures, une petite Mercedes arriva.

— La voilà, dis-je. C'est bon, Bill, nous la couvrirons en cas de pépin. Tu restes ici. Je vais aller avec elle.

— S'il y a un pépin, Dirk, on tire pour tuer ?

— Sinon, c'est nous qui serons tués. Ce fumier doit être liquidé !

Je fis quelques mètres jusqu'à la Mercedes. Sandra était au volant. Je distinguais à peine sa silhouette dans l'obscurité. J'ouvris la portière et montai à côté d'elle.

— Alors, Dirk ? Le gros coup ! Je vois que les pigeons arrivent déjà.

— Est-ce que ça va marcher, Sandra ?

— Ça marchera, répliqua-t-elle d'un ton catégorique. Détendez-vous, il n'y a qu'à attendre.

J'attendis donc, en respirant son parfum exotique tandis que nous regardions les gens entrer et sortir du restaurant.

Nous restâmes assis en silence pendant une demi-heure. Elle était pour moi une statue de pierre. Je sentais qu'elle refusait de parler. De temps en temps, je posais la main sur la crosse de son arme. Je n'avais jamais abattu personne mais ce soir-là j'étais prêt à tuer.

Je pensais à Suzy. Je revoyais ses derniers instants.

Ces terribles moments, aveuglée par le vitriol, avant d'être écrasée par un camion. Si Sandra ne pouvait achever le boulot, c'est moi qui m'en chargerais !

— Les voilà, souffla Sandra.

Une grosse Cadillac apparut, roulant en feux de position. Elle s'arrêta devant le restaurant.

Quatre hommes en descendirent : grands, costauds, tous pistolet au poing. On avait l'impression de voir un vieux film de Cagney. Ils se déployèrent en regardant à droite et à gauche. J'avais déjà mon arme à la main. Enfin Minsky apparut. A côté de ses gardes du corps, il avait presque l'air d'un nain.

— C'est lui, dis-je. Le petit merdeux.

— Merci, Dirk.

Elle descendit de voiture en claquant la portière.

Au bruit, les quatre hommes de main tournèrent la tête. Sans hésitation, elle marcha vers eux et vers Minsky, qui la regardait avec étonnement.

— Minsky ? dit-elle d'une voix claire et sèche. Je suis Sandra. J'ai un message personnel pour vous de la part de J. W.

Et soudain elle apparut dans la lumière crue.

Quel numéro ! Pas d'hésitation et cette allure ! Je n'avais jamais vu de femme aussi sensationnelle. Elle portait une robe beige et rouge vif qui la moulait. Ses cheveux noirs lustrés caressaient ses épaules nues. Elle avait l'air de sortir des pages de *Vogue*.

Les quatre gardes du corps abaissèrent leurs armes et la regardèrent bouche bée.

Je me glissai hors de la voiture, en restant dans l'ombre. Je jetai un coup d'œil sur ma droite et vis que Bill était descendu lui aussi.

Les gardes du corps reculèrent et Minsky resta seul sous la lumière de la porte. Il regardait Sandra, sa figure de rat illuminée.

— C'est vous Sandra ? J. W., qu'est-ce qu'il veut ?

— Il a un message spécial pour vous.

Dans le silence de la nuit chaude, j'entendais parfaitement sa voix dure, métallique.

— Bon, d'accord, mon petit, ça va. Quel message ?

Elle avait un grand sac du soir. Elle se trouvait maintenant à moins de deux mètres de lui.

— Je l'ai ici.

Les gardes du corps avaient encore reculé tandis que Sandra ouvrait son sac. Elle avait des mouvements si rapides, si précis que Minsky n'avait pas la moindre chance.

Alors qu'il la déshabillait du regard, le pistolet était déjà dans la main de Sandra et elle tirait. A cette distance, Minsky reçut quatre balles dans le ventre qui le déchiquetèrent.

Les quatre gardes du corps restèrent figés. Je levai mon arme, prêt à couvrir Sandra mais elle continua d'avoir la situation bien en main.

— C'est bon, les gars, dit-elle. J. W. voulait se débarrasser de lui. Emportez-le avant que les flics arrivent.

— A vos ordres, Miss Sandra, dit le moins abruti des quatre.

Elle s'attarda quelques instants, le temps de jeter un regard à Minsky qui gisait dans son sang. Puis elle tourna les talons et, sans se presser, elle revint vers sa voiture.

C'était une performance admirablement orchestrée, exécutée avec un sang-froid remarquable.

J'ouvris la portière de la Mercedes et elle y monta.

— Vous voyez, Dirk ? Je vois toujours bien les choses. Tirez-vous de là en vitesse avant l'arrivée des flics, conseilla-t-elle et elle m'examina attentivement, par la vitre baissée. Ça égalise le score, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle mit le moteur en marche.

— Vous ne me reverrez plus.

— Faites attention, Sandra. La Mafia a le bras long.

Elle me sourit, de son petit sourire mauvais.

— Et moi j'ai de longues jambes. Adieu.

Elle démarra en trombe et disparut le long du quai.

J'entendais déjà dans le lointain des sirènes de police. J'attendis juste le temps de voir les quatre gardes du corps soulever Minsky et le jeter dans le coffre de la Cadillac, puis je courus à ma voiture. Bill était au volant. Il démarra alors que je montais et prit un raccourci par une ruelle obscure qui nous ramena sur la route. Là il ralentit et nous rentrâmes chez moi.

Il ne parla pas.

Angie, Hank et maintenant Minsky étaient liquidés, me dis-je. Je ne pouvais plus rien faire pour égaliser le score, mais je savais que pendant des années je penserais à Suzy, à ces horribles moments qu'elle avait connus durant les dernières minutes de sa vie.

Enfin, quand nous entrâmes dans mon living-room, la porte fermée et verrouillée derrière nous, Bill déclara :

— Quelle femme ! Cette scène, c'était un travail de maître... Allons nous coucher.

— Oui, murmurai-je. Le travail est terminé. Merci, Bill.

Il consulta sa montre.

— Il est plus de cinq heures. Dormons bien, déjeunons copieusement, ensuite nous irons voir le colonel et nous reprendrons nos places.

— D'accord.

Il m'examina un moment.

— Ecoute, Dirk, il faut que tu oublies. Personne

ne doit vivre dans le passé. C'est l'avenir qui compte. Demain, ça ira mieux. Allez, viens, on va se coucher.

Dans le grand lit, alors que la pâle clarté du jour levant filtrait entre les rideaux, mes pensées revinrent en arrière.

La vengeance ?

Hank disparu, Angie enfermée, Minsky abattu.

Je tendis la main et caressai l'oreiller à côté de moi, où la ravissante tête de Suzy avait si souvent reposé.

Je ne dormis pas. Je regardai le soleil se lever lentement, inondant la chambre d'une lumière dorée.

Bill avait raison. Je ne pouvais pas vivre dans le passé. Je pensais à ce qu'il avait dit : Demain, ça ira mieux.

Avec cette maxime en tête, la main sur l'oreiller vide à côté de moi, je finis par m'endormir.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1

EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE !, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26
LE JOKER EN MAIN, n° 27
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29
ON REPIQUE AU JEU, n° 30
C'EST LE BOUQUET !, n° 31
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34
QUI VIVRA, RIRA, n° 35
ÇA N'ARRIVE QU'ÀUX VIVANTS, n° 36
C'EST MA TOURNÉE, n° 37
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38
DÉLIT DE FUITE, n° 39
LE DENIER DU COLT, n° 40
DU GÂTEAU !, n° 41
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44
UN TUEUR PASSE, n° 45
PARTIE FINE, n° 46
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47
LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48
C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher), le 14 septembre 1998.
Dépôt légal : septembre 1998.
Numéro d'imprimeur : 983297/1.*

ISBN 2-07-049858-1/Imprimé en France.